

GAVROCHE

REVUE D'HISTOIRE POPULAIRE

Le numéro : 6,50 €

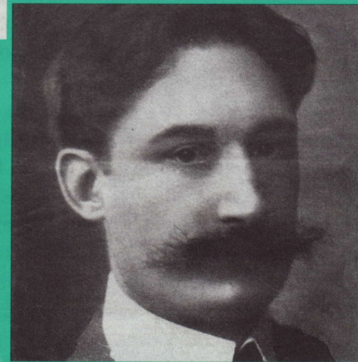
Bimestriel n° 139 – 24e année – janvier-février 2005

Par ordre de Louis-Napoléon…

La mission Langlois

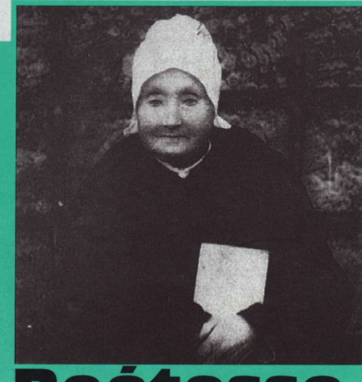
chez les «Français de l'Orient»

Vue de Sis, dans le pachalik d'Adana. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.



Barbusse

le pacifiste
Goncourt 1916



Poétesse

du peuple



Racisme

Ce que nous apprend l'histoire

GAVROCHE

Revue bimestrielle
d'histoire populaire
Numéro 139
Janvier-Février 2005

BP 863
27008 Evreux Cedex
Tél. 02.32.39.50.50
Fax : 02.32.33.27.32
E-mail : revue.gavroche
@wanadoo.fr

Directeur de la publication :
Claude VIRLOUVET

Directeur honoraire :
Georges PELLETIER

Avec la collaboration
pour ce numéro de
M. CHUECA
E. COMMUN
J.L. DEBRY
H. FABRE
C. JACQUIER
J.-J. LEDOS
J. MARAIS
G. PELLETIER
J. TRÉMINTIN
D. VINSON
C. VIRLOUVET
P.H. ZAIDMAN

Commission paritaire :
0707K81974
I.S.S.N. : 02-42-9705

Les articles publiés dans cette revue
sont résumés et indexés dans
Historical Abstracts and America :
History and Life

Distribution en librairie :
DIFFUSION POPULAIRE
21 ter, rue Voltaire
75011 Paris
Tél. 01.40.24.21.31
Publication, secrétariat de rédaction et
mise en page : Scoop Presse
BP 863 - 27008 Evreux cedex
Impression : 27 Offset
27930 Gravigny

Merci à tous ceux qui reçoivent leur bulletin de réabonnement annuel, ou un bulletin de rappel, de ne pas tarder à répondre.

La revue n'a pas d'autres ressources que ses abonnements pour faire face à ses charges de fabrication. C'est sa liberté puisqu'elle ne dépend pas de l'attribution d'une subvention ou d'un soutien pas forcément désintéressé, mais aussi sa fragilité. Peu de petites revues survivent avec le seul produit de leurs ventes.

Espèce à protéger...

La Turquie à la "une" avec la mission Langlois

La Turquie s'affichait à la "une" des journaux ces derniers jours. Un éditorialiste de France-inter évoquait même le temps de l'Affaire Dreyfus pour expliquer les débats et les ruptures entre partisans et opposants à l'adhésion turque. Ce qu'on appelait l'Asie mineure était bien présente aussi dans les esprits au XIXe siècle et plus généralement il était de bon ton de rêver à la régénération de l'empire ottoman "l'homme malade de l'Europe".

Pour évoquer cette période, la Turquie s'impose aussi dans ce numéro avec "la mission Langlois" en Cilicie et au Taurus, région entre l'Anatolie et la Syrie. La soif d'expansion de la France à cette époque et cette idée d'apporter les bienfaits de notre civilisation ne sont pas si éloignées de nos débats d'aujourd'hui. Adhésion, oui, mais à condition de s'aligner sur nos valeurs, de devenir... comme nous.

L'idée de rejeter ceux "qui ne sont pas comme nous" et d'en faire une race à part était très prisée aussi au XIXe siècle. L'article "Pourquoi les discriminations ?", page 13 dans la revue, propose une réflexion sur le racisme. Les recherches biologiques ont mis à mal les théories racistes soutenues par des "grandes intelligences" de ces trois derniers siècles qui entendaient classer et catégoriser les groupes humains. Mais, si le racisme n'a plus de bases scientifiques, les préjugés sont toujours là. Plus d'un tiers des Européens se reconnaissaient racistes en 2003 !

Pour capter et retenir l'attention des lecteurs

En parcourant ce numéro vous remarquerez une évolution de la maquette. Les journaux s'adaptent pour capter et retenir l'attention de lecteurs : articles plus courts, mises en pages plus aérées et contrastées en jouant d'effets visuels. Pour lire entièrement un quotidien, il faut compter trois heures. Un lecteur y consacre tout juste une demi-heure selon les dernières études. Il faut donc de plus en plus aider ce lecteur à trouver l'information qui l'intéresse. C'est vrai pour les quotidiens mais aussi pour toutes les revues. Pour *Gavroche* aussi. Quelques lecteurs nous demandent des caractères plus gros, davantage de confort dans la présentation. Il faudrait pouvoir augmenter la pagination mais nous n'en avons pas les moyens financiers. Alors nous avons travaillé sur cette présentation pour la rendre plus conviviale. Espérons que cet effort entrepris en cette fin d'année permettra d'assurer à Gavroche une bonne année 2005.

Bonne année aussi et surtout à vous !



Croquis en 4ème de couverture : La soule en Basse-Normandie.

Le Mardi gras des *souleurs*

"C'est le mardi gras surtout que dans plusieurs communes du nord (Bretagne et Normandie) les paysans se disputent la soule (grosse balle en cuir, remplie de son). Ordinairement ils se divisent en deux parties pour se l'arracher ; le jouet, orné de rubans aux couleurs tranchantes, est lancé par le maire lui-même aux deux armées rivales qui se ruent et tourbillonnent l'une sur l'autre, franchissant les haies, rochers et rivières. La victoire est acquise à celui qui, malgré les efforts de l'ennemi, a réussi à faire entrer la soule dans une maison désignée d'avance. Presque toujours cet honneur devient fâcheux pour le propriétaire, dont les provisions et surtout la cave sont largement mises à contribution par les souleurs. Autrefois la fête ne se passait guère sans mort d'homme ; maintenant on en est quitte pour des contusions, foulures, fractures, etc." Philippe Bisoni, journaliste, rappelle dans *l'Illustration* du 28 février 1852, ce qu'est ce jeu, dont l'origine se perd dans la nuit des temps et qui était devenu occasion de querelles et de dévastations. Il commentait ainsi une mesure de sûreté publique venant d'interdire cette pratique dans l'arrondissement de Donfront. Une interdiction qui, en raison des excès, se fit à maintes reprises ailleurs. Sa pratique, de moindre ampleur après la révolution de 1789, s'est poursuivie dans le Morbihan jusqu'à la deuxième guerre mondiale.

Ce jeu, récupéré et modifié par les Anglais pour en faire le rugby, conserve pourtant aujourd'hui encore quelques adeptes qui en font une occasion de retrouvailles amicales et sans violence. Une association organise des rencontres notamment au mois de mai dans le Sud-ouest.

Le film de Michel Sibra, *La Soule*, produit en 1988, avec notamment Richard Bohringer et Christophe Malavoy comme acteurs, fait remonter ce jeu au Moyen Age.



Environs de la bourgade d'Hadjin, sur un des contre-forts méridionaux du Karmès-Dagh. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

Par ordre de l'empereur…

Victor Langlois en Cilicie et au Taurus

En décembre 1851, quelques jours après le coup d'État qui mit fin à la seconde république française, un jeune numismate dieppois, diplômé de l'école des chartes et de l'école des langues orientales, Victor Langlois (1829-1869), sollicite une audience auprès de Louis Napoléon. Alors qu'il est sur le point d'achever un ouvrage sur la numismatique orientale[1], Langlois entend l'offrir et rendre hommage à celui « qui venait de changer la face de la France » [2]. Le jeune scientifique opportuniste en quête de reconnaissance rencontre un prince président en mal de légitimité. Le plébiscite du 20 décembre 1851 confère à Louis-Napoléon les pouvoirs constitutionnels après que les dernières poches de résistances ont été étouffées à Paris et dans le Sud-Est.

Sur une carte de la Turquie d'aujourd'hui, la zone en pointillé permet de situer la région du Taurus et de la Cilicie.

Quelque temps après l'entrevue[3], Victor Langlois se voit attribuer par le ministre de l'instruction publique, M. Fortoul, une mission d'exploration géographique et archéologique dans la Cilicie et les montagnes du Taurus. En émettant l'hypothèse d'une réciprocité d'intérêts, en considérant la mission scientifique, et le témoignage qui en résulte comme l'illustration de l'aspiration colonialiste de IIe empire naissant, il s'agit, à travers le récit de voyage de Langlois, rallié au nouveau régime, d'envisager ce périple comme le symptôme d'une politique extérieure émergeante. Comment se justifie la quête colonialiste au début du IIe empire à travers l'exemple de la mission Langlois ? Dans quelle mesure met-elle d'emblée en jeu les fondements idéologiques du régime ?

Sans surestimer la mission scientifique et la portée du témoignage de son auteur, ceux-ci permettent néanmoins d'éclairer la pensée ou plutôt l'aspiration colonialiste qui, sans rupture, permet au régime naissant d'affirmer des principes et de capter des héritages. Le récit de Langlois en Cilicie et dans le Taurus ottoman renvoie à toute une série d'images et de représentations illustrant la soif d'expansion dans la France de la seconde moitié du XIXe siècle et sa justification bien pensante. En effet si Victor Langlois observe ●●●

La Cilicie est la région d'Asie mineure qui sert de charnière entre l'Anatolie et la Syrie-Mésopotamie. Elle est bornée au nord/nord-est par la chaîne montagneuse du Taurus, barrière difficile à franchir (de 2000 à près de 4 000 mètres), au sud/sud-ouest par la méditerranée. La Cilicie se présente comme un lieu de passage stratégique avec « les portes ciliciennes » et les «portes syriennes » qui ouvrent sur de fertiles plaines côtières ; sur la Cilicie plane de l'ouest autour des villes de Tarse (cité antique fondée par les Rhodiens), d'Adana ; sur le Cilice trachée (rude) de l'est autour de la ville de Sis prolongée vers le nord par d'autres régions accidentées. Sur le plan historique, la Cilicie et le Taurus cilicien s'affirment à l'époque hellénistique comme un enjeu fondamental dans la lutte des diadoques (successeurs d'Alexandre) puis au moment des guerres opposant l'Egypte Lagide et le royaume séleucide. Instituée province romaine en 101, elle est ensuite incluse dans l'empire byzantin.
A l'époque des Turcs seldjoukides et des croisades, elle devient le siège d'un brillant royaume arménien (1073-1375) avant d'être conquise par les Egyptiens puis les Ottomans. ■

●●● et décrit « l'autre » et « l'ailleurs », la Cilicie, son passé, son présent, s'il prophétise son avenir, c'est pourtant du second empire naissant dont il parle, dont il espère, c'est pour partie la vision colonialiste qui s'affirme : désir de gloire porté par la perspective orientaliste ; conviction messianique ; esprit de croisade revisité. Son récit de voyage de 1852 à 1853 nous donne ainsi à voir un espace étranger et un temps autre, reconstruits et accaparés par le paradigme colonialiste de l'époque.

QUÊTE DE GLOIRE ET D'ÉTERNITÉ : L'ORIENTALISME AU SERVICE DE L'IDÉE D'EXPANSION

Victor Langlois, par sa formation, ses affiliations institutionnelles et ses recherches, s'affirme comme orientaliste spécialiste de l'archéologie, de l'histoire et de la numismatique orientales, plus particulièrement arméniennes[4]. L'orientalisme est à envisager ici comme une véritable « renaissance orientale » qui affecte les champs culturels et artistiques dans la France du XIXe siècle. Il s'agit de l'ensemble des connaissances sur « les peuples orientaux » et leurs civilisations, leurs idées philosophiques, leurs sciences, leurs mœurs, leurs langues, leurs histoires… Selon l'article « orientalisme » du *Grand dictionnaire universel du XIXe siècle*, c'est « *le système de ceux qui prétendent que les peuples d'Occident doivent à l'Orient leur origine, leurs langues, leurs sciences et leurs arts* » [5]. Cette théorie se développe sur le plan de la création artistique et par les recherches en sciences humaines impulsées par la société asiatique de Paris (crée en 1823 et dont Langlois fait partie), l'école spécialisée des langues orientales (dont il en est diplômé), le milieu universitaire (par le biais des chaires de langues et civilisations orientales), l'Académie des inscriptions et belles lettres et le ministère de l'instruction publique. Ainsi c'est bien dans un cadre institutionnel spécifique et selon un mode de pensée particulier que la mission de Langlois prend forme : « *Aux termes d'un arrêté ministériel en date du 7 mai 1852 qui me confiait une*



LE TOUR DU MONDE. 401

Vue des ruines d'Elæusa (Sebaste), dans la Cilicie Trachée. — Dessin de Grandsire d'après M. Victor Langlois.

VOYAGE DANS LA CILICIE ET DANS LES MONTAGNES DU TAURUS,

PAR M. VICTOR LANGLOIS[1].

1852-1853. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Court avant-propos géographique et historique.

La chaine de montagnes que l'on désigne sous le nom de Taurus s'étend du sud-ouest au nord-ouest de l'Asie Mineure et partage cette contrée en deux régions très-distinctes. Le versant septentrional de la chaine et les plaines qui se prolongent jusqu'à l'archipel portent le nom générique d'Anatolie. Le versant méridional et toute la plaine qui est baignée par la Méditerranée s'appellent Karamanie ; celle-ci est séparée de la Syrie par une chaine de montagnes beaucoup moins importante que la précédente, que les anciens ont désignée sous le nom de Mont-Amanus, et qui porte aujourd'hui ceux de Giaour-Dagh (montagne des Infidèles), dans la partie voisine de Marach, et de Djibel-el-Nour (montagne de la Lumière) aux environs de Missis et d'Alexandrette.

Toute la région formant un épais massif de montagnes à partir du cap Anamour au sud, jusqu'aux frontières de la Lycaonie et de la Phrygie au nord, et depuis la limite orientale de la Pamphylie et de l'Isaurie à l'ouest jusqu'au fleuve Lamos à l'est, portait chez les anciens le nom de Cilicie Trachée ou Montagneuse, qui servait à la distinguer de la Cilicie Pœdia ou Champêtre, dont les principales villes sont aujourd'hui Tarsous et Adana.

C'est dans la Cilicie Trachée[1], et principalement dans les montagnes situées au nord de Tarsous et d'Adana, que le Taurus se présente sous l'aspect le plus majestueux et le plus imposant. Là se trouvent les pics les plus élevés de la chaine ; là sont ces défilés célèbres de toute antiquité qui serpentent à travers des gorges profondes et forment comme autant de passages naturels à travers l'épaisseur du massif de rochers ; là aussi sont groupées ces innombrables ruines de villes, de monuments, de nécropoles, témoignages d'une antique civilisation que les invasions des barbares venus de la grande Asie ont totalement anéantie. Dans cette montagne, jadis peuplée par tant de nations différentes, on ne trouve plus aujourd'hui que de petites bourgades habitées par de pauvres Turkomans et des campements d'Iourouks (nomades) dont l'existence tient plutôt de celle du brigand que de celle du pasteur.

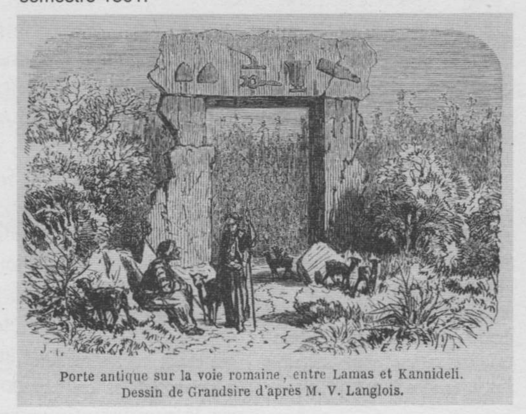
Le Taurus est célèbre de toute antiquité ; la tradition y place le séjour des dieux et des héros. Certains géographes de l'antiquité prétendent que le nom du Taurus vient du grec Ταῦρος, parce que la forme de cette montagne ressemblait à celle d'un taureau. Mais il paraît

1. M. Victor Langlois avait reçu du gouvernement français la mission d'explorer le Taurus et la Cilicie.

1. Le nom Cilicia paraît dériver du mot grec [illegible], par allusion au buffle ou bœuf, symbole de Tarse.

III. — 78e LIV. 26

Dans *Le Tour du monde, nouveau journal des voyages* - 1er semestre 1861.

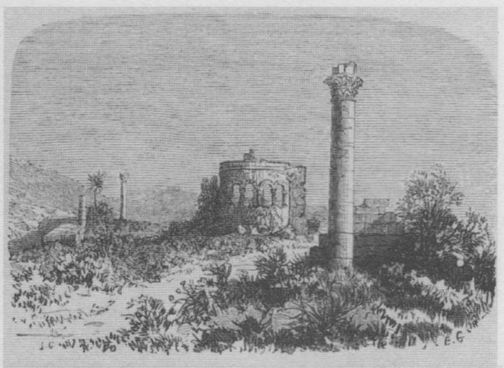


Porte antique sur la voie romaine, entre Lamas et Kannideli. Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

mission scientifique, je devais explorer la Cilicie, relever la carte du pays, dessiner les principaux monuments et transcrire les inscriptions. Sur invitation de monsieur Fortoul, alors ministre de l'instruction publique, une commission de l'Académie des inscriptions et belles lettres fut chargée de tracer tant sur la direction que j'aurai à suivre, que sur les points de géographie et d'archéologie sur lesquels devaient porter mes investigations. De son côté la société asiatique dont je faisais partie, me remit les notes qu'avait rédigées M. Ch. Defrémery, et qui avaient pour objet des recherches touchant la géographie et l'histoire de la Cilicie au Moyen âge. Enfin le directeur des Musées impériaux appela mon attention sur les monuments de nature à grossir mes précieuses collections d'antiques exposées dans les galeries du Louvre » [6].

Au-delà du déterminisme institutionnel, le paradigme orientaliste qui sous-tend la mission Langlois, se dévoile à travers tout un mode de pen-

[1]Victor Langlois : *Numismatique de la Géorgie au Moyen-âge* (Paris, Rollin, 1852)
[2]Victor Langlois : *Voyage dans la Cilicie et les montagnes du Taurus*, Paris, Benjamin Duprat, 1861, p. 61
[3]« Huit jours après » selon Victor Langlois (Victor Langlois : *Voyage…*, op. cit., p. 61
[4]Victor Langlois : *Numismatique de la Géorgie au Moyen-âge* (Paris, Rollin, 1852) ; *Numismatique de l'Arménie au Moyen âge*, Paris, Rollin, 1854 ; *Numismatique de l'Arménie dans l'Antiquité*, Paris, Rollin, 1858 ; *Numismatique générale de l'Arménie*, Paris, Rollin, 1859 ; *Notice sur le couvent arménien de l'île de saint Lazare, suivi d'un aperçu de l'histoire et de la littérature de l'Arménie*, Venise, Dupart, 1963 ; *Mémoire sur les relations de la république de Gênes avec le royaume de petite Arménie pendant les XIIIe et XIVe siècles*, Turin, imprimerie impériale, 1861 ; *Extrait de la chronique de Sempad, connétable d'Arménie*, St Petersbourg, 1862 ; *Essai historique et critique sur la constitution sociale et politique de l'Arménie avec les rois de la dynastie Roupénienne*, St Petersbourg, 1860 ;



Ruines d'un temple grec et d'une église byzantine, à Sélefké (Séleucie). Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.



Aqueduc romain à Lamas, dans la Cilicie Trachée. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.



Vue de Sélefké (Séleucie), dans la Cilicie Trachée. — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

sée et se manifeste dans une conception orientée de « l'Autre » (l'Oriental) et de « l'Ailleurs » (l'Orient; la Cilice). Prétendant connaître l'Orient mieux que les Orientaux eux-mêmes, modelant « l'Autre » à son image, les orientalistes français proposent une vision ethnocentrique du monde, de son passé et de son devenir. En ce sens et selon la thèse défendue par Edward Saïd[7], il est possible d'émettre l'hypothèse d'une intime corrélation entre la constitution de l'orientalisme comme science systématique et la mainmise sur l'Orient. L'aspiration colonialiste du second Empire, dans la continuité des régimes précédents du XIX[e] siècle, trouve donc ses racines intellectuelles et ses justifications scientifiques dans la pensée, la recherche et le périple orientalistes. Ainsi en Cilicie et au Taurus, Victor Langlois aspire à « *recueillir les traces d'un passé oublié* »[8], s'engage dans « *l'exploration et la description exacte de la Cilice* »[9] et estime avoir éclairci des « *points douteux d'histoire, de géographie et d'archéologie* »[10].

De prime abord le discours de Victor Langlois intègre cette partie de l'empire ottoman à l'histoire occidentale et française (l'auteur insiste par exemple sur l'origine pré-antique des civilisations ciliciennes, sur l'influence gréco-romaine et sur les liens étroits entre la Cilice arménienne et les États francs aux temps des croisades; il regarde d'ailleurs cette dernière époque comme un véritable âge d'or[11]). Le voyageur parcourant la Cilice et le Taurus en capte « l'essence civilisationnelle », justifiant ainsi une prise de responsabilité scientifique. C'est à lui, archéologue français en mission officielle, qu'il incombe de retrouver les splendeurs du passé. La conception hégélienne de l'Histoire s'accomplit ainsi dans le périple paradoxal d'un Français en Orient. « *L'Histoire universelle va de l'Est en Ouest, car l'Europe est véritablement le terme et l'Asie le commencement de cette Histoire* » soutient Hegel[12]; c'est dès lors aux représentants de l'Occident triomphant du XIX[e] siècle qu'il appartient de faire (re)découvrir le passé oriental et de le faire renaître à la postérité.

En quête de gloire et d'éternité, les ambitions scientifiques du voyageur et les prétentions du second empire qui se veut le digne héritier du premier, se rejoignent alors dans une même démarche ethnocentrique portée par un sentiment de supériorité culturel et racial. Le récit de voyage « *exécuté par ordre de l'empereur* » dénigre la Cilicie ottomane et ses habitants, retrouve et s'approprie son passé, octroie à la France impériale la responsabilité de son devenir. Le messianisme révolutionnaire trouve là un nouveau champ d'expression.

Messianisme et régénération : une perspective française pour la Cilicie et le Taurus

La conclusion de l'ouvrage est bien représentative de la pensée de Langlois et de l'esprit missionnaire qui anime le second empire naissant: « *Aujourd'hui la Cilice ne vit plus que par le souvenir du passé ; les villes sont ruinées, les monuments sont détruits ; les campagnes sont désolées et ses habitants sont malheureux ; à peine reste-t-il dans la mémoire de quelques hommes un souvenir confus des brillantes époques de son histoire ; à peine trouve-t-on quelques symptômes de grandeur chez les populations nonchalantes de cette âpre et austère contrée. Un jour viendra cependant où l'Asie mineure sortira de sa léthargie et reprendra le rang qu'elle occupait jadis au milieu des nations* » [13]. Dès lors c'est à la France impériale, héritière de 1789 et de l'épopée napoléonienne, qu'il revient de régénérer la Cilice déchue de sa gloire et de sa prospérité. Le rôle émancipateur et libérateur des armées et des savants français est réaffirmé d'autant plus que Victor Langlois est lui-même convaincu ●●●

Documents pour servir à l'histoire des Lusignans de petite Arménie, Paris, Durand, 1859.

[5] *Grand dictionnaire universel du XIX° siècle*, article « Orientalisme », Paris, Larousse, 1866-1879.

[6] Victor Langlois: *Voyage*…, p. 3

[7] Edward Saïd: *L'Orient crée par l'Occident : l'orientalisme*, Paris, Le Seuil, 1978.

[8] Victor Langlois: *Voyage*…, p. 1

[9] Victor Langlois: idem, p. 477

[10] Victor Langlois: idem, p. 477

[11] Victor Langlois: *Voyage… deuxième partie : exploration géographique et archéologique de la Cilicie et au Taurus*

[12] Hegel: *Leçons sur la philosophie de l'histoire*, traduite par J. Gibelin, 3° édition, Paris, Vrin, 1963, p. 82

[13] Victor Langlois: *Voyage*…, p. 477-478

●●● de la portée civilisatrice de sa mission : « *L'Orient est aujourd'hui le sujet de sérieuses préoccupations et de patientes recherches. Chaque année nos soldats vont planter le drapeau de la France dans des régions lointaines, afin de porter au milieu de populations à demi barbares les bienfaits de notre civilisation. Chaque année aussi d'aventureux explorateurs se succèdent sur divers points de l'Asie, dans le but de recueillir les traces d'un passé oublié qu'ils font renaître à l'histoire* » [14]. Il s'agit bien ici avec l'exemple de la Cilicie d'envisager une possible restauration de l'empire ottoman et au-delà de le guider vers une nouvelle prospérité. Cette « *glorieuse mission* » [15] vise à apporter les lumières et la liberté à « l'homme malade de l'Europe », à le régénérer matériellement et moralement.

Victor Langlois estime que la Cilicie est en ruine, improductive, soumise à l'incurie et l'arbitraire de l'administration ottomane, caricature du fanatisme et du despotisme de l'Orient : « *Cette vaste contrée qui de nos jours n'offre au voyageur que les immenses ruines de ses splendeurs passées, s'est vue déchoir, par suite de révolutions et de conquêtes successives, du rang qu'elle occupait dans l'antiquité. En ajoutant à ces causes de décadences le mélange et l'hostilité des races envahissantes, enfin l'administration oppressive et inintelligente des Ottomans, ses derniers envahisseurs, on se rendra facilement compte des raisons qui ont amené à la ruine de ce beau pays* » [16].

L'archétype de l'Orient antithèse de l'Occident émerge de ce discours ethnocentrique selon lequel la modernité politique, la prospérité et la supériorité culturelle et raciale se trouvent en Europe et s'opposent à la décadence orientale. Le récit de voyage de Langlois énonce alors une seule alternative pour cet espace déchu et ces populations agonisantes : l'action civilisatrice de l'Occident. « *Dans ces contrées jadis si belles, aujourd'hui couvertes de ronces et de marais infects, la fièvre décime une population chaque année moins nombreuse, qui n'oppose aux envahissements du fléau que son incurable apathie et finira par disparaître si l'Europe ne vient pas planter son drapeau civilisateur* » [17].

Cette « glorieuse mission » vise à apporter les lumières et la liberté à « l'homme malade de l'Europe ».

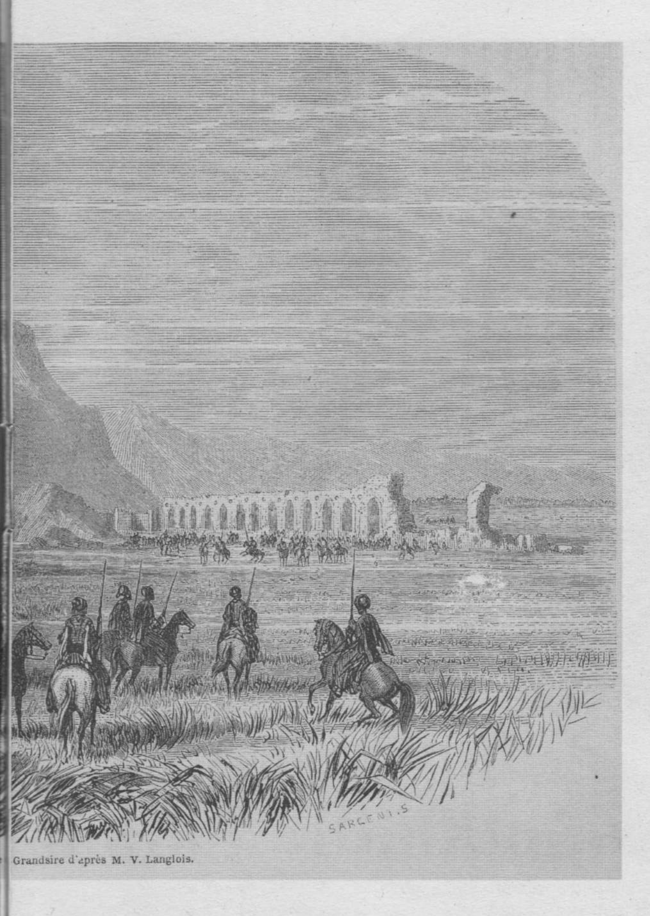
Dès lors qui mieux que la France, historiquement liée à la Cilicie, et qui plus est la France de Napoléon III, héritière de la révolution et de l'empire, peut se targuer de « *cette glorieuse mission* ». Le devoir s'érige en droit, le paternalisme laisse place à une responsabilité historique et morale. Avec les croisades et le royaume arménien, « la France » s'est impliquée, en particulier

Vue des aqueducs d'Anazarbe. — Dessin

à travers les règnes de « *rois français* » sur la Cilicie arménienne. En effet au milieu du XIVe la couronne de Cilicie passe à la famille poitevine de Lusignan établie à Chypre[19]. Victor Langlois dans une démarche non dénuée d'arrière-pensées, insiste sur ces glorieux « *rois français* » et notamment sur Léon VI qui « *vint finir ses jours au couvent des Célestins, à Paris, en 1393, après la prise de la forteresse de Gabran, en 1375, année fatale où pour la dernière fois le lion d'Arménie cessa de faire entendre ses rugissements dans les gorges du Taurus* » [20].

Si l'auteur fait resurgir et instrumentalise le passé français de la Cilice, il rencontre et encense également les montagnards arméniens du Taurus, qualifiés de « *Français de l'Orient* »[21]. Au XIXe siècle, autour des villes de Zeithoun et Hadchin, dans le Taurus, les Arméniens disposent d'une autonomie relative sous le gouvernement de quatre notables et de l'archevêque soumis à la juridiction du patriarche de Sis et à l'autorité du chef de la tribu turcomane de Khozan-Oglou. Pour Victor Langlois ces Arméniens du Taurus forment « *une espèce de république* » [22] dont les traits et les valeurs idéalisés préfigurent « étrangement » le régime du second empire : respect du chef ; soumission aux lois ; attachement à la religion[23]. En émettant

[14] Victor Langlois : idem, p.1
[15] Victor Langlois : idem, p.1
[16] Victor Langlois : idem, p. 3
[17] Victor Langlois : idem, p.65
[18] L'Etat arménien, principauté puis royaume de Cilice, subsiste de 1073 à 1375, aux prises avec les Etats latins issus des croisades, menacé par Byzance, les Turcs et les Egyptiens.
[19] Claude Mutafian : *Le royaume arménien de Cilice*, Paris, cnrs édition ; Gérard Dédéyan (sous la direction) : *Histoire des Arméniens*, Toulouse, Privat, 1982.
[20] Victor Langlois : *Voyage…*, p.407
[21] Victor Langlois : idem, p.130
[22] Victor Langlois : idem, p.129
[23] Victor Langlois : idem, p.129-130


Grandsire d'après M. V. Langlois.

le vœu pour leur « *complète indépendance* », en les qualifiant de « *Maronites* », de « *Français de l'Orient* » [24], le voyageur remodèle l'autre à son image et abolit la distance culturelle et raciale avec les Arméniens de Cilice et du Taurus.

La générosité étouffante, le paternalisme bien-pensant et l'idée d'une mission civilisatrice et émancipatrice rejoignent ici l'idéal catholique d'une « France, fille aînée de l'Église » et protectrice des chrétiens. Le regard de Victor Langlois permet en ce sens de subodorer l'idéologie du second Empire émergeant, dans une quête colonialiste qui relève d'un double héritage : celui des Lumières et de la Révolution, celui de la catholicité et du fantasme missionnaire. Si les Arméniens de Cilicie et du Taurus sont à ce point encensés et valorisés, n'est ce pas tout simplement en raison de leur caractère chrétien ? N'est-on pas alors en présence d'un esprit de croisade revisité, au service du régime de Napoléon III ?

Un esprit de croisade revisité

Ce n'est plus désormais la terre sainte à délivrer mais le chrétien d'Orient à protéger et à libérer. Le discours de Victor Langlois reprend cette image mythique[25] du chrétien oriental perçu comme la franche vivifiante, comme le potentiel civilisateur d'un Empire ottoman malade et décadent. En ce sens c'est l'intégration de la Cilicie au monde musulman au XIVe siècle, sa soumission aux « *hordes barbares* » asiatiques[26], qui annonce son déclin et sa marginalisation : « *Alors commença pour cette province une longue série d'événements désastreux. Les hordes de Mahomet vinrent d'abord la ravager… envahie ensuite par les tribus turcomanes et kurdes… saccagée de nouveau par Leng-Timour et ses Tatars, enfin conquise par les Turks ottomans, la Cilicie devint le centre d'une population dont les fractions conservèrent leur caractère distinctif, constituant ainsi, non une nation, mais une agglomération d'individus sans homogénéité, constamment divisés et qu'il serait diffi-* ●●●

[24] Victor Langlois : idem, p.129-130

[25] Thierry Hentsch : *L'Orient imaginaire – la vision politique occidentale de l'Est méditerranéen*, Paris, Editions de minuit, 1988

[26] Victor Langlois : *Voyage….*, p.58

L'aurore du IIe empire et l'aspiration colonialiste

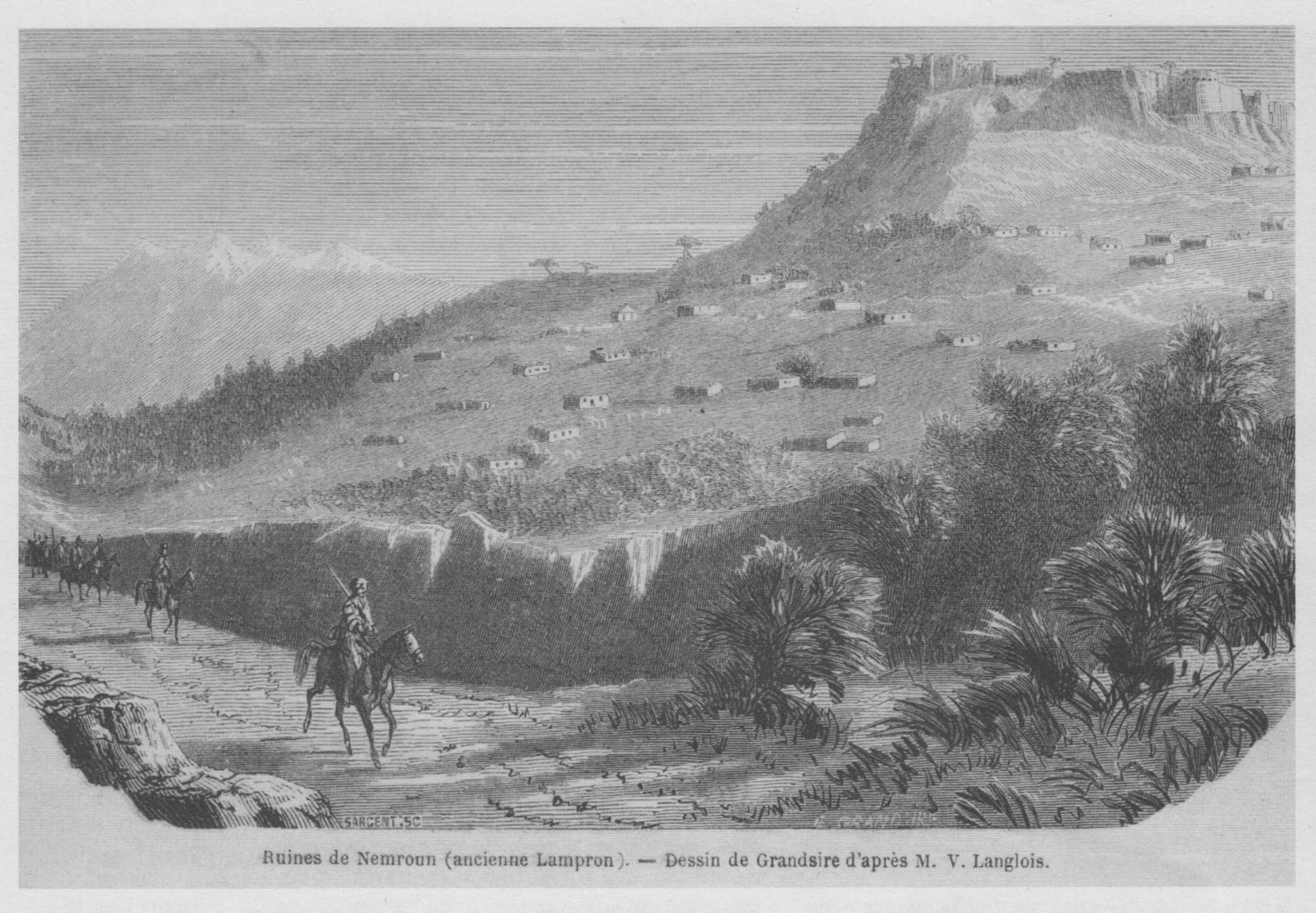
En 1852-1853, alors que les projets d'expansion française au Sénégal à partir de Saint Louis prennent corps, alors que se poursuit la conquête de l'Algérie[1], la mission Langlois sonde le passé et le présent de la Cilicie et du Taurus, en prophétise le devenir. L'aspiration colonialiste et le discours sur l'Orient, dans la continuité du début du XIXe, mettent en jeu un imaginaire ethnocentrique et orientaliste. A travers le regard d'un voyageur français, par le biais d'une mission archéologique et géographique dans l'Empire Ottoman, c'est paradoxalement le reflet de la France du XIXe siècle qui émerge, c'est l'identité du second Empire qui apparaît.

S'il importe de relativiser la portée et l'exemplarité du témoignage de Victor Langlois, il est cependant possible, à travers son récit, de saisir les fondements d'une pensée qui prend tout son sens avec le nouveau régime de Napoléon III. L'aspiration colonialiste permet la conjonction de trois héritages et l'affirmation d'un principe.
Se reconnaissant dans l'image d'une France catholique, « fille aînée de l'Église, se revendiquant de 1789 et cherchant à capter l'aura de Napoléon Bonaparte, le second Empire s'établit et se justifie sur l'idée de modernité, sur le principe idéologique du progrès. La France s'affirme ainsi comme porteuse d'une mission et de valeurs à vocation universelle.

L'empire ottoman, « homme malade de l'Europe », n'échappe pas à ce mirage ethnocentrique, à cette illusion prophétique, non dénués d'arrière-pensées financières et commerciales. Entré dans le jeu de la compétition entre puissances, il est devenu une responsabilité pour l'Europe, il n'existe plus en dehors de ce que l'Occidental pense de lui. Ainsi avec la guerre de Crimée[2], la représentation de Langlois, celle d'un empire décadent voué à la dislocation et à la mainmise coloniale, laisse place à l'image inversée d'un État viable, garant de l'équilibre et dernier rempart contre la menace russe. Finalement ce n'est qu'après le premier conflit mondial que la Cilice passe sous responsabilité française : après l'armistice de Moudros (30 octobre 1918) avec l'empire ottoman, la France obtient un mandat international pour la Cilice. ■

1- En 1852, c'est par exemple la prise de Laghourt, une oasis du sud.

2- La guerre de Crimée, provoquée par les conflits entre moines grecs et latins à Jérusalem, conflits instrumentalisés par le tsar Nicolas I et son ambassadeur militaire le prince Menchikoff, oppose de 1853 à 1856, l'empire russe à un coalition regroupant la France, l'Angleterre, la Sardaigne, l'Autriche et l'empire ottoman.



Ruines de Nemroun (ancienne Lampron). — Dessin de Grandsire d'après M. V. Langlois.

●●● *cile de rallier par un lien commun d'unité politique* » [27]. Pour le voyageur français, parmi tous les conquérants qui se succédèrent en Cilicie, depuis les Romains jusqu'aux Arméniens en passant par les Byzantins, seuls les Musulmans (figure mythique de l'altérité orientale, cet « Autre », ce sujet à fantasmes) dévastèrent le pays, animés par « *le fanatisme religieux et la cupidité* » [28].

Mises à la marge de la modernité et du progrès censés s'incarner dans l'Occident triomphant du XIXe siècle, pensées comme opprimées et persécutées[29], les populations chrétiennes de Cilicie et du Taurus, selon Langlois, n'aspirent, au final, qu'à la délivrance et à l'illumination régénératrice, portées par une France «fille aînée de l'Église ». À ce titre la rencontre du voyageur avec le patriarche arménien de Sis, Der Mickaël II et l'hospitalité qu'il reçoit au couvent patriarcal, le conforte dans cette illusion. À bien des égards on retrouve dans ce témoignage l'horizon chimérique d'une future réforme de l'Empire ottoman (en faveur de l'égalité juridique, sociale et religieuse entre chrétiens et musulmans) et au-delà, la tentation évangélisatrice, le prétexte missionnaire. En effet il s'agit ici de bien prendre en considération l'influence des milieux catholiques et l'action de l'Association pour la Propagation de la Foi[30] qui pèsent sur le second Empire.

Les germes idéologiques se rejoignent dans cet esprit de croisade revisité par une pensée teintée de positivisme et de romantisme.

Pour Victor Langlois, la prophétie d'une Cilicie et d'un Taurus régénérés par l'élément chrétien, guidé et assisté par la France, semble en passe de s'accomplir avec l'avènement du régime de Napoléon III : « *Le moment approche ! tout semble indiquer dans la marche actuelle des choses une régénération prochaine de la vieille Asie par les lumières de l'Occident. La France qui vient de planter son drapeau sur la terre sacrée de l'Orient, si souvent arrosée du sang de ses enfants, ne sera pas la dernière à tendre une main fraternelle aux populations chrétiennes de la Cilicie, quand elles demanderont à s'éclairer au flambeau de la civilisation et à jouir des bienfaits de l'indépendance* » [31]. Les espérances d'un voyageur français et les germes idéologiques du colonialisme se rejoignent ici dans cet esprit de croisade revisité par une pensée teintée de positivisme et de romantisme. À ce titre Victor Langlois est bien le témoin de son époque et le relais, conscient ou inconscient, d'un régime émergeant en quête de gloire et de légitimité. ■

David Vinson

[27] Victor Langlois : *Voyage…*, p.58

[28] Victor Langlois : idem, p.286

[29] David Vinson : *Les Arméniens dans les récits des voyageurs français du XIXe siècle*, Valence, Edition la Bouquinerie, 2004

[30] Fondée à Lyon en 1822, l'Association va bénéficier, durant tout le second Empire, d'un soutien financier des gouvernements et de l'appui de la diplomatie française.

[31] Victor Langlois : *Voyage…*, p.477-478

Les Arméniens de Cilicie et du Taurus

C'est à la charnière des Xe et XIe siècles que les Arméniens s'affirment comme un élément substantiel et déterminant en Cilicie et dans les montagnes du Taurus.
Dans la seconde moitié du Xe siècle, la reconquête byzantine sur les dynastes arabes engendre en effet l'installation de colonies militaires arméniennes.
Au XIe siècle la poussée des Turcs seldjoukides provoque une nouvelle migration, essentiellement des élites.
La vaste mais éphémère principauté dirigée par l'arménien Philarète (de 1073 à 1086) disparaît cependant rapidement sous la pression conjointe des sultans seldjoukides de Roum (Asie mineure) et de Perse. Elle laisse place à quelques petites principautés arméniennes comme celle des Roubêniens dans les montagnes du Taurus.
Dans le contexte des croisades, le prince Roubên s'affirme comme le véritable fondateur de l'État arménien, assistant les croisés puis s'alliant aux États francs contre les Byzantins et les Seldjoukides. Résistant à la fois à Saladin qui vient de prendre Jérusalem et aux Turcomans, Léon le Magnifique (1187-1219) porte alors la Cilicie arménienne à son apogée.
Son mariage avec une princesse de la famille des Lusignan (d'origine poitevine) qui règne sur Chypre, l'ouverture religieuse de l'Église arménienne favorable pour partie à un rapprochement avec Rome, permettent la restauration de la monarchie arménienne.
Reconnaissant la suzeraineté du Pape et de l'Empereur, Léon le Magnifique est couronné roi en 1198. Mais isolés après la disparition des États croisés, les derniers rois arméniens doivent affronter à la fois les Turcomans et les Mamelouks d'Égypte. En 1342, Guy de Lusignan, par un jeu d'alliances matrimoniales, est couronné sous le nom de Kostantin III.
Menacés par l'émir d'Alep et par les Mamelouks, les Lusignan, de 1342 à 1375, doivent en outre faire face à l'hostilité d'une partie des Arméniens hostiles aux Latins. Dans ce contexte, Léon VI (neveu de Guy de Lusignan), ne peut empêcher les Mamelouks d'achever la conquête du royaume. Léon, captif au Caire, est finalement libéré contre rançon et trouve refuge auprès du roi de France, Charles VI ; il meurt à Paris en 1393 et, honneur suprême, est inhumé à la basilique royale de Saint Denis.
Subissant le contrecoup des luttes entre Turcomans et Égyptiens, la région est définitivement intégrée à l'Empire ottoman au début du XVIe siècle.
Essentiellement rurale mais avec une frange urbaine dynamique, la population arménienne de Cilicie et du Taurus s'accommode du joug turc et de la structure ethnico-religieuse du millet. Mais avec le reflux de l'empire ottoman, au milieu du XIXe siècle, la question arménienne est posée et s'internationalise.
Le temps de la répression et des atrocités s'annonce avec les affrontements autour de Zeythoun et d'Hadchin, (1862 et 1896).
En 1909, après le renversement du sultan Abdul Hamid par les « Jeunes Turcs », les massacres d'Adana et de Tarse font entre 15 000 et 30 000 victimes arméniennes.
Finalement le nationalisme « jeune turc » et sa politique de turquification, dans le contexte de la première guerre mondiale, conduisent au génocide et à la déportation, « inaugurés » dans le Taurus au début du mois d'avril 1915. En juillet (et jusqu'en décembre) c'est au tour des Arméniens de Cilicie d'être exterminés ou « déplacés » en direction de Deïr Es Zor dans le désert syrien. En 1918 la France obtient un mandat international sur la Cilicie. Plus de 100 000 Arméniens, pour l'essentiel des rescapés du génocide, sont alors rapatriés par les alliés. Mais la présence française ne résiste pas à la poussée de Mustapha Kemal et par l'accord d'Ankara (octobre 1920), la France consent à un retrait quasi-complet.
En janvier 1922, lorsque le dernier contingent français quitte la Cilicie presque tous les Arméniens se sont déjà exilés vers la Syrie ou le Liban.
Le kémalisme mettait ainsi un terme à près de neuf siècles de présence arménienne et la Cilicie perdait un acteur essentiel de son dynamisme et de son histoire. ■



La ronde de la victoire pour l'armée des jeunes turcs dans les rues de Constantinople fin avril 1909.
Ci-dessous, la ville d'Adana incendiée et pillée par les Turcs.





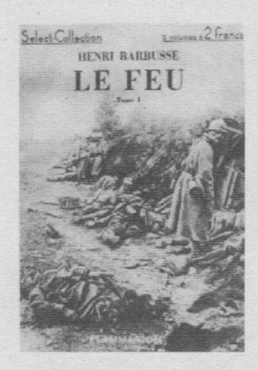
EN PLEINE GUERRE
DE SES FRÈRES CO

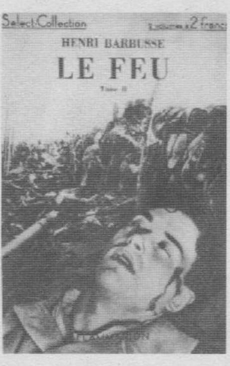
"Ces hommes enchaînés à la terre, incarnés de terre..."

En première ligne

Fantassin brancardier, Henri Barbusse est assigné au sein de compagnies positionnées en première ligne notamment en Argonne.
C'est dans cette région qu'a été prise cette photo en juin 1915. Henri Barbusse a vécu ces moments-là et les fait partager.
Photo parue dans *L'Illustration* avec cette légende : *« C'est au cours d'une contre-attaque, à Bagatelle, le 30 juin. Pansé rapidement au poste de secours, un blessé a essayé de gagner l'arrière, appuyé sur une canne que lui a donnée le médecin aide-major, presque tous les brancardiers ayant été tués ou pris. Il est tombé en route, dans le boyau encombré de corps et qu'il est urgent de dégager. Des hommes en réserve ont été commandés pour accomplir la nécessaire et funèbre corvée.»*

Les mots de Barbusse, le pacifiste





Clichés des couvertures initiales des tomes 1 et 2 du livre *Le Feu* d'Henri Barbusse.

Les récits de la Grande Guerre écrits par des poilus sont nombreux. Des carnets de notes aux pages calligraphiées à la hâte sur les lignes des tranchées par des crayons amateurs aux écrivains et aux poètes professionnels mobilisés au front, le patrimoine historique et littéraire est précieux. En 1929, l'Américain Jean-Cru a recensé environ deux cent cinquante ouvrages publiés dans le monde et qui constituaient la littérature de Guerre. Aujourd'hui, si de nombreux récits sont oubliés ou détruits, la réputation d'une poignée de grands auteurs est associée à leurs œuvres. Pour la France, il convient de relire *Les Croix de bois* (1919) de Roland Dorgelès qui fut engagé volontaire à 28 ans en 1914; *L'équipage* (1923) de Joseph Kessel, un combattant de 18 ans enrôlé en 1916; *La randonnée de Samba Diouf* (1922) de Jérôme et Jean Taraud; *Sous Verdun* de Maurice Genevoix, etc. Les ouvrages de nos alliés anglais, sir Arthur Conan Doyle et Rudyard Kipling soulignent pareillement les atrocités de ce conflit. Le constat est similaire du côté de l'Allemagne où l'horreur et l'anéantissement constituent l'essence même des narrations de guerre qui ne manquent pas. Le romancier américain d'origine allemande, Erich Maria Remarque a écrit *A l'Ouest rien de nouveau* (1928) un véritable chef-d'œuvre d'inspiration pacifiste reconnu dans le monde entier. Quant au lieutenant Ernst Jünger qui avait à peine 19 ans en 1914, il édifie dans *Orages d'acier* (1920) et *Feu et Sang* (1925) un tableau effarant de la boucherie humaine. Pour le philosophe autrichien Arnold Zweig *Éducation héroïque devant Verdun* (1935), une violente critique de l'esprit militaire est révélée.

Pourtant, il manquait à cette littérature un récit puissant, capable non seulement de témoigner du drame effroyable de la Guerre et des champs de bataille à l'origine de plus de trente millions de disparus mais il convenait de rendre compte de la parole et de l'idéation de tous les soldats.

> L'auteur souligne la vie souvent extrême des hommes dans les boyaux et les abris.

Socialiste et pacifiste

Grâce à Henri Barbusse, socialiste et pacifiste et à son *Journal d'une escouade*, un message nouveau est lancé: « *Il faut tuer à jamais la guerre dans le ventre de l'Allemagne* ». De cette relation émanent les grands courants de lá pensée, humaniste, religieuse, philosophique et politique sur la guerre réaliste à cette époque et dont le leitmotiv interpelle le grand public français et européen. Pourtant, le héros de ce livre est l'escouade d'Henri Barbusse commandée par le caporal Bertrand. Simple fantassin, acteur et observateur à la fois, le romancier décrit toute l'horreur épouvantable de la gigantesque mêlée des champs de bataille, des stratégies de la guerre de mouvement comme le siège des troupes. L'accent est mis sur le drame psychologique vécu par les hommes happés par cette guerre des sapes. Avec des expressions empruntées au vrai langage des poilus, caractérisées par un parler régional comme l'argot ou le vulgaire quelquefois, l'auteur souligne la vie souvent extrême des hommes dans les boyaux et les abris, leurs souffrances, l'effroi et le dégoût suscité par cet odieux carnage. Certes, parmi les originalités soulevées par ce témoignage irrécusable, ces expressions ont été conservées afin que l'ensemble conserve son authenticité et que les combattants puissent non seulement se reconnaître mais s'assimiler mentalement aux personnages du roman. Enfin, parce que d'un côté comme de l'autre du front, les soldats connaissent l'identique souffrance, les mêmes luttes d'usures et les offensives dans toute l'ampleur abominable de la bataille, Henri Barbusse n'accable jamais l'ennemi: « *Les exclamations sombres, furieuses, de ces hommes enchaînés à la terre, incarnés de terre, montaient et passaient dans le vent comme des coups d'aile: - Plus de guerre, plus de guerre! Oui, assez!* »

Lauréat du Prix Goncourt en 1916, *Le Feu* est porté à la connaissance des combattants comme des civils. Immédiatement, une forte indignation de la part du pouvoir politique et militaire. S'ajoutent à cet effet, les critiques de la classe intellectuelle et de certains de ses amis écrivains qui lui reprochent son engagement très marqué dans les luttes sociales de l'époque. Toutefois, le succès en librairie ne faillit pas depuis près ●●●

Sur deux pages de l'hebdomadaire *Les Hommes du jour*, du 10 décembre 1916, Georges Pioch salue la publication du *Feu* d'Henri Barbusse. Il félicite le directeur du journal *L'œuvre* d'avoir publié en feuilleton «*une œuvre profondément pensée, héroïquement vécue et grandement écrite, une œuvre où l'ombre sublime de Tolstoï a souvent passé, et qui, fleurie exactement de la plus épouvantable des guerres, en est le plus loyal comme le plus durable aveu* ». L'auteur de l'article insiste sur l'injustice qu'il y aurait à faire du succès du *Feu* le mérite et la gloire de Barbusse.

«*La guerre n'a point fait Henri Barbusse. Les Pleureuses, les Suppliants, l'Enfer et Nous autres… avaient, avec une force délicate où le lyrisme et la réalité sont harmonieusement mêlés, avoué pleinement le rare génie dont il est habité* ».

Suit un bel hommage au livre. «*Ce n'est pas un plaidoyer. L'éloquence n 'y excite pas le troupeau des mots faciles, meuglants ou bêlants. C'est le journal d'une escouade, celle dont Barbusse a partagé les périls, l'abnégation et les sacrifices. C'est, au gré d'un lyrisme précis, et dans une prose où les mots semblent parfois souffrir comme de la chair blessée, où d'étonnantes altérations reproduisent les bruits.*
Le livre n'est pas bien composé; il ressemble ainsi sincèrement à la guerre. On voudrait que l'argot y fût plus strictement dosé. Mais la guerre ne fut jamais une excitation à bien parler notre langue, qui est une fête de l'Ordre et du Goût.
Selon une illustre formule, ce livre est Vérité et poésie. Il est la guerre: et c'est épouvantable; mais il est, aussi, un homme: l'Homme, c'est-à-dire, un esprit affranchi des choses, et d'autant plus affranchi qu'il a plus profondément, plus douloureusement, plus insupportablement ressenti la misère de leur chaos.
Il est l'épopée, l'exacte et, pourtant, infinie épopée, de l'attente devant la mort, de la nuit abondante en menaces, de la boue qui scelle l'homme à la terre, du froid qui le glace jusqu'à sculpter sa statue, des éléments rués en cyclone sur lui.
il est la guerre monstrueuse, exécrable, et que ne suffisent point à ennoblir les sacrifices fabuleux qui la couronnent. Il nous montre, avec une vérité immense, et souvent, dérisoire comme la pitié, ce que des millions de braves gens promus ou contraints à être des gens braves, endurent depuis vingt-neuf mois… vingt-neuf mois!.. que la raison a déserté l'Europe. » ■



Les Hommes du Jour

Annales Politiques, Sociales, Littéraires et Artistiques

L'AUTEUR DU « FEU » : UN BEAU LIVRE

Directeur : HENRI FABRE.

Photo Henri Manuel

Hebdomadaire : le Samedi
16 décembre 1916. — N° 455.
25 CENTIMES
PARIS (Tél. : Louvre 21-42)

HENRI BARBUSSE

ADMINISTRATION
19, rue J.-J. Rousseau
ABONNEMENTS :
1 an, 10 fr. ; 6 mois, 5 fr.

●●● d'un siècle et les lecteurs continuent de saisir dans ce livre, la valeur exceptionnelle d'un premier témoignage qui ose dire vraiment la vérité historique sur cette période délicate et controversée. Pierre Paraf, préfacier de l'ouvrage, écrit si justement « *Henri Barbusse a parlé le langage de ses frères, il a dégagé, interprété leur pensée ; il s'est assimilé à leur âme.* »

L'écrivain combattant

Le 4 août 1914, les hommes vaillants sont mobilisés pour la Grande Guerre. Or, Henri Barbusse a 40 ans et bien qu'il fût reconnu inapte pour effectuer son service militaire, il demeure convaincu que son départ volontaire pour le front contribuerait à défendre sa patrie. D'abord affecté à une fonction de fantassin brancardier, il est assigné au sein de compagnies positionnées en premières lignes dans l'orage des obus qui anéantissent des régions entières et en particulier les secteurs de l'Argonne, du Soissonnais, de l'Artois, de la Champagne, des Flandres et des Vosges. Ainsi, en partageant la vie des poilus dans les tranchées, en subissant la boue, la pluie incessante, les rats, les poux et surtout en côtoyant la mort de près dans l'effroyable spectacle dans les lignes du 231e Régiment d'Infanterie, Henri Barbusse consigne ces faits de guerre avec une touchante sincérité. Cité deux fois à l'Ordre de l'Armée pour son dévouement et son courage pendant les combats de Souchez surtout, il est réformé en 1916 en raison de son état de santé affligé par la dysenterie et l'entérocolite. Pendant sa période de convalescence effectuée dans différents hôpitaux, il reprend ses notes et échange un courrier considérable avec des camarades combattants. Son carnet de guerre est publié en feuilleton dans *L'œuvre* en 1916 et quelques exemplaires du journal circulent sur les fronts de l'Est. « *Découpé, roulé en minces bandelettes, il (le journal) passe de main en main, d'une escouade à l'autre, et va vers d'autres tranchées, d'autres guitounes, d'autres cantonnements. Les mots de Barbusse, jusque-là inconnu, deviennent, pour de nombreux soldats, la voix de la vérité.* » Au mois de novembre 1916, l'éditeur Flammarion publie le livre sous le titre définitif *Le Feu, journal d'une escouade* mais le tirage initial, d'un peu moins de mille exemplaires, s'avère très insuffisant. Le 15 décembre 1916, ce chef-d'œuvre reçoit le Prix Goncourt par huit voix contre deux, devançant Maurice Genevoix (*Sous Verdun*) et Marcel Berger (*Le Miracle du fer*). Du même coup, cette consécration littéraire porte le livre dans toutes les librairies et, en un an, plus de 170000 exemplaires sont vendus en France. On ne compte plus les traductions à l'étranger.



Le feu,
Henri Barbusse,
édition
Flammarion,
Le Livre de poche,
décembre 1995,
476 pages,
ISBN
2-253-04741-4.

L'écrivain et la foi

« *J'ai vu l'homme de lumière et de simplicité baisser la tête, et je sens sa voix extraordinaire qui dit : je ne méritais pas tout le mal qu'ils ont fait avec moi. Il assiste, inventeur spolié, à la gloire féroce de son nom. Voilà longtemps que les vendeurs cupides et passionnés l'ont chassé du temple à leur tour et mis les prêtres à sa place. Il est crucifié dans chaque crucifix.* » (Henri Barbusse, 1919). Aussi surprenant que cela puisse paraître lorsque l'on connaît l'engagement politique d'Henri Barbusse, il consacre trois essais d'une pertinence remarquable à Jésus-Christ, *Jésus* (Flammarion, 1927), *Les Judas de Jésus* (Flammarion, 1927), *Élévation* (Flamma- ●●●

L'homme de Lettres

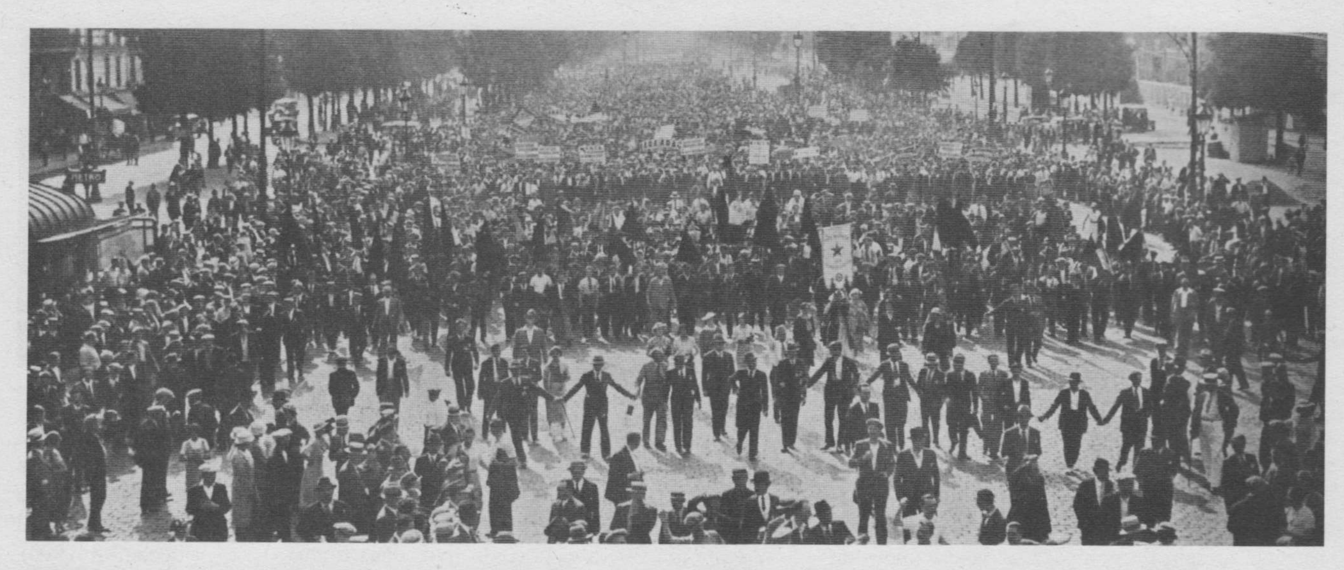
Henri Barbusse est né à Asnières (Hauts-de-Seine) le 17 mai 1873 et il est décédé à Moscou le 30 août 1935. Étudiant d'une intelligence remarquable, il fait des études approfondies de philosophie et de littérature. Vers le mois de septembre 1892, il participe à un concours de poèmes organisé par le journal *L'Écho de Paris littéraire* et obtient le second prix avec *L'Adieu*. Encouragé, il compose des vers qui sont célèbres *Elles sont mortes*, *Les Choses*, *La Lampe* et il obtient une véritable consécration le 19 janvier 1893 avec « *L'Ami* ». Ses premières publications en volumes sont *Pleureuses* (Fasquelle, 1895), *Les Suppliants* (Fasquelle, 1903) et le roman *L'Enfer* (Albin Michel, 1908). À cette époque, ce texte débordant de lyrisme, choque, envoûte et captive le public qui n'est pas dépité. À propos de cette œuvre inclassable, un critique averti relève « *un tel paroxysme d'esprit icarien, d'âme effrénée de sens éperdu, d'amour qui se hait, d'enthousiasme qui se bafoue, de passion qui se dévore soi-même, de luxure et de désespoir et de peu, de tragique épouvante et de délire qui s'exaspère jusqu'à la frénésie d'un amant saturé de dégoût, d'un philosophe fou de néant, d'un prophète ivre de blasphème* ».

Collaborateur de plusieurs revues de littérature, Henri Barbusse côtoie des personnalités de tous les milieux et en particulier des hommes de Lettres : Jules Renard, Daniel Halévy, Marcel Proust, Robert Dreyfus, Catulle Mendès, Pierre Quillard, etc. À 40 ans, il est volontaire pour le front de l'Est. Mobilisé comme simple soldat le 4 août 1914, il participe aux combats meurtriers dans différents régiments exposés et il consigne le fruit de cette douloureuse expérience sur son carnet de guerre. Cité à l'Ordre de l'Armée deux fois, le lieutenant Barbusse est finalement réformé en 1916.



Henri Barbusse à la fin de sa vie.

Après une période de convalescence, il met en forme ses notes qu'il publie d'abord en feuilletons dans *L'œuvre* puis en volume chez Flammarion l'année suivante. Son œuvre est couronnée par le Prix Goncourt. ■



●●● rion, 1930). À travers ses livres, l'intention de l'auteur est de démontrer à un public cultivé mais choqué le « *vrai message de Jésus* », tel un prédicateur révolutionnaire condamné par « *l'Église officielle Juive et l'administration romaine de la Judée pour propagande communiste.* » Sur le plan politique, des ouvrages importants sont publiés, *Les Bourreaux, Dans les Balkans, La Terreur blanche* (Flammarion, 1926) et *Russie* (Flammarion, 1930). À la fin de sa vie, Henri Barbusse publie deux essais à caractère biographique dont le premier dédié à *Zola* (Gallimard, 1932), son maître a penser et à *Staline. Un monde nouveau vu à travers un homme* (Flammarion, 1935).

SON TESTAMENT INTELLECTUEL

Au mois d'août de l'année 1935, Henri Barbusse est soigné pour une pneumonie grave à l'hôpital du Kremlin, l'agonie d'Henri Barbusse se prolonge pendant une huitaine de jours marquée par des états de semi-conscience. Le malade prononce des paroles bouleversantes et prémonitoires : « *La guerre, la guerre revient ! Prévenez les camarades, il faut tout faire pour éviter que cela recommence !* ». Il décède le 30 août à Moscou et le 2 septembre, Nikita Khouchtchev porte le cercueil à la tête d'un cortège funèbre impressionnant. Transporté par train spécial jusqu'à la gare de l'Est à Paris, la dépouille mortelle est acheminée en France. Des cérémonies à la tête desquelles des drapeaux rouges bordés de noir, des banderoles et des portraits de l'écrivain sont arborés. Les obsèques d'Henri Barbusse ont lieu le 7 septembre et rassemblent des milliers de personnes qui accompagnent l'ami, le compagnon et le guide au cimetière du père Lachaise à Paris. En tête du cortège funèbre, un slogan porté par ses amis rappelle ses mots extraits du roman *Le Feu* : « *Combien de crimes dont ils ont fait des vertus en les appelant nationales* ». ■

Jacques Marais

Dans le grand défilé du 14 juillet 1935, Henri Barbusse est aux côtés de Maurice Thorez et de Paul Faure. Cette photo montre les manifestants du «Front populaire» à leur arrivée sur le cours de Vincennes. Ce même après-midi, un défilé des «Croix de Feu» remontait les Champs-Elysées pour ranimer la flamme sous l'Arc de Triomphe.

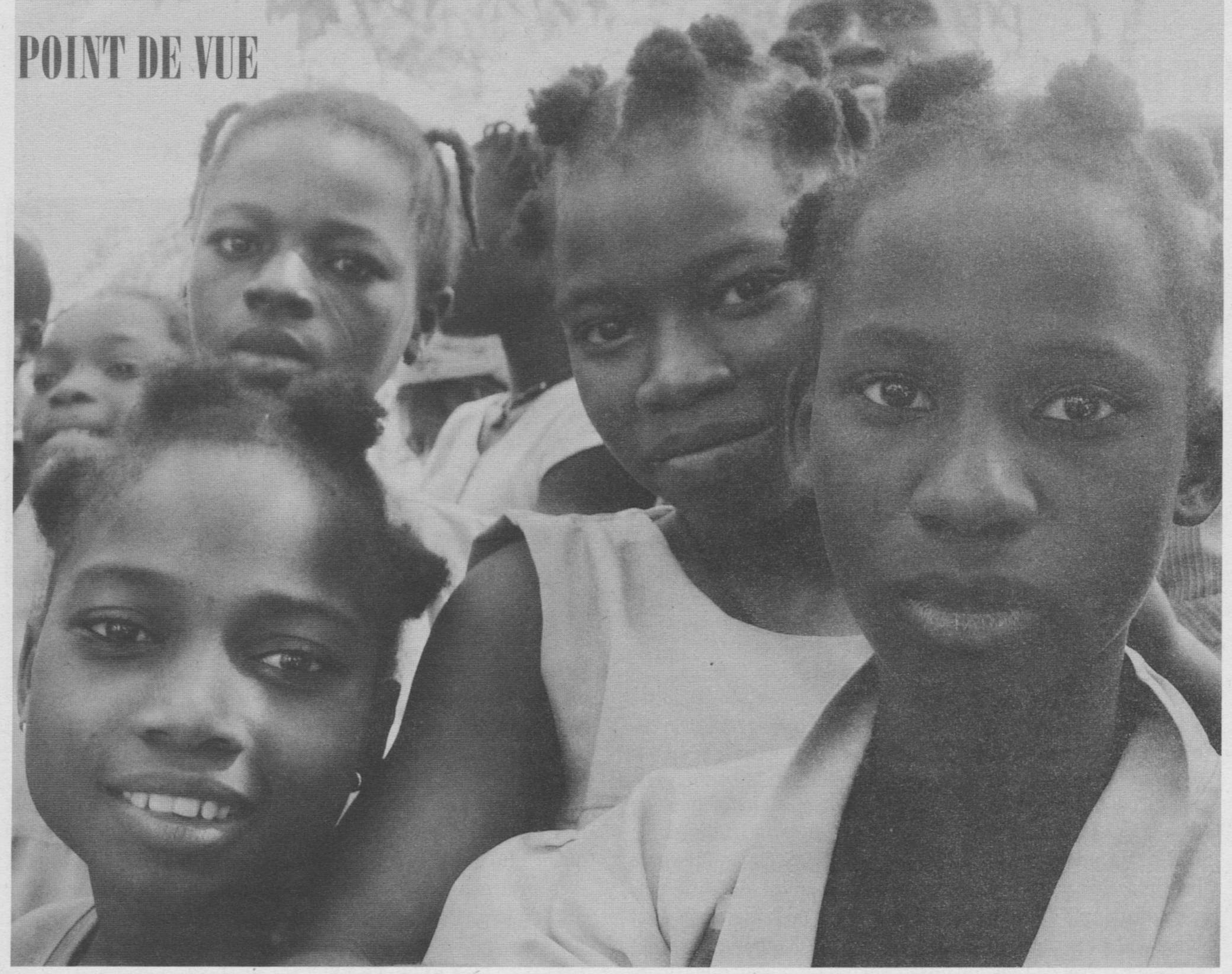
Pour en savoir davantage sur la vie et l'œuvre d'Henri Barbusse : *Barbusse, le pourfendeur de la Grande Guerre*, Philippe Baudorre, Éditions Grandes Biographies Flammarion, mars 1995, ISBN 2-08-066617-7. Cette édition publie, en fin de volume, les notes des carnets de guerre du romancier.

L'écrivain militant

Les conséquences de la Guerre et les tensions politiques sont à l'origine de l'engagement d'Henri Barbusse aux idées profondément communistes. D'abord sympathisant du Parti Communiste français, son implication est totale au sein des manifestations des Jeunesses communistes et dans les rangs de l'ARAC*, il soutient activement le Comité d'Actions contre la guerre et l'impérialisme. Intervient la publication de trois livres antimilitaristes *Clartés* (Flammarion, 1919), *Paroles d'un combattant* (Flammarion, 1920) et *Le Couteau entre les dents* (Éditions Clarté, 1921). Ensuite, ses ouvrages sont plus généralistes *L'Étrangère* (Flammarion, 1922), *Les Enchaînements* (Flammarion, 1925) et *Trois films : Force, L'au-delà, Le Crieur* (Flammarion, 1926). Henri Barbusse effectue sa première visite à Moscou en 1927, accompagné de Simone Dumas. À partir de ces années, son action politique et sa fidélité au Parti Communiste ne se démentent jamais.

Militant très impliqué, il est la cheville ouvrière de la revue *Monde* auquel il consacre son énergie durant les années 1928-1935. Parallèlement, il participe aux grands défilés nationaux, par exemple le 14 juillet 1935 aux côtés de Maurice Thorez et Paul Faure. À cette époque, Henri Barbusse s'investit dans le projet de constitution d'un Comité International contre le fascisme et il souhaite un large rassemblement des forces intellectuelles et progressistes en dehors de tout esprit politique. En janvier 1927, un Comité antifasciste est constitué autour de personnalités françaises et étrangères représentantes des idées de l'époque ; Einstein, Georges Duhamel, Léon Bazalgette, Stefan Zweig, etc. ■

* Henri Barbusse, Paul Vaillant-Couturier et Jean Duclos sont à l'origine de l'Association Républicaine des Anciens Combattants (ARAC) dont l'objectif est la défense d'un esprit antimilitariste de paix. Il devient membre le 20 janvier 1923.



Une fraternité qui considère qu'au-delà des différences de culture, de couleur de peau ou de religion nous partageons, toutes et tous, la même condition humaine. Sur cette photo, des écolières d'un village du nord Bénin qui bénéficient d'un soutien à leur scolarité.

DEPUIS TROIS SIÈCLES, L'OCCIDENT CONNAÎT UNE MONTÉE EN PUISSANCE DU RACISME COMME JAMAIS AUCUNE CIVILISATION N'EN AVAIT CONNU.

Pourquoi les discriminations ?

Ce que nous apprend l'histoire

La discrimination semble être une attitude particulièrement partagée à travers le monde. Elle serait l'une des expressions de l'intolérance fondamentale et radicale qui oppose les sociétés humaines entre elles, chacune affirmant détenir la vérité absolue en matière de culture, de coutumes et de préférence mystique, et surtout prétendant que ses choix les placent en position de supériorité par rapport à l'autre. Mais cette hypothèse n'est pas complètement satisfaisante. Car, elle ne permet pas de comprendre un mécanisme tout à fait singulier qui a fait son apparition finalement assez récemment. Car, on ne peut que le constater : l'occident a connu depuis trois siècles une montée en puissance, comme jamais aucune civilisation avant lui n'en avait connu, d'une forme de discrimination particulière : le racisme. Avant de décrire ce phénomène, il convient de le distinguer des autres formes de rejet de la différence. Il est, en effet, nécessaire, d'établir une différence entre ce qui relève de l'ethnocentrisme (le fait de considérer son ethnie comme supérieure aux autres), de la xénophobie (l'attitude qui consiste à rejeter tout ce qui est étranger), du fanatisme religieux (la prétention à posséder la seule foi authentique), de l'impérialisme (imposer un mode de vie considéré comme civilisateur aux autres peuples), du racialisme (considérer qu'il existe des caractères spécifiques et transmissibles propres à une catégorie particulière d'humains sans forcément en déduire une hiérarchie et une supériorité), du racisme proprement dit. « *Il y a racisme quand un groupe ethnique domine, exclut ou cherche à éliminer un autre, sur la base des différences qu'il croit héréditaires ou fatales* » [1] Or, ce comportement ne se manifeste qu'à compter du XVIIIe siècle pour connaître une phase paroxystique au XXe !

La couleur de la peau

Dans l'antiquité, une distinction nette opposait les civilisés des barbares, sans que la couleur de peau ne joue aucun rôle particulier et ne serve de base aux jugements négatifs. On trouvait d'ailleurs des esclaves et des hommes libres porteurs de religions et de caractéristiques physiques les plus diverses. Ce qui comptait avant tout, c'était la distinction centrale entre la situation d'asservissement et de liberté. Avec l'avènement de la chrétienté et de son ambition universaliste, ce qui est recherché c'est la conversion : les préjugés étaient forts à l'encontre des juifs ou des musulmans. Mais ils n'étaient plus validés dès lors que l'individu avait été baptisé. La couleur noire de la peau n'a inspiré de la répugnance aux Européens qu'après la généralisation de la mise en esclavage des Africains qui a donc précédé et non suivi les convictions racistes. C'est d'abord des prétextes religieux qui ont fondé leur théorisation du racisme. Si la désignation du peuple juif comme assassin du Christ a ●●●

2° L'exploitation des ouvriers par des sous-entrepreneurs ou marchandage, est abolie.
Il est bien entendu que les associations d'ouvriers qui n'ont point pour objet l'exploitation des ouvriers les uns par les autres, ne sont pas considérées comme marchandage.

Paris, le 2 mars 1848.

ABOLITION DE L'ESCLAVAGE.

Le gouvernement provisoire de la République, considérant que nulle terre française ne peut plus porter d'esclaves,

Décrète :
Une commission est instituée auprès du ministre provisoire de la marine et des colonies, pour préparer dans le plus bref délai l'acte d'émancipation immédiate dans toutes les colonies de la République.
Le ministre de la marine pourvoira à l'exécution du présent décret.

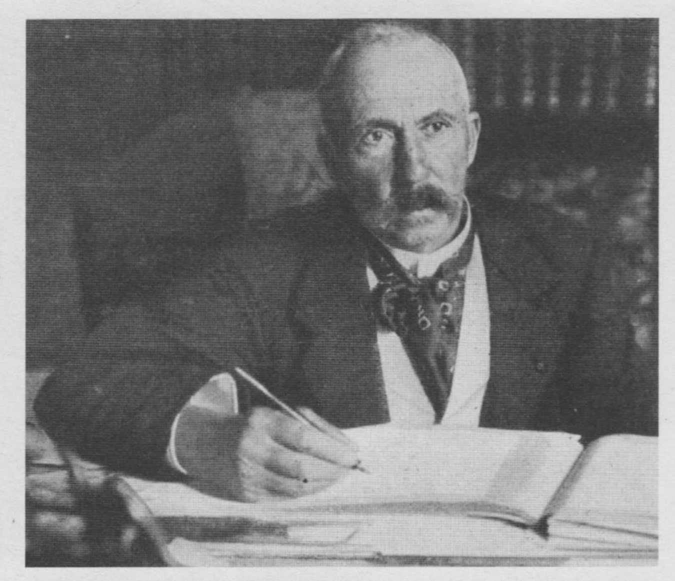
Paris, le 4 mars 1848.

CONVOCATION DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE.

Le gouvernement provisoire de la République,
Voulant remettre le plus tôt possible aux mains d'un gouvernement définitif les pouvoirs qu'il exerce dans l'intérêt et par le commandement du peuple,

Décrète :

Le 4 mars 1848, le gouvernement provisoire décrète l'abolition de l'esclavage.



Novembre 1913, M. Charles Richet, nouveau Prix Nobel de médecine, souhaitait laisser faire la sélection naturelle...

●●● donné un prétexte à l'antisémitisme, le changement de religion qui était imposé sous peine de mort, pour inadmissible qu'elle soit permettait théoriquement de faire disparaître toute discrimination une fois celle-ci réalisée. Il en est allé différemment du peuple noir, qui même converti, ne sortait pas pour autant de leur servitude. Les docteurs de la foi allèrent chercher un obscur verset de l'ancien testament qui rapportait que Cham, le fils de Noé ayant contemplé la nudité de son père et s'en être moqué, aurait déclenché les foudres de Dieu. L'être suprême aurait condamné toute sa descendance à l'esclavage. Après avoir longtemps hésité, pour savoir qui pouvait bien être ces descendants de Cham, on trouva pratique de désigner justement ceux que l'on allait peu de temps après réduire justement à l'état d'esclave.

La couleur noire de la peau n'a inspiré de la répugnance aux Européens qu'après la généralisation de la mise en esclavage des Africains.

La science au secours du racisme

Avec la montée du rationalisme et des États nations basés sur les principes de citoyenneté et d'égalité pour tous, on ne pouvait plus se contenter de la légende de Cham pour justifier du commerce triangulaire qui allait déporter plus de 11 millions d'Africains vers le nouveau monde. C'est la science qui se chargea alors de démontrer l'infériorité de certaines catégories humaines. Les scientifiques ne sont pas des individus à part : ils sont à l'image de la société dans laquelle ils vivent. Ainsi, au XVIIIe siècle, quand les naturalistes se sont mis à nommer, classer, trier et hiérarchiser les organismes vivants, c'est tout naturellement qu'ils se sont mis à agir de même pour l'espèce humaine. Très vite ils se mirent à distinguer différentes races d'êtres humains. Très vite il leur sembla évident d'identifier une race supérieure et d'autres comme inférieures. Le célèbre naturaliste Georges Buffon affirmait ainsi « *le nègre est à l'homme ce que l'âne est au cheval* ». Le non moins célèbre philosophe Emmanuel Kant renchérissant sur les Noirs qui devaient être classés au bas de l'échelle humaine. Très rares seront les intellectuels qui, à l'image de Condorcet, s'opposeront avec courage à cette perception qui s'avère largement répandue. L'idée d'une causalité et d'un rapport de détermination directe et immédiat entre le biologique d'un côté et le social, le culturel et le psychologique de l'autre, s'impose dans presque toute la pensée scientifique. Paul Broca, fondateur de l'école d'anthropologie, prétend quant à lui que « jamais un peuple à la peau noire, aux cheveux crépus et au visage prognathe n'a pu s'élever spontanément jusqu'à la civilisation »

Le XIXème en a rêvé, le XXème l'a réalisé

Les convictions qui commencent à s'accumuler dans des cercles de savants couverts de prix et de reconnaissances internationales (dont de nombreux Nobel) vont trouver une synthèse dans l'école eugéniste qui préconise la préservation de la race supérieure par la reproduction privilégiée des plus intelligents et la toute aussi inévitable élimination des êtres moralement inférieurs. L'idéologie qui va trouver son application à partir de 1933 dans l'Allemagne nazie et à partir de 1949 en Afrique du sud, avait commencé à sévir entre 1907 et 1913 dans une dizaine d'États américains qui appliquèrent une politique stérilisation des épileptiques, des schizophrènes, des toxicomanes et des déficients intellectuels. Si le Canada, la Suisse, la Suède et le Danemark suivirent cette voie, la France l'évitera toujours, et ce malgré les incantations de notre compatriote Charles Richet, prix Nobel en 1913, qui considérait que la civilisation pervertissait la sélection naturelle, en donnant des avantages à des dégénérés qui ne le méritaient pas ! Les États du sud des USA, l'Allemagne nazie et l'Afrique du sud n'ont fait qu'appliquer les préconisations faites par les savants du siècle précédent, en interdisant les mariages interethniques, organisant par la loi la ségrégation au sein de la population, l'exclusion du vote quand celui-ci subsistait, rendant impossible l'accès à la fonction publique, organisant une répression implacable de toute opposition, les nazis se distinguant par une volonté délibérée d'extermination des races dites inférieures (juifs, tziganes, homosexuels, « dégénérés »).

La science raciste, encore aujourd'hui

Si l'on peut, à juste titre se gausser du psychologue américain John Rushton qui fit en 1922 une étude sur le volume des

casques militaires portés respectivement par les soldats blancs et les soldats noirs et en déduisit la supériorité des premiers sur les seconds, il ne faut pas croire que cela ait complètement disparu aujourd'hui, et que la communauté scientifique. ait retrouvé toute sa sérénité. Bien que largement déconsidérées après que l'on a constaté leur concrétisation sous le régime nazi, ces théories n'ont pas complètement disparu. À la fin des années 1970, il se trouvera deux universitaires, l'anglais Eysenk et l'américain Jensen pour publier une étude prétendant démontrer que l'intelligence étant héréditaire et la race blanche étant supérieure, l'aide apportée aux noirs n'était que pure perte. En 1994, un livre vendu aux USA à 400000 exemplaires « Intelligence et structures de classe dans la vie américaine » (Herrnstein & Murray) reprendra les mêmes thèses d'une élite cognitive (bien entendu les blancs) et d'une catégorie de sujets intellectuellement limités (les citoyens noirs et hispaniques). Cette publication a provoqué de violentes réactions de la part d'un certain nombre de chercheurs et de spécialistes pas vraiment prêts à laisser salir ainsi la réputation de leur discipline. « *Il est encore fécond le ventre d'où est sortie la bête immonde* » affirmait Bertold Brecht. On peut continuer aujourd'hui à le dire.



Dans les rues de Berlin le 1er avril 1933 : « *Allemands ! défendez-vous ! n'achetez pas chez les Juifs !* »

En finir avec le concept de race

Une race est un ensemble d'individus qui se distingue des autres par un ou plusieurs caractères constants et transmissibles à leurs descendants. Le sens commun pousse à évoquer des critères immédiatement perceptibles (couleur de peau, des cheveux, forme du visage) pour classifier l'espèce humaine. Il y aurait une race noire, jaune, causasienne (blanche) qu'on distinguerait rien qu'en regardant la personne. De cette perception en apparence évidente, les généticiens ont fait justice. Ils ont démontré, en effet, que les millions de gènes qui composent notre patrimoine, seuls quelques dizaines correspondaient aux caractères extérieurs visibles (couleur de la peau, forme du nez, texture des cheveux). Si l'on se met à comparer l'équipement génétique de chacun dans sa globalité, alors deux habitants du même village en apparence très proches peuvent avoir plus de différences entre eux qu'avec un habitant de l'autre bout du monde. Il y a eu tellement de brassage depuis le début de l'aventure humaine qu'il est difficile de catégoriser des groupes humains qui partageraient suffisamment de caractères entre eux pour les mettre à part. *« La distance biologique entre deux personnes d'un même groupe, d'un même village est si grande, qu'elle rend insignifiante la distance entre les moyennes de deux groupes, ce qui enlève tout contenu au concept de race »* affirmait François Jacob[2]. Dont acte : L'homme appartient à la classe des mammifères, à l'ordre des primates, à la famille des hominidés, au genre « homo » et à l'espèce « sapiens ».

Deux habitants du même village en apparence très proches peuvent avoir plus de différences entre eux qu'avec un habitant de l'autre bout du monde.

Un combat loin d'être gagné

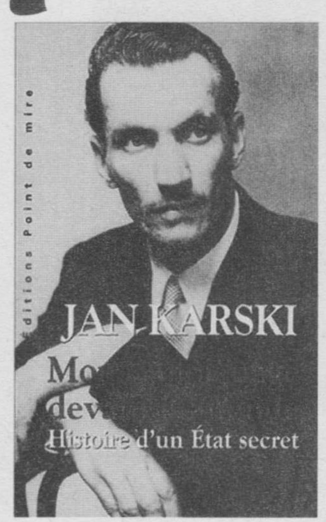
Si la science a cessé d'être un soutien pour les discriminations, il reste une couche de préjugés qui est bien loin d'avoir disparu. En 2003, un sondage à l'échelle de l'Europe montrait que 33 % des Européens se reconnaissaient racistes ou très racistes. En France, la même année, un autre sondage démontrait que plus de six Français sur dix pensaient qu'il avait « *trop de personnes étrangères aujourd'hui en France* », un cinquième qu'il y avait trop de juifs et 31 % que ceux-ci avaient trop de pouvoir.[2] Bien éloigné de ces conceptions, se trouvent inscrites au fronton de notre République trois proclamations qui sont à la base du pacte social qui nous permet de vivre ensemble : liberté, égalité et fraternité. La liberté est cette faculté de penser, de croire, de dire, de faire et de se déplacer comme bon nous semble. Mais, cette possibilité n'est pas absolue, elle se heurte à la limite des lois votées démocratiquement. Cette restriction correspond au vieux principe qui veut que la liberté de chacun s'arrête là où commence celle des autres. Ainsi, le code pénal incrimine-t-il toute discrimination fondée sur l'appartenance ou la non-appartenance à une ethnie, une nation, une race ou une religion. Les propos et comportements discriminatoires ne sont pas une opinion, mais un délit punissable. L'égalité implique qu'aucun citoyen ne peut se prévaloir d'un quelconque privilège par rapport à un autre. Cela ne veut pas dire bien sûr que tout le monde est traité d'une manière strictement identique, notre société étant encore très marquée par les inégalités tant économiques que sociales ou culturelles. Cela signifie que toute discrimination basée sur une distinction quelle qu'elle soit est illégale. Reste la fraternité qui considère qu'au-delà des différences de culture, de couleur de peau ou de religion, nous partageons, toutes et tous, la même condition humaine. À l'aune de ce dernier principe, la discrimination n'a pas non plus sa place. Ce n'est pas le matin du grand soir qu'il faut attendre pour faire appliquer ces fondamentaux. C'est maintenant, partout, en toute occasion, inlassablement, sans jamais baisser la garde, en ne croyant pas un seul instant avoir obtenu victoire. Les préjugés sont comme les ronces qui repoussent aussitôt qu'on les a arrachées. Combattre dans le quotidien, au travail, en famille, dans les lois, dans les institutions, dans les religions, dans l'éducation tout réflexe discriminatoire, c'est le seul chemin pour préserver la solidarité, la tolérance, et la bienveillance qui ne s'usent que si on ne s'en sert pas. ■

Jacques Trémintin

1-*Racisme, une histoire,* George M. Fredrickson, éditions Liana Levi, 2003, p. 189.

2- *Penser le racisme. De la responsabilité des scientifiques* Michel Girod, Calmann Levy, 2004, p. 21

Bonnes feuilles



Mon témoignage devant le monde. Histoire d'un État secret

Jan Karski

Éditions Point de mire

466 p. - 26 €

ISBN 2-914090-13-7

« Fin avril 1940, je revenais en Pologne porteur d'instructions capitales du Gouvernement de la République à la Résistance[1]. Elles recommandaient l'union de toutes les organisations clandestines dans les structures de l'État clandestin. [...] Je parvins à Cracovie où je pris contact avec le représentant de la Résistance. J'appris alors que les bases de l'unification de l'ensemble des mouvements de résistance avaient déjà été posées. [...] La vie à Cracovie avait beaucoup changé pendant les quatre mois et demi de mon absence. Mes premiers entretiens me permirent de comprendre que la consolidation de la Résistance était pratiquement achevée. Le mouvement s'était cristallisé en deux branches principales ; premièrement la coalition des quatre plus grands partis politiques : le Parti paysan, le Parti socialiste, le Parti chrétien du Travail et les Nationaux-Démocrates ; deuxièmement l'organisation militaire clandestine, considérée comme partie intégrante de nos forces armées en Occident.

La coalition s'efforçait maintenant de créer aussi une troisième structure qui faisait défaut : la délégation du gouvernement en Pologne occupée, dont la fonction consisterait à organiser l'ensemble de la vie civile : administration, justice, économie, secours, etc. [...]

La vie à Cracovie avait beaucoup changé pendant les quatre mois et demi de mon absence.

J'habitais à Cracovie chez Jozef Cyna[2], une de mes connaissances d'avant-guerre. C'était un militant connu du Parti socialiste et un journaliste de talent. [...] Il habitait dans les faubourgs de Cracovie, sous un nom d'emprunt, et il travaillait dans l'une des rares coopératives encore épargnées par les Allemands. [...] Des quatre partis politiques engagés dans la Résistance, celui qui exerçait l'influence la plus forte sur l'opinion polonaise de ce temps était le mouvement socialiste représenté par le PPS. Ce parti possédait les traditions les plus riches de la lutte pour l'indépendance. C'est ce qui avait achevé de le rendre si influent parmi les ouvriers polonais qui constituaient l'avant-garde des combattants pour l'indépendance. [...] Le PPS était nourri de l'idéologie marxiste telle qu'elle était à ses débuts, au XIXe siècle et il n'avait jamais changé de point de vue. Il croyait que les moyens de production doivent être sous le contrôle du gouvernement, il réclamait une économie nationale planifiée et organisée, le partage de la terre entre les paysans et, politiquement, une démocratie parlementaire.

Le Parti national-démocrate était aussi profondément enraciné dans la conscience politique polonaise. Son mot d'ordre « Tout pour la nation » exerça une influence inappréciable dans le combat de la Pologne pour préserver sa substance biologique et surmonter ses innombrables tragédies. Il recrutait ses membres dans toutes les classes. Il était basé sur le catholicisme, l'individualisme et croyait aux principes de l'économie libérale. [...]

Historiquement, le Parti paysan était le parti le plus récent. Son plus grand succès avait été d'inculquer aux paysans, qui représentaient plus de 60 % de la population, une conscience politique propre. Pendant des siècles, les paysans polonais étaient restés politiquement passifs, [...] n'exerçant aucune influence sur les affaires nationales. Le Parti paysan entreprit de les rendre conscients de leurs droits et du rôle qu'ils seraient appelés à jouer. Il créa des centaines d'écoles et de coopératives. Comme les deux précédents partis, le Parti Paysan est fermement attaché à la démocratie parlementaire. [...] Il réclame une réforme agraire radicale, l'industrialisation des régions rurales surpeuplées et une émigration vers les villes afin de décongestionner les campagnes. [...]

Le Parti chrétien du travail était le quatrième de ces partis ; il s'efforçait de réaliser les principes de la démocratie par référence et en s'appuyant sur l'enseignement de l'Église catholique. Ce mouvement aux fortes affiliations religieuses et nationalistes mettait l'accent sur les traditions historiques de l'État et de la nation, surtout sur celles qui tendaient à prouver le lien indissociable de la Pologne avec le catholicisme. Son but principal est la mise en pratique des doctrines diffusées par les encycliques pontificales [...].

Dans la Résistance qui théoriquement représentait la continuité de l'État polonais, une situation paradoxale s'instaura, la perte de l'indépendance ramena les règles démocratiques. Il s'avéra que, dans la clandestinité, les partis politiques avaient plus de possibilité et de liberté d'action qu'au temps de la République indépendante des années 1935-1939.

Ces quatre partis politiques représentaient la grande majorité de la nation polonaise dans la

Une contribution essentielle à une histoire de l'Europe

Le livre de Jan Karski, de son vrai nom Jan Kozielewski (1914-2000), a paru en France en 1948. Cet ouvrage raconte comment un jeune homme entra dans la résistance polonaise et comment celle-ci parvint à s'organiser en liaison avec le gouvernement légal polonais en exil à Londres.
Grâce à l'obstination de Jean-Louis Panné qui, depuis près de 20 ans, cherchait à le republier, ce livre est à nouveau disponible aux Éditions Point de Mire. La traduction du témoignage de Karski a été révisée par Céline Gervais et Jean-Louis Panné à partir des éditions américaine (1944) et polonaise (1999).
La préface retrace l'histoire du livre et rappelle l'importance du témoignage de Karski non seulement en ce qui concerne le processus de destruction des Juifs d'Europe mais aussi l'histoire trop méconnue de la Résistance en Pologne, doublement occupée par l'Allemagne nazie et l'Union soviétique jusqu'en juin 1941, puis soumise entièrement à la domination du IIIe Reich.
La réédition du livre de Jan Karski – courrier de la résistance entre la Pologne, la France et Londres – constitue une contribution essentielle à la reconstruction d'une histoire européenne globale que le professeur Bronislaw Geremek appelait récemment de ses vœux : « *L'historien que je suis est persuadé que c'est à l'Histoire qu'il faut s'adresser pour construire l'avenir de l'Europe. Sans cette mémoire collective, il serait difficile d'approfondir l'intégration européenne. Seulement cette mémoire collective, elle n'existe pas. Nous devons la créer dans le respect de l'Histoire, qui est une science*

Résistance. Il y avait en outre d'autres organisations, depuis l'extrême droite jusqu'à l'extrême gauche, y compris les communistes. [...]

Quand j'arrivai à Varsovie, j'y trouvai le même état d'esprit qu'à Cracovie. La consolidation de la Résistance avait rapidement progressé et la plupart des habitants de la capitale, même ceux qui occupaient les fonctions les plus élevées dans l'organisation, croyaient à l'invulnérabilité de la France et de l'Angleterre. [...] Quand je leur disais qu'en France, il n'était question que de tenir la ligne Maginot, je me faisais traiter d'alarmiste. Je passai environ deux semaines à Varsovie, puis retournai à Cracovie pour y avoir de nouveaux entretiens avant mon deuxième voyage en France. Ma tâche principale était liée à la création de la fonction spéciale de Délégué du Gouvernement au sein de la Résistance. Elle reposait sur l'acceptation de deux principes : 1°. Quelle que soit la tournure que prendrait la guerre, les Polonais n'accepteraient jamais de collaborer avec les Allemands en aucune manière. Les « Quislings[3] » devaient être éliminés à tout prix ; 2°. L'État polonais serait perpétué par l'administration clandestine, en étroite relation avec le Gouvernement en exil.

Le premier de ces deux principes était conforté par l'attitude même du peuple polonais à l'égard de l'occupant. Les Polonais ne reconnurent jamais l'occupation allemande [...]. Quant au deuxième, une fois admis le principe de la continuité de l'État, il fallait accepter la désignation de délégués du Gouvernement. Celui-ci, de toute évidence, ne pouvait résider en Pologne où il aurait été obligé de rester secret et anonyme, par conséquent sans contact avec les Alliés et où, de plus, il aurait été constamment en danger. [...] Pour l'heure cela aurait signifié que la Pologne serait coupée de ses Alliés et sans moyen de poursuivre sa politique étrangère. Et si un tel gouvernement venait à être découvert, il deviendrait impossible d'en désigner un nouveau. Le facteur déterminant de la décision de laisser le gouvernement en exil pendant toute la durée de la guerre fut le constat que la continuité de la Résistance ne pouvait être assurée techniquement que si ses responsables étaient désignés par un centre situé hors de la zone dangereuse. [...] Quel que fût le rang ou l'importance de ceux qui tomberaient en Pologne, ils pourraient être remplacés selon une procédure de désignation légale. Il fut décidé également de limiter les prérogatives du gouvernement à l'agrément des personnes préalablement choisies par les responsables de la Résistance. Le système était réciproque et flexible... [...]

Les Polonais ne reconnurent jamais l'occupation allemande.

Il était évident que la coalition des quatre partis était approuvée par la grande majorité du peuple polonais, mais on ne pouvait attribuer à chacun ce qui lui revenait. D'autre part, ce qui compliquait encore plus la situation c'est que les quatre partis désiraient conserver leur indépendance. En raison de leur expérience des années d'avant-guerre, ils se méfiaient de l'administration centrale et ne voulaient pas que le Gouvernement interférât dans leurs affaires. On avait assuré à chaque parti que l'administration créée par la Résistance ne serait en rien opposée à ses intérêts ni à ses principes. [...] Enfin, malgré les discussions, controverses et complications diverses, un accord finit par être trouvé sur la personne du délégué général et des délégués provinciaux, représentant les quatre partis, selon leur importance.

Les partis ont également décidé de créer un Parlement clandestin. Outre l'aspect de représentation pure, il aurait également une fonction de contrôle : sur la politique des cadres et sur les finances de la Résistance. On est parvenu à définir une règle de participation des partis aux différentes structures de l'administration clandestine.

En partant cette fois en France, j'avais pour mission de rendre compte du processus complexe de mise en place de l'État clandestin et de ses mécanismes ; ensuite du déroulement des discussions au sein de la coalition et des compromis acquis, enfin des conditions que le gouvernement en exil en France devait s'engager à remplir en échange du soutien apporté à Sikorski par la Résistance.

De plus, on me confia la mission que je considérais comme la plus prestigieuse : j'étais le dépositaire assermenté de tous les plans importants, des secrets et détails relatifs aux affaires internes de la Résistance. [...] J'ai juré de ne transmettre ces données qu'à qui de droit, de ne les utiliser contre aucun parti, et de ne pas m'en servir pour ma carrière. Je jouais en somme le rôle [...] d'un véritable « canal » entre Varsovie et Paris. »

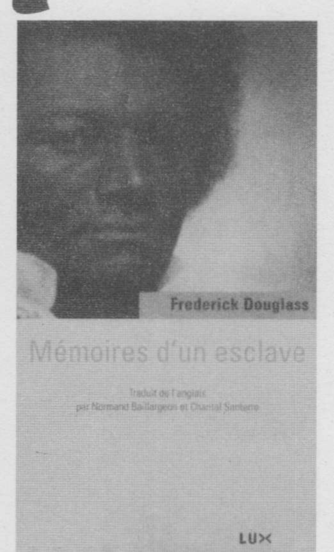
1. Le 30 novembre 1939, le gouvernement légal de la République polonaise fut reconstitué à Paris. Le gouvernement Sikorski, coalition des quatre grands partis de l'opposition au régime d'avant septembre 1939, fut transféré à Angers le 22 novembre 1939.

2. Organisateur des réseaux de Résistance à Cracovie, Józef Cyrankiewicz (1911-1989) fut arrêté en avril 1941 et interné à Auschwitz-I où il participa à la résistance interne au camp. En 1945, il œuvra à la liquidation du PPS (Parti socialiste polonais) puis devint l'un des caciques les plus féroces défenseurs de la démocratie populaire.

3. Fondateur du Rassemblement national, Vidkun Quisling (1887-1945) dirigea en Norvège le gouvernement collaborateur de 1942 à 1945. Arrêté après la capitulation allemande, il fut condamné à mort et exécuté.

de vérité. Et la vérité est parfois douloureuse. Il faut qu'il y ait le Goulag et les camps de concentration, les systèmes totalitaires qui sont nés sur le sol européen » (*Le Figaro*, 4 août 2002). Jan Karski allait éprouver les deux variantes du totalitarisme, d'abord comme prisonnier des Soviétiques (expérience qui fait l'objet de son 2e chapitre) puis comme résistant arrêté par la Gestapo (13e chapitre), comme témoin du processus d'extermination des Juifs (29e et 30e chapitres) et de la sauvagerie de l'occupation allemande envers les Polonais. Au total au sortir de la guerre, la Pologne avait perdu près de six millions de citoyens, 3 millions de Juifs, 3 millions de Slaves. Dans des frontières imposées par la Russie soviétique et approuvées par les puissances occidentales et la France, elle devait subir une seconde occupation. Derrière les unités de combat avançaient les troupes spéciales du NKVD chargées de nettoyer le terrain c'est-à-dire, en premier lieu, de liquider les unités de l'Armée de l'Intérieur (Armia Krajowa) liée au gouvernement de Londres même (surtout ?) si elles avaient combattu les nazis. On comprend que dans ces conditions, Karski ait été contraint d'abandonner toute idée de retour dans son pays où tout renaissance de la démocratie était impossible. Nous avons choisi de publier ici des extraits du chapitre qu'il a consacré dans son ouvrage capital aux différentes tendances de la résistance nationale polonaise.■

Bonnes feuilles



Mémoires d'un esclave
Frederick Douglass
(traduit de l'anglais par Normand Baillargeon et Chantal Santerre), Montréal, Lux Editeur, 2004, 176 p. Site internet : http://luxediteur.com/lux/ Diffusion en France : CEDIF Distribution DNM : 01 43 54 49 02.

« **Ce que votre 4 juillet signifie pour un esclave.**

Monsieur le Président,

Amis et Concitoyens,

[...]

Permettez-moi de poser une question: pourquoi m'a-t-on demandé, à moi, de prendre la parole ici et en ce jour? Qu'avons-nous à voir, moi et tous ceux que je représente, avec votre indépendance nationale? Les grands principes de liberté politique et de justice naturelle inscrits dans la Déclaration d'indépendance vaudraient donc aussi pour nous? Et pour ces raisons, j'aurais été appelé ici pour apporter mon humble offrande sur l'autel de la nation, pour reconnaître ses avantages et pour exprimer ma gratitude pour tous ces bienfaits qui, du fait de votre indépendance, retombent sur nous?

Pour vous comme pour moi, plut à Dieu qu'il soit possible d'honnêtement répondre oui à ces questions. Ma tâche serait alors facile et mon fardeau léger. Car existe-t-il au monde quelqu'un d'assez froid pour que la sympathie de toute une nation ne le réchauffe? Quelqu'un d'assez borné pour que, insensible aux bienfaits qu'on lui a consentis, il ne se confonde pas en remerciements pour d'aussi inestimables présents? Quelqu'un d'assez impassible et égoïste pour que, au moment où sont brisés les fers qui l'enchaînent à la servitude, il refuse d'ajouter sa voix à toutes celles qui chantent les louanges de la nation le jour même de son jubilé? Je ne suis pas un tel homme. Dans une telle éventualité, même le sot parlerait avec éloquence et "le boiteux bondira[it] comme un cerf".

Ce 4 juillet est le vôtre, il n'est pas le mien. Vous pouvez vous réjouir : moi, je ne peux que pleurer.

Mais nous ne nous trouvons pas devant cette éventualité et je le dis en ressentant avec tristesse tout ce qui nous sépare: ce glorieux anniversaire ne me concerne pas. Votre chère indépendance ne fait que révéler l'étendue de la distance qui nous sépare. Les bienfaits dont vous vous réjouissez aujourd'hui ne sont pas partagés par tous. Je n'ai pas droit, moi, au riche héritage de liberté, de prospérité et d'indépendance légué par vos pères. La lumière qui vous a apporté la vie et la guérison m'a apporté des coups et la mort. Ce 4 juillet est le vôtre, il n'est pas le mien. Vous pouvez vous réjouir: moi, je ne peux que pleurer. Et c'est faire preuve d'une inhumaine moquerie et d'une ironie sacrilège que de forcer un homme enchaîné à pénétrer dans le grand temple illuminé de la liberté et de lui demander de se joindre à vous pendant que vous entonnez des chants de joie. Vous moquer de moi : telle serait donc votre intention, concitoyens, en me demandant de parler ici aujourd'hui? [...]

Concitoyens, par-delà vos tumultueuses réjouissances nationales, j'entends, moi, la mélancolique plainte poussée par ces millions de gens dont les chaînes, lourdes et cruelles, sont aujourd'hui rendues plus intolérables encore par les cris de jubilation. Et si je devais oublier, si, en ce jour, je devais ne pas me rappeler ces tristes enfants ensanglantés, alors "que ma main droite se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais". Les oublier, passer rapidement sur leurs souffrances avant de faire chorus avec les autres serait la plus choquante et la plus scandaleuse des trahisons et ferait de moi un objet de honte aux yeux du monde comme aux yeux de Dieu. Le sujet dont je veux vous parler, concitoyens, c'est l'esclavage en Amérique. Je veux vous faire voir ce jour du point de vue de l'esclave. Ici, devant vous, je m'identifie à tous ceux qui sont enchaînés, j'endosse volontiers tout le mal qu'on voudra en dire et je déclare sans l'ombre d'une hésitation que jamais la vertu et le comportement de cette nation ne m'ont paru aussi sombres qu'en ce 4 juillet. Que l'on se tourne vers les déclarations d'hier ou vers les professions de foi d'aujourd'hui, la conduite de notre nation reste aussi hideuse et révoltante. L'Amérique se ment à elle-même à propos de son passé, se ment à elle-même en ce moment et se fait la solennelle promesse de continuer à se mentir à elle-même à l'avenir. Je veux ici prendre le parti de Dieu, celui des écrasés, celui des ensanglantés et au nom de l'humanité, qui est horrifiée, au nom de la liberté, qui est mise aux fers, au nom de la Constitution et au nom de la Bible, qui sont ignorées et piétinées, je veux oser remettre en question et dénoncer, de toute la force dont je suis capable, tout ce qui contribue à perpétuer l'esclavage, ce grand péché et cette honte de l'Amérique. "Je n'irai pas par quatre

Esclave toute sa jeunesse

Frederick Augustus Washington Bailey (1817-1895) était le fils d'une esclave noire et d'un Blanc et connut l'esclavage durant toute sa jeunesse. Devenu journaliste et conférencier abolitionniste, il adopte le nom de Douglass, embrasse la cause des femmes en 1845 et fonde son propre journal, *The North Star*, deux ans plus tard. Après la guerre de Sécession, il devient fonctionnaire fédéral et ambassadeur à Haïti (1889-1891). Alors que l'esclavage est aujourd'hui unanimement condamné, cette autobiographie rappelle un temps où il était considéré comme acceptable, voire normal. La lire aujourd'hui c'est donc à la fois rappeler des luttes oubliées, mais aussi démontrer que résister à ce que l'on voudrait nous faire accepter comme normal et inéluctable n'est jamais vain: "Toute l'histoire des progrès de la liberté humaine démontre que chacune des concessions qui ont été faites à ses nobles revendications ont été conquises de haute lutte." ■

chemins et je ne chercherai pas d'excuses"; je parlerai le langage le plus dur possible; et malgré tout cela, si vous n'avez pas naturellement l'âme d'un propriétaire d'esclaves et si votre jugement n'est pas aveuglé par les préjugés, chacun des mots qui sortira de ma bouche vous semblera vrai et juste.

Mais j'imagine assez quelques membres de cet auditoire se dire que c'est justement pour cela que mes frères abolitionnistes et moi n'arrivons pas à faire meilleure impression sur l'opinion publique : "Si seulement vous argumentiez plus et ne vous contentiez pas de dénoncer." "Si vous vous efforciez de convaincre plutôt que de blâmer, votre cause aurait plus de succès." Mais je soutiens que là où tout est limpide, il n'y a rien à débattre. Quel argument des antiesclavagistes dois-je rappeler et défendre devant vous ? Y a-t-il encore à ce propos quoi que ce soit qui doive être répété aux citoyens de ce pays ? Me faut-il entreprendre de démontrer ici qu'un esclave est un être humain ? Ce fait est établi. Personne ne le met en doute. Les propriétaires d'esclaves eux-mêmes font la preuve qu'ils en conviennent par les lois et règlements qu'ils promulguent. Ils l'admettent quand ils punissent la désobéissance des esclaves. Dans l'état de Virginie, il y a soixante-douze crimes qui sont punissables de la peine de mort quand ils sont commis par un Noir, même s'il ignore complètement cette législation. Seulement deux de ces crimes valent le même châtiment à un homme blanc. Pourquoi cela, si ce n'est parce qu'on sait fort bien que l'esclave est un être moral, intelligent et responsable ? L'humanité de l'esclave est donc admise. Elle est admise par le fait que les livres de loi, dans les états du Sud, sont remplis de mises en garde interdisant, sous risque de peines sévères, d'apprendre à lire ou à écrire aux esclaves. Qu'on me montre des lois semblables concernant les bêtes des champs et je consentirai peut-être à débattre de l'humanité des esclaves. Le jour où les chiens de vos rues, les oiseaux de vos cieux, les troupeaux de vos collines, les poissons de vos mers et les reptiles rampants seront incapables de distinguer un esclave d'une bête, ce jour-là je serai disposé à débattre avec vous de l'humanité des esclaves !

Pour le moment, il suffit d'affirmer que la race nègre est humaine, comme toutes les autres. N'est-il pas ahurissant qu'il nous soit demandé de le prouver à nous qui, en ce moment même, labourons, plantons et moissonnons en nous servant d'innombrables outils ; à nous qui érigeons des maisons, construisons des ponts, fabriquons des bateaux et travaillons pour cela tous les métaux – cuivre, fer, bronze, argent et or ; à nous qui sommes clercs, secrétaires ou marchands et qui pour cela devons lire et écrire ; à nous qui comptons dans nos rangs des avocats, des médecins, des prêtres, des poètes, des auteurs, des éditeurs, des orateurs et des professeurs ; à nous qui prenons part à toutes les activités dans lesquelles sont engagés les autres hommes : chercher de l'or en Californie, pêcher la baleine dans le Pacifique, nourrir et élever moutons et troupeaux sur la colline, vivre, se déplacer, agir, penser, prévoir, fonder une famille faite d'un homme, d'une femme et d'enfants ; à nous qui, par-dessus tout, prions et adorons le Dieu chrétien et espérons l'immortalité par-delà le tombeau ?

Me faut-il soutenir devant vous que l'homme a droit à sa liberté ? Qu'il est le légitime propriétaire de son corps ? Mais cela, vous l'avez déjà admis. Dois-je donc défendre l'idée que l'esclavage est immoral ? Ce serait donc là une question qui se pose pour un républicain ? Ce serait là une question si difficile que, pour la trancher, il faudrait faire appel aux règles de la logique et de l'argumentation afin de déterminer comment appliquer en ce cas un obscur principe de justice ? Que penserait-on de moi si, ici, en présence d'Américains, je bâtissais avec soin un discours fait de divisions et de subdivisions et destiné à montrer que les êtres humains ont un droit naturel à la liberté, mais pesant le pour et le contre de cette idée et expliquant pourquoi sa portée est relative ? En faisant cela, je me couvrirais de ridicule à vos yeux et j'insulterais votre intelligence. Il n'y a pas un seul homme sous la voûte céleste qui ne sache que maintenir un homme en esclavage est mal sitôt que c'est de lui qu'il s'agit.

Quoi ! Il me faudrait donc arguer qu'il est mal de transformer des hommes en bêtes sauvages, de les priver de leur liberté, de les faire travailler sans salaire, de les laisser dans l'ignorance de leurs liens avec les autres humains, de les battre avec des bâtons, de les rosser jusqu'à ce qu'ils rendent l'âme, de les mettre aux fers, de les chasser avec des chiens, de les vendre aux enchères, de briser leurs familles, de les édenter, de brûler leurs chairs et de les affamer jusqu'à ce qu'ils soient dociles et soumis à leurs maîtres ? Cela, non, je ne le ferai pas. J'ai un meilleur emploi de mon temps et de ma force que de combattre pareilles affirmations.

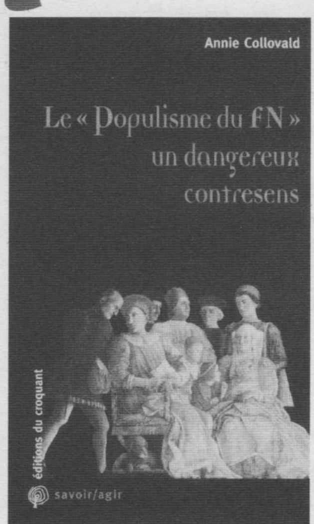
C'est un jour qui lui révèle la cruauté et l'écœurante injustice dont il est sans cesse la victime.

Que reste-t-il, dès lors, à défendre ? Serait-ce que l'esclavagisme n'est pas de droit divin ? Que Dieu ne l'a pas établi ? Que nos docteurs en divinité se trompent ? Il n'y a nul blasphème dans ces idées, puisque ce qui est inhumain ne peut être divin. Qui peut dire quoi que ce soit contre cela ? Que ceux qui le peuvent le fassent ; j'en suis incapable. L'époque où cet argument pouvait être utilisé est révolue. [...]

Que signifie donc pour un esclave votre 4 juillet ? Voici ma réponse. C'est un jour qui, plus que n'importe quel autre jour de l'année, lui révèle la cruauté et l'écœurante injustice dont il est sans cesse la victime. Pour lui, votre fête est une imposture ; la liberté que vous vantez, un sacrilège ; la grandeur de votre nation, une misérable fanfaronnade ; vos cris de joie lui semblent vides et sans cœur ; vos dénonciations des tyrans, d'un inconcevable culot ; vos appels à la liberté et à l'égalité sont pour lui une vaine caricature ; à ses yeux, vos prières, vos hymnes, vos sermons, vos actions de grâce et tout votre solennel étalage de religion ne sont que de la boursouflure, du cynisme, de la fraude, du mensonge et de l'hypocrisie – un mince voile jeté sur des crimes dont rougirait une nation de sauvages.

Nulle part au monde il n'y a une nation qui soit coupable de crimes aussi sanglants et aussi ignobles que ceux que commettent en ce jour et à cette heure les citoyens des États-Unis. Allez où il vous plaira ; cherchez là où vous le voudrez ; fouillez toutes les monarchies et tous les despotismes du vieux monde, rendez-vous en Amérique du Sud ; recensez tous les abus que vous trouverez ; lorsque vous en serez arrivés au dernier, réunissez tous vos faits, puis comparez-les à ce qui se passe journellement dans notre nation. Vous conclurez alors comme moi qu'en matière de révoltante barbarie et d'insolente hypocrisie, les États-Unis d'Amé-rique restent sans rival. [...] »

Bonnes feuilles



Le "populisme du FN" un dangereux contresens

Annie Collovald

Éditions du Croquant
Broissieux
coll. savoir/agir
2004
256 p.
12 €

Editions du Croquant
Broissieux 73340
Bellecombe-en-Bauges
Site internet :
http://www.atheles.org/editionsducroquant/

« Populiste, le FN ? L'ouvrage a tenté de montrer que cette identification est plus qu'incertaine : elle est erronée. Au regard des acquis de la sociologie et de l'histoire politiques, l'interprétation "populiste" du FN semble davantage produire et renforcer du sens commun plutôt que des connaissances véritables : sens commun sur les conditions de réussite politique d'une extrême droite conquérante, sur les mobilisations électorales dont elle bénéficie, sur la démocratie et les menaces qui la guettent. Ce serait la montée des insatisfactions envers la politique, la désaffection croissante à l'égard de ses représentants, l'augmentation d'un sentiment "d'impuissance publique", la dégradation des situations sociales qui auraient encouragé l'établissement de ce parti "protestataire" qu'est le FN, en lui permettant d'exploiter les "malaises sociaux" et de trouver ses principaux soutiens dans les groupes populaires, les premiers à subir le plus durement les effets de la crise sociale. Populiste parce qu'il en appellerait au peuple, le parti frontiste le serait encore, parce que sa base électorale serait populaire et parce qu'il exercerait sur les plus démunis une "fascination" d'autant plus efficace que J.-M. Le Pen posséderait des talents de tribun "télégénique", propres à séduire cette clientèle ignorante et simpliste. Cette évidence du "populisme" est un véritable contresens savant. Non seulement elle simplifie considérablement un phénomène complexe, mais elle propose des explications superficielles qui ne trouvent leur plausibilité que dans l'imagination professionnelle des analystes du FN et non dans la description du déroulement concret des luttes partisanes, des règles du jeu politique, des enjeux débattus, dans tout ce qui fait, en quelque sorte, l'histoire même du fonctionnement de la démocratie. L'évidence n'en a pas moins acquis ses critères scientifiques (origines historiques du FN, tableaux statistiques, comparaison avec des partis "protestataires" européens), permettant de faire passer pour une vérité incontestable une représentation politique des groupes populaires dont elle ne cesse de répéter et conforter à l'envi la disqualification morale et l'infériorité statutaire. Prenant les mots pour évangiles, ces évangélistes du danger que sont les interprètes du "populisme" convoquent, en effet, des notions, des concepts et des mots dépossédés de toute réalité qui ont l'art d'attirer l'attention sur de faux problèmes. C'est qu'ils empruntent davantage aux débats publics qu'aux règles de la méthode sociologique ou historique les questions qu'ils se posent et les jugements qu'ils prononcent. L'imagination dont ils font preuve n'est alors que celle qui a cours dans les milieux politiques, intellectuels et médiatiques auxquels ils appartiennent également. Et l'on comprend comment ce contresens savant qu'est le "populisme du FN" a pu devenir l'interprétation désormais couramment admise dans des cercles élargis de commentateurs et d'acteurs politiques. Son succès doit principalement aux intérêts qu'elle rencontre et aux espoirs qu'elle suscite chez des intellectuels et des hommes politiques, notamment parmi ceux qui tentent de réformer de fond en comble la démocratie représentative pour mieux promouvoir leur expertise du monde social en gage de légitimité démocratique. Les analystes du populisme contribuent ainsi non seulement à créer, paradoxalement, les conditions de légitimation d'un parti qu'ils réprouvent en lui offrant une identité populaire qu'il n'attendait pas, mais aussi à consolider l'hypocrisie structurale propre au jeu politique, bien faite pour autoriser tous les cynismes et les reniements. Que le FN fasse désormais figure de parti "trop démocratique", dangereux parce qu'il voudrait redonner "trop de place au peuple", alors même que tout démontre sa nature antidémocratique et "antipopulaire", n'est qu'une illustration de la mystification dont les mots sont capables quand ils ont été détachés de toute réalité pour être mis au service d'une entreprise cherchant à transformer le monde afin de restaurer les modes les plus éculés de domination.

Des mots qui ont l'art d'attirer l'attention sur de faux problèmes.

L'on comprend ici l'accord qui s'établit (ou ne manque pas de se conclure) entre les spécialistes du "populisme" et des hommes politiques et des technocrates lancés eux-mêmes dans une révolution lexicale faisant disparaître la dimension proprement politique des malaises sociaux et de leur solution. Portés à penser le monde social en termes de problèmes techniques et à penser les questions de représentation politique en termes de "management public", ces multiples experts en techniques gouvernementales manient eux-mêmes des mots vidés de leur consistance pratique. Songeons à tout ce vocabulaire nouveau qui hante désormais les discours politiques et bureaucratiques et qui, malgré son aspect civique et réenchanteur de la démocratie, est issu de considérations économiques et managériales sur la "bonne organisation" politique : "gouvernance", "société civile", "démocratie participative", "projet citoyen" ou encore modèle social européen, subsidiarité, transparence, flexibilité, code éthique, critères de convergence, levée d'obstacle et de contraintes. Tous ces "mots Hourra", aujourd'hui en cours dans de multiples univers sociaux et rencontrant des adhésions aux motifs et aux desseins contradictoires, sont loin d'être innocents. Il n'est sans doute pas inutile de souligner que ces mots se substituent à d'autres, liés à la démocratie représentative : gouvernement, compromis, peuple souverain, représentation, négocia-

Déconstruire les fausses certitudes

Annie Collovald, maître de conférences en science politique (université Paris X-Nanterre), examine l'interprétation dominante, depuis le milieu des années 1980, du FN comme un populisme, voyant en lui le premier parti ouvrier de France. Elle s'attache à déconstruire les fausses certitudes et les évidences mal fondées à ce sujet, depuis l'absence d'un fascisme français des historiens contemporains jusqu'aux analyses électorales hâtives des spécialistes du commentaire politique. Se polarisant sur la figure fantasmatique d'un peuple menaçant la stabilité de la démocratie — une variante des "classes dangereuses" par temps de néo-libéralisme —, ces interprétations manquent les vraies raisons du succès du FN et des dangers qu'il représente. Dans sa conclusion, que nous reproduisons ici, l'auteur synthétise le point de vue original d'un livre aussi fort que nécessaire.■

tion collective, égalité, délégation. C'est dire combien la rénovation lexicale, à laquelle participent à leur manière les interprétations populistes, concourt à bouleverser le monde social en changeant les identités antérieures, et s'inscrit dans une entreprise visant à faire échapper aux contraintes de la légitimité politique (les élections, les attentes sociales et les enjeux sociaux concrets) les prétentions à l'expertise du monde social.
L'on comprend aussi l'aveuglement particulier qu'entraînent les modes de raisonnement et les argumentations des spécialistes du "populisme" et qui constitue une des conditions essentielles à la diffusion élargie de l'interprétation populiste. À force de s'attacher aux formes officielles plutôt qu'aux pratiques adoptées, d'invoquer la crise (sociale et politique) pour expliquer, par la pathologie, les raisons de l'implantation durable d'un parti antidémocratique sur la scène politique et de reporter sur les électeurs, notamment populaires, la "faute" de ce succès indigne, ils négligent de voir que la démocratie la mieux établie peut connaître un dévoiement de ses idéaux et de ses principes, du seul fait de la transformation de l'offre politique. Ils oublient ainsi que les sociétés les plus formellement démocratiques peuvent se détourner des valeurs de justice, de tolérance, d'égalité et de pluralisme dans lesquelles elles se reconnaissent, sous l'effet de la dynamique de compétition propre aux élites politiques : en clair qu'elles peuvent se révéler autoritaires, sans emprunter la forme convenue de l'autoritarisme populiste prêté au FN et en se conformant aux procédures officiellement démocratiques. Dès lors, c'est dans le fonctionnement routinier du jeu démocratique que résident les conditions de la réussite du FN et non dans l'engouement irrationnel des classes populaires pour un leader charismatique et xénophobe, même s'il a tout d'un "démagogue télégénique". La restriction de l'offre politique opérée par des partis qui, tout en proclamant leurs différences d'idées mais recrutant dans les mêmes hauteurs sociales, partagent la même vision néolibérale du monde social, comprennent de la même façon ce qu'il est souhaitable ou non de faire, au nom de la même perception des contraintes et du désirable, n'a pu manquer de laisser la place de défenseurs des plus démunis vacante et prête à être occupée par une organisation expérimentée dans l'art du faux-semblant. La rhétorique réactionnaire que déploient les interprétations "populistes" à l'encontre des groupes populaires trouve ainsi son accréditation, et ses meilleures dénégations, dans l'acquiescement de ceux qui ont tout intérêt à disculper le jeu démocratique dans la production du pire : intellectuels et hommes politiques désireux de poser en experts en gouvernance, quitte à laisser vivre à leurs côtés un parti dangereux pour mieux renforcer leur domination, jusqu'aux dirigeants frontistes qui peuvent démontrer, à moindres frais, qu'ils représentent bien le peuple et répondent bien aux demandes populaires. Reste que, en ne voyant pas que c'est de l'ordinaire du jeu politique qu'un monstre peut surgir, en décourageant de regarder le rôle des élites intellectuelles et politiques dans le développement d'idées, d'enjeux, de règles de conduite qui hier auraient été jugées intolérables, les experts politiques font de la démocratie ce qu'ils font du "populisme" : une sorte de "trompe-l'œil" et un simple mot de passe disponible pour tous les usages, même les plus contraires à ses principes, ses règles et ses idéaux.
L'on comprend enfin qu'avec le populisme, il est bien question du peuple, mais d'un peuple réduit au statut de problème et refait par les préjugés d'une élite sociale et pour les besoins de la cause néolibérale qui projette la construction d'un avenir radieux, conduit par la mondialisation des logiques financières, contrôlé par des experts et défini par une bureaucratie enchantée de trouver dans le néolibéralisme les moyens d'un pouvoir réaffirmé. Le peuple stigmatisé, non seulement pauvre économiquement et intellectuellement mais pauvre moralement tant il est prompt à se rallier à tous les slogans simplistes et xénophobes serinés par un chef à poigne, vulgaire et démagogue, est ainsi la condition nécessaire à la réussite de l'emprise néolibérale. Le peuple doit être méprisé et méprisable pour que se réalise l'utopie conservatrice du néolibéralisme rêvant d'une démocratie dépeuplée et réservée à une étroite élite "capacitaire". Contrer le libéralisme, c'est dès lors prendre le parti de la démocratie qui n'est autre que le parti du peuple. On peut le faire par romantisme, idéal, vocation, messianisme. On peut le faire plus simplement par parti pris de réalisme et intérêts bien compris. L'histoire sociale de la démocratie montre, en effet, que la défense des plus démunis n'a pas consisté seulement (mais c'était déjà beaucoup) à permettre à des groupes sociaux exclus de la scène politique d'accéder à la parole politique : elle a permis de réaliser et rendre concrets jusque dans la vie quotidienne les idéaux démocratiques, notamment en rappelant à l'ordre les puissants, enclins à définir l'intérêt général à l'aune de leurs propres intérêts et à penser la liberté en termes d'actions profitables pour eux-mêmes. L'histoire des différentes formes de contestation de la démocratie montre, quant à elle, que le travail de sape des compromis égalitaires commence toujours par s'attaquer aux plus faibles ou aux marges, avant de se tourner vers les groupes plus établis. Que nul ne soit préservé, du moins parmi ceux qui croient en l'Etat et dans le service public et s'avèrent encombrants pour le néolibéralisme, les projets de loi actuels ne manquent pas pour en témoigner. La meilleure contre-offensive ne reste-t-elle pas alors celle qui a déjà montré ses preuves : peupler une démocratie que les néolibéraux, comme tous les conservateurs, imaginent de vider pour en faire une simple institution confortable pour eux-mêmes ; faire participer le plus grand nombre, c'est-à-dire les groupes populaires, à la définition d'un projet commun de société qui aujourd'hui, même chez les plus antilibéraux, a tendance à rester confiné dans l'entre soi intellectuel. L'entreprise n'est pas facile, elle n'ira sans doute pas sans conflit. Mais après tout, ce sont les conflits qui ont rendu vivante la démocratie, en faisant entrer, dans les pratiques et les consciences même les plus réfractaires, les valeurs humanistes d'ouverture, de tolérance et d'égalité ; en faisant aussi comprendre que ces valeurs devaient inlassablement être défendues face aux attaques, inédites ou renouvelées, des autoritarismes modernes. »

La démocratie la mieux établie peut connaître un dévoiement de ses idéaux et de ses principes

LA CHRONIQUE DE JEAN-JACQUES LEDOS

CRÉDULITÉ

Le retour de l'irrationnel, à travers divers avatars religieux, dans les comportements contemporains est l'un des phénomènes sociaux les plus surprenants de notre époque.

Les observateurs spécialisés croient y voir une réponse à l'inquiétude et aux frayeurs qu'engendre un monde instable et le moyen de conjurer les menaces d'apocalypse dont il serait lourd.

Dans notre quotidien, ce sentiment d'insécurité est surexposé médiatiquement par les démagogues.

Cette manipulation est, bien entendu, reçue cinq sur cinq par les esprits crédules, peu soucieux de vérification. La crédulité offre l'avantage d'entretenir la fausse certitude de l'immanence alors que l'esprit critique se remet toujours en cause. Elle est habituellement étrangère à un légitime questionnement métaphysique.

NARCISSISME MÉDIATIQUE

En proposant, il y a quelques décennies la formule « Le message, c'est le medium » Marshall McLuhan, sociologue des médias indiquait que ce qui compte ce n'est pas ce que l'on dit mais la manière dont on le dit. Depuis, les chaînes ont développé la "vedettarisation" de leur animateurs, voire de certains participants, habitués de leur enseigne, au nom d'une expertise moins évidente que l'image qu'ils entretiennent.

Certains programmes de l'actuelle télévision semblent lui donner raison. Les émissions de bavardage (talk shows") réunissent le plus souvent les mêmes animateurs qui se congratulent ou se chamaillent pour ne parler que d'eux-mêmes et surtout pour entretenir une complicité de notoriété que l'abus leur révélera fragile : ils sont promptement oubliés dès qu'on ne les voit plus.

Où est l'ancienne ambition de la télévision de service public qui voulait être une fenêtre ouverte sur le monde extérieur ?

MOMENT DE VÉRITÉ

Au moment où l'authenticité d'aucun événement transmis par les médias ne peut plus être assurée, tant les artifices techniques peuvent en modifier l'image et le son, seule la retransmission dans l'instant, en direct, apparaît comme conforme à sa réalité. À deux conditions toutefois : que le pays où il se produit n'en interdise pas la diffusion vers le satellite ou que les pays destinataires ne s'opposent pas à la réception. La télévision trouve alors toute son efficacité puisqu'elle permet de voir et d'entendre dans l'instant ce qui se passe ailleurs. Les obsèques de Yasser Arafat ont illustré cette fonction au moment où, dans la même région, en Irak, les reporters étaient exclus des opérations militaires dont on ne peut connaître que le reportage autorisé. Cette demande de vérité peut imposer une nouvelle déontologie ou, au contraire, favoriser de nouveaux moyens techniques de travestissement. On peut faire le pari du meilleur puisqu'il y a une demande.

L'INFORMATION JETABLE

La logique commerciale qui guide désormais la programmation des chaînes de télévision les conduit à renouveler de manière permanente l'attention du téléspectateur. C'est vrai, en particulier, dans le domaine de l'information. Lorsqu'un événement se produit, on en use au maximum l'exploitation., quitte à l'oublier pour faire place au suivant. À l'automne dernier, les violences exercées en Côte d'Ivoire contre les Français sont venues à point relayer les derniers jours de Yasser Arafat. Il en va de même de l'information commerciale qui n'est que publicité déguisée. La présence médiatique assure un succès de librairie mais qui se souvient de la prétendue relecture des prophéties de Nostradamus, dans les années 80, où de la négation des attentats du 11 septembre 2002, aux États-Unis ? L'information est tenue pour produit jetable et non-recyclable.

ENCORE UN PAS EN ARRIÈRE...

On n'en finit pas de restaurer le passé. Le recours aux mercenaires, affectés au maintien de l'ordre intérieur ou utilisés comme auxiliaires des militaires professionnels, se généralise. C'est une forme de privatisation de l'action militaire telle qu'elle existait jadis.

Même s'il est difficile de considérer les armées comme des services public, il est juste de reconnaître que les militaires ne sont pas attirés par la "haute solde". Il en va différemment des aventuriers tels qu'on les recrute aujourd'hui, plus soucieux du niveau de leur contrat que de dispositions humanitaires.

Il y a fort à parier que la pratique se généralisera sans perturber les bonnes consciences.

CONTRE-INFORMATION

La crise ukrainienne, à la fin de l'année dernière, a révélé une forme inédite de contestation d'une information officielle. Sur une chaîne de télévision alors contrôlée par le Pouvoir en place, une traductrice pour les mal-entendants, précisait immédiatement par des signes à ses spectateurs que le message qu'elle transmettait ne correspondait pas aux faits exposés par le journaliste. Les censeurs ne lui prêtaient pas attention.

(Entendu sur "France Inter", le 29 novembre dernier). ■



LE POUVOIR ET L'OPINION

L'économiste Alfred Sauvy (1898-1980) mettait en évidence, il y a près d'un demi-siècle, l'effet retour (feedback) de l'information sur les décisions d'un gouvernement*. La présentation des faits par une presse opportuniste, c'est-à-dire soucieuse de préserver les intérêts des groupes affairistes qui la contrôlent façonne l'opinion dont la perception ultérieure par le Pouvoir oriente les décisions et entretient une méconnaissance des réalités. « *L'information privée comporte sur certains sujets des déviations systématiques. Certaines déformations, infligées aux faits, se font dans le même sens, dans des feuilles de doctrines différentes, dans le désir de donner satisfaction à l'opinion, ou tout au moins de ne pas la heurter.* »

L'écoute par le Pouvoir de l'opinion ainsi manipulée ignore les réalités. A. Sauvy, qui n'était pas un libéral de stricte obédience, citait comme erreurs induites par une opinion mal informée, les mesures déflationnistes des années 1934-1935 mais aussi la loi sur les 40 heures hebdomadaires adoptée par la Chambre de Front populaire.

*"Influence de l'Opinion sur le Pouvoir" in *Diogène* n° 15 (1956) ?


Elisa Mercœur


Marie Ravenel


Antoinette Quarré


Marie-laure Grouard


Rose Harel

Quelques poétesses du peuple

L'historiographie occidentale, de l'Antiquité au XVIIIe siècle, relate essentiellement l'histoire des hommes, assignant la seconde place aux femmes qui sont inférieures et accessoires.

Quelques noms sont toutefois restés à la postérité comme Marie de France au XIIIe siècle et Christine de Pisan au XIVe.

La Renaissance laisse également des noms comme Louise Labé, Clémence de Bourges, Pernette du Guillet, Marie de Romieu, Gabrielle de Coi-gnard, Madeleine Neveu, Catherine des Roches, Antoinette de Loynes, Anne de Marquets, Jacqueline de Miremont, Anne de Parthenay, Catherine de Parthenay, Marseille d'Altouvitis, Marguerite d'Autriche, Marie Stuart, Jeanne d'Albert, Marguerite de Valois, Marguerite de Navarre ou mademoiselle Le Jars de Gournay[1].

Le XVIIe siècle propose madame de Rambouillet, madame de Montausier, mademoiselle de Scudéry, Madame de Motteville, mademoiselle de Montpensier, Madame de Sévigné, Madame de La Fayette, madame Des Houlières, madame de Maintenon, madame de Lambert, madame Dacier.

Pour le XVIIIe on a Jeanne-Marie Leprince de Beaumont, madame de Caylus, madame Staal-Delaunay, madame du Deffand, madame du Châtelet, madame d'Epinay, madame de Genlis, madame Roland [2].

La Révolution française permet à la femme de devenir l'égale de l'homme, d'abord dans les discours, puis dans les actions. L'on trouve par exemple des dictionnaires de femmes célèbres, comme ceux de Louis-Marie Prudhomme[3], d'Achille Poincelot[4] et d'Edouard Plouvier[5]. Madame de Souza, Adélaïde Dufrénoy, madame de Staël, madame Necker de Saussure, madame Guizot, madame de Rémuzat, Marceline Desbordes-Valmore, Amable Tastu, George Sand, madame de Girardin, Daniel Stern, Louise Ackermann, Eugénie de Guérin, Constance de Salm, Victoire Babois, Delphine Gay, Louise Colet, Anaïs Ségalas, Louisa Siefert, Marie Krysinska, Renée Vivien, Anna de Noailles, Lucie Delarue-Mardrus, Marie-Louise-Antoinette de Heredia (dite Gérard d'Houville) et Marguerite Burnat-Provins sont les femmes les plus connues.

Mais les professionnelles de l'écriture occultent souvent les femmes du peuple reléguées aux oubliettes. Elles sont apparues seulement après la Révolution française et ont toutes composé des poésies pour témoigner des difficultés de leur classe sociale au XIXe siècle. Voilà pourquoi l'on parle de poésie sociale[6].

Elisa Mercœur (1809-1835)

Elisa Mercœur, institutrice, est une femme dont la vie est éphémère. Elle est née à Nantes le 24 juin 1809 d'une famille sans fortune. Le bébé est abandonné le 2 juillet. A 22 heures, le sieur Jean de Fauvret le trouve devant la porte de l'Hospice des orphelins de Nantes où il travaille. Un petit mot précise la date de naissance de l'enfant et son prénom. Le lendemain, à 16 heures, Fauvret l'emporte au commissaire de police qui lui donne arbitrairement le nom d'Elisa Mercœur. Le bébé est replacé ensuite à l'Hospice où les religieuses prennent soin de lui durant vingt et un mois, jusqu'au jour où sa mère, séparée de son ancien compagnon et ayant obtenu un travail, le récupère. Elle se nomme Adélaïde Aumand et exerce le métier de brodeuse.

Elisa apprend à compter de tête. Lorsqu'elle atteint trois ans, elle apprend à lire et s'entraîne à écrire en correspondant avec sa mère. Elle lit les récits historiques, les contes, les tragédies, et ne s'endort jamais sans lire une histoire.

A six ans, elle ambitionne d'écrire une tragédie et de la voir jouer à Paris sur les planches du Théâtre-Français. Elle lui donne le nom de *Boabdil, roi de Grenade* et veut rivaliser avec *Le Roi Lear* qu'elle sait par cœur et qu'elle déclame sur son lit devant un auditoire empressé : des poupées assises et un petit chat. Bien que vivant pauvrement, elle reçoit une bonne éducation en croisant sur sa route M. Danguy qu'elle surnomme « mon petit mari ». Il a quarante-huit ●●●

1- Lire Léon Feugère, *Les Femmes poètes au XVIe siècle*, réimpression de l'édition de Paris de 1860, Genève, Slatkine, 1969.
2- Lire P. Jacquinet, *Les Femmes poètes de France*, Paris, Veuve Eug. Belin et fils, 1886.
3- *Biographie universelle et historique des femmes célèbres, mortes ou vivantes, qui se sont fait remarquer dans toutes les nations*, Paris, Lebigre, 1830, 4 vol.
4- *Le Panthéon des femmes*, Paris, Poincelot Achille, 1854-1856, 2 vol.
5- *Le Livre d'or des femmes*, Paris, Plouvier Edouard, 1870.
6- La notion de « poésie sociale » a été abordée dans l'article de F.-G. Theuriau, « George Sand et les poètes ouvriers », in Revue *Gavroche*, Evreux, Scoop Presse, novembre-décembre 2003, n° 132.

7- *Les Œuvres complètes* d'Elisa Mercœur de Nantes (avec un portrait en frontispice par A. Deveria), Paris, chez Mme Veuve Mercœur et Pommeret et Guénot, 1843, contiennent une dédicace de la fillette de onze ans adressée à son « petit mari », M. Danguy, ainsi que la réponse de ce « petit mari ».
8- C'est un avoué qui se nomme François-Jules Barré (lire Paul Caillaud, « La Vie inquiète d'Elisa Mercœur », *in Annales de Bretagne*, 1952, pp. 28-38).
9- Il s'agit d'un ouvrage contenant les chefs-d'œuvre de la peinture.

●●● ans de plus qu'elle. Cet érudit, émerveillé par la précocité de la fillette, lui fait apprendre par cœur *L'Art poétique* de Boileau et lui fait lire les douze volumes des *Cours de littérature* de La Harpe. Il lui fait apprendre la grammaire, l'histoire, la géographie, le dessin, le latin, le grec, l'anglais, l'italien, l'espagnol et l'arabe. Il ne se fait pas payer ses cours car la mère d'Elisa est dans la gêne: elle est brodeuse et gagne mal sa vie. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, le plus ancien texte d'Elisa n'est pas un poème composé en 1825 et publié dans le recueil de 1827. Enfant surdouée, elle écrit sa première nouvelle à l'âge de onze ans, le 1er janvier 1821 : *Herminie*[7].

A douze ans, Elisa se rend compte que sa mère est épuisée par le travail. Elle décide de devenir institutrice sur le champ. Elle envoie une lettre à Madame de Montigny, qu'elle avait rencontrée une ou deux fois, pour lui demander de lui envoyer ses deux filles comme écolières. La dame accepte et la paye 20 francs par mois. Les cours de français et d'anglais qu'elle dispense font grand bruit. Elle ne tarde pas à voir arriver de nouvelles élèves françaises et anglaises ainsi que des adultes. Passionnée par la poésie, elle compose des vers tout en enseignant. C'est peut-être à cette époque que son père se fait connaître auprès d'elle[8]. Il meurt le 2 mars 1825.

Lorsqu'elle a seize ans, elle obtient l'autorisation de publier des pièces de vers dans *Le Journal de Nantes et de la Loire-Inférieure* puis dans *Le Lycée Armoricain*. En 1825 et 1826, Elisa participe aux concours ouverts par la Société Académique de Nantes. Elle obtient les mentions honorables. C'est ainsi que Chateaubriand entend parler d'elle. Il la nomme membre correspondant de l'Académie provinciale de Lyon dont il est le président perpétuel : elle a tout juste dix-sept ans. En mai 1827, elle reçoit le diplôme de membre correspondant de la Société Académique de la Loire-Inférieure. Aucune femme nantaise n'est alors parvenue à une telle distinction.

Grâce à de généreux et de nombreux souscripteurs, elle parvient à faire imprimer six cents exemplaires de son premier recueil de *Poésies* (des élégies, des odes, des stances) dans lequel elle dédie des vers à Chateaubriand. Il sort à Nantes chez Mellinet-Malassis le 21 juin 1827, trois jours avant ses dix-huit ans. La Société Polymatique du Morbihan la recrute, le 8 septembre 1827, en tant que membre correspondant de la Société. Deux grands auteurs ont loué les heureuses dispositions d'Elisa Mercœur. (voir bas de page).

Peu favorisée par la fortune et inquiète sur son avenir, Elisa est néanmoins privée de la tranquillité d'esprit nécessaire à la création d'une œuvre littéraire. Désespérée, elle envoie au nouveau ministre de l'Intérieur, le vicomte de Martignac, un exemplaire de ses *Poésies*. Le

Je ne croyais pas l'existence du talent poétique chez les femmes...

Chateaubriand prend la plume pour encourager la poétesse Elisa Mercœur. Voici la lettre qu'il lui adresse le 18 juillet 1827 : « *Si la célébrité, Mademoiselle, est quelque chose de désirable, on peut la promettre, sans crainte de se tromper, à l'auteur de ces vers charmants :*



Mais il est des moments où la harpe repose,
Où l'inspiration sommeille au fond du cœur…

Puissiez-vous seulement, Mademoiselle, ne regretter jamais cet oubli, contre lequel réclament également votre talent et votre jeunesse ! Je vous remercie, Mademoiselle, de votre confiance et de vos éloges ; je ne mérite pas les derniers, je tâcherai de ne pas tromper la première. Mais je suis un mauvais appui ; le chêne est bien vieux, et il s'est si mal défendu des tempêtes, qu'il ne peut offrir d'abri à personne.

Agréez de nouveau, je vous prie, Mademoiselle, mes remercîments et les respectueux hommages que j'ai l'honneur de vous offrir. Chateaubriand »



Lamartine, qui est à l'époque à Florence, reçoit d'un ami des poésies de Mercœur. Voici ce qu'il écrit sur la poétesse le 9 octobre 1827 : « *J'ai lu avec autant de surprise que d'intérêt les vers de mademoiselle Mercœur, que vous avez pris la peine de me copier. Vous savez que je ne croyais pas l'existence du talent poétique chez les femmes : j'avoue que le recueil de madame Tastu m'avait ébranlé ; cette fois je me rends ; et je prévois, mon cher, que cette petite fille nous effacera tous tant que nous sommes.* »

Destinataire d'un exemplaire des Poésies d'Elisa Mercœur,le vicomte de Martignac, ministre de l'Intérieur, en protecteur éclairé des gens de lettres et des beaux-arts, lui répond le 12 août 1828 :

« *J'ai lu avec beaucoup d'intérêt, Mademoiselle, l'ouvrage que vous avez bien voulu me faire connaître ; et je vous adresse à la fois, et mes remercîments, et mes compliments empressés. La « Gloire », que vous avez si noblement chantée, ne sera point ingrate ; vous vous êtes arrangée de manière à en jouir longtemps, et vous devez espérer de désarmer l'envie, parce que votre jeunesse obtiendra grâce pour votre talent. Je ne puis pas faire avec vous un échange de beaux vers ; mais je vous envoie la collection du Musée français*[9]*, par Filhol, et je vous prie de l'accepter comme un témoignage de l'intérêt bien réel que je prends à vos succès.*



Recevez, Mademoiselle, l'hommage de mon respectueux dévoûment.
De Martignac »

ministre lui fait parvenir à Nantes une pension de 1 200 francs; Charles X attribue à la poétesse une pension sur sa cassette; Madame, la duchesse de Berry, la gratifie également d'une pension de 300 francs[10].

Devant ces nombreux encouragements, et effrayée de constater que son vieux professeur, monsieur Danguy était amoureux d'elle[11], Elisa décide d'aller à Paris pour se plonger dans ses écrits. Elle part avec sa mère fin août. C'est là qu'elle compose la tragédie dont elle rêve depuis ses six ans: le titre reste inchangé. Elle la fait lire à de Martignac qui augmente la pension de la poétesse à 2 000 francs. L'esprit tranquillisé, elle travaille à une réédition augmentée de nouvelles pièces de ses *Poésies* qui sortent chez Crapelet, à Paris, en 1829. Les salons s'ouvrent alors à la poétesse.

Devant ces nombreux encouragements, Elisa décide d'aller à Paris pour se plonger dans ses écrits.

Mais le départ de de Martignac change la condition d'Elisa Mercœur qui ne reçoit plus l'aide du ministre dont les fonctions ont cessé le 8 août 1829[12]. Sa pension retombe à 800 francs, seule rentrée qui la fait vivre avec sa mère. Elle n'a ensuite plus la protection du roi déchu. Elle écrit au Ministre Guizot qui vient en aide à la jeune fille en lui donnant 500 francs[13]. Pour vivre et faire vivre sa mère, elle écrit des nouvelles en proses dans *Les Heures du soir*, *Le Livre rose*, *Le Conteur*, les *Annales romantiques* et le *Journal des Jeunes personnes*[14]. Elisa Mercœur connaît peu la vie mondaine parisienne. Elle est néanmoins présente une fois chez la célèbre famille d'éditeurs Panckoucke, à l'occasion d'un bal masqué. Elle accompagne Alexandre Dumas et est déguisée en page. Charles Baudelaire, alors âgé d'à peine dix ans est présent et évoquera, dans la *Morale du joujou* de 1853, ses souvenirs de ce bal[15]. Entre 1829 et 1831, Elisa tente de proposer sa tragédie aux acteurs du Théâtre-Français qui acceptent l'œuvre. Mais le commissaire royal, M. Taylor, met son veto.

C'est alors que la santé de Mercœur devient préoccupante à cause de son moral qui se détériore fin 1833, malgré les soins du docteur Broussais. Grâce aux bontés de Guizot, de Madame Récamier, de Thiers, de Victor Hugo, de Louis-Philippe et de Marie-Amélie, elle peut s'éloigner à la campagne pour respirer un air plus pur. En vain. Elle rentre à Paris où elle meurt le vendredi 7 janvier 1835 après treize mois de souffrances. Comme l'argent manque pour l'édification d'un monument convenable, les Sociétés savantes dont elle faisait partie lancent un appel et madame Mélanie Waldor, une poétesse bretonne, fait une collecte. Madame Desbordes-Valmore de Lyon, Chateaubriand et Lamartine réunissent assez d'argent pour sa construction. Son corps est inhumé à Montparnasse puis transporté au Père-Lachaise[16].

La veille de sa disparition, et après s'être confessée, elle avait demandé à sa mère d'écrire ses mémoires. La veuve publie donc, à ses frais et en partie grâce à une souscription ouverte par Marceline Desbordes-Valmore, à titre posthume, ce qu'elle a pu réunir des écrits de sa fille qu'elle commente. En 1843, paraissent donc en trois volumes les *Œuvres complètes* d'Elisa Mercœur à Paris. L'on trouve les *Mémoires sur Elisa Mercœur* écrites par sa mère; un roman (*Quatre amours*); une chronique historique (*Louis XI et le bénédictin*); quatre nouvelles (*Herminie, La Comtesse de Villequier, Marceline et Fulbertine*); un conte fantastique (*Le Double Moi*); deux recueils poétiques (*Poésies diverses* et *Les Italiennes*); deux tragédies en cinq actes et en vers (*Boabdil, roi de Grenade* et *Jane gray*). Ses œuvres sont marquées par la grâce, la sensibilité et le naturel.

Elisa Mercœur est une figure nantaise bien connue aujourd'hui encore. Les descriptifs touristiques concernant la ville de Nantes ne manquent pas de la citer. Voici à titre d'exemple quelques lignes tirées d'une brochure destinée aux touristes anglophones:

« *Continue your road until the garden of Plants. On the portal, you will observe the medallion of the poetess Elisa Mercœur, nicknamed* the Muse nantaise. *Her collection of poetries was admired by Lamartine and Chateaubriand and published from her eighteen years. Alas, she was taken very young, to twenty-six years, by the phtisie*[17]. »

Le médaillon d'Elisa Mercœur fut sculpté par A. de Boishéraud et placé sur l'un des piliers d'entrée du Jardin des plantes le 5 décembre 1909.

Marie Ravenel-Le Corps (1811-1893)

Née à Rhétoville, dans un hameau nommé La Coudrairie, près de Cherbourg le 21 août 1811, Marie Ravenel est meunière au moulin familial. Ses parents sont cultivateurs et meuniers. Le hameau où elle vit se compose de trois familles de deux enfants chacune. Marie-Françoise-Joséphine a une petite sœur. Passionnée par les beaux livres dès l'âge de trois ans, elle en entasse un certain nombre dans un coin du moulin. Sa mère qui sait lire lui apprend l'alphabet. A cinq ans, elle lit, et dévore les ouvrages qu'elle a mis de côté. Elle en apprend certains par cœur. A l'âge de sept ans, elle fréquente l'école tenue par une maîtresse qui ne parle pas un mot de français. Le samedi elle récite au curé de la paroisse les leçons de catéchisme apprises en classe. ●●●

10- Lire la préface de l'éditeur, *in Poésies* de Mlle Elisa Mercœur, Paris, Crapelet, 1829, in-12, XVII-228 p.
11- Lire Le Comte de Saint-Jean (madame Eugène Riom), *Les Femmes poètes bretonnes,* Nantes, Société des bibliophiles bretons et de l'histoire de Bretagne, 1892, pp. 97-102.
12- Il a été remplacé par Polignac.
13- Alphonse Séché, Les *Poètes-misères*, Paris, Louis Michaud, 1907, pp. 23-27 ; 88-94.
14- Gustave Vapereau, *Dictionnaire universel des littérateurs,* Paris, Hachette et Cie, 1884, p. 1381.
15- Charles Baudelaire, *Morale du joujou, in Le Monde littéraire*, Paris, 17 avril 1853. Baudelaire y évoque Mercœur.
16- Baron Gaëtan de Wismes, *Elisa Mercœur*, Nantes, Société Académique de Nantes et de la Loire-Inférieure, 1909.
17- Poursuivez votre route jusqu'au Jardin des plantes. Sur le portail, vous observerez le médaillon représentant la poétesse Elisa Mercœur, surnommée « la Muse nantaise ». L'ensemble de ses poésies reçut l'admiration de Lamartine et de Chateaubriand, et fut publié à ses dix-huit ans. Malheureusement, elle fut emportée tôt, à l'âge de vingt-six ans, par une phtisie (traduction de Frédéric-Gaël Theuriau).

●●● Après l'âge de la première communion, à dix ans, elle est placée en pension au mois d'octobre chez une maîtresse d'école amie de sa mère. Malgré la présence d'une de ses tantes au village, elle s'ennuie de son pays natal qui se trouve à huit kilomètres. Après quinze jours de solitude, une nouvelle pensionnaire partage sa chambre. Comme elle a de l'avance dans ses études, bien qu'elle n'ait que dix ans et demi, elle aide la maîtresse dans son travail en devenant en quelque sorte institutrice suppléante.


Marie RAVENEL
Meunière-Poète (1811-1893)

Mais fragilisée par une maladie, elle doit rentrer chez ses parents vers le mois de février 1822. Durant sa convalescence, un abbé qui lui rend visite assez souvent l'initie à l'histoire. Il lui permet de consulter la bibliothèque du presbytère. Une fois guérie, elle apprend auprès de sa mère à filer la laine. L'été, elle a tout juste onze ans, elle aide aux travaux des champs, tout en s'initiant à la mythologie.

En mai 1825, elle quitte à nouveau son hameau natal pour être placée en apprentissage chez une couturière maîtresse d'école âgée de 28 ans. Elles se lient d'amitié. En janvier 1826, elle rentre chez ses parents et commence à rimer quelques vers. C'est alors que Marie, qui n'a que dix-sept ans, perd sa mère[18]. Elle décide de résider en permanence chez son père au moulin. Sa tristesse ne trouve de consolation que dans les fables qu'elle s'imagine pour oublier l'absence de sa mère. Elle rencontre Yves-Jean Le Corps[19] à dix-huit ans. Il est domestique au service du père de Marie. Ils se marient le 7 janvier 1830. Ils vivent au moulin paternel. Sa mélancolie se transforme ensuite en joie lorsqu'elle devient mère de plusieurs enfants en l'espace de trois ans : deux fils et une fille[20]. Les années passent, elle travaille au moulin, et les enfants grandissent.

C'est alors que la poésie frappe véritablement à la porte, en 1833. Marie emprunte *L'Art poétique* de Boileau à un ami pour en savoir plus.

C'est alors que la poésie frappe véritablement à la porte, en 1833. Marie emprunte *L'Art poétique* de Boileau à un ami pour en savoir plus. Elle se met à composer des vers inspirés du monde agreste où elle vit. Il lui faudra dix, quinze, vingt ans d'entraînement pour parvenir à créer des poèmes corrects[21]. Elle compose des fables, des odes et des élégies.

En 1842, toute la famille, y compris le père de Marie, quitte Rhétoville[22] pour exploiter un autre moulin à Carneville[23]. La famille part dix ans après pour Fermanville au hameau Les Renouf. En 1852, elle publie des *Poésies et mémoires* (Paris, Garnier frères) s'inspirant de la nature. Elle perd son père le 24 juin 1854. Une réédition sort en 1860 à Cherbourg chez A. Mouchel à la suite de la médaille d'or que Marie a reçu du Congrès scientifique de Cherbourg. L'édition complète de 1890 sort chez Emile Le Maout, à Cherbourg également. Ses œuvres se résument à deux volumes.

Marie Ravenel[24] part vivre avec son époux dans la maison de la femme[25] de son fils aîné. Elle y meurt le 8 mars 1893 après quatorze mois de maladie.

Antoinette Quarré (1813-1847)

Antoinette Quarré, poétesse et nouvelliste, est née à Recey-sur-Ource (en Côte D'Or) le 16 janvier 1813. Elle vit ensuite à Dijon avec sa mère chez son oncle maternel. Ce capitaine de l'armée à la retraite lui apprend si tôt à lire et à écrire qu'à peine âgée de trois ans l'enfant précoce lit *Zaïre*, une tragédie de Voltaire. Elle est par la suite attirée par les tragédies en vers de Racine, *Phèdre*, *Esther* et *Athalie*, qu'elle connaît par cœur. Travaillant comme lingère, et couturière à l'occasion, dans le magasin de sa mère[26], bossue dès sa naissance, elle ne trouve la sérénité que dans l'écriture. Elle reçoit la protection et l'enseignement du baron Roget de Belloguet, un archéologue et un homme de lettres dijonnais. Elle compose des vers élégiaques publiés dans le Journal des deux Bourgogne entre 1837 et 1838 et s'inspire des *Méditations poétiques* de Lamartine. George Sand la cite comme poétesse en 1841 dans son article « Sur les poètes populaires »[27] publié dans la *Revue indépendante*. Elle écrit dans le *Journal de la Côte-d'Or* dont elle devient la rédactrice-gérante vers 1843. Ses premières *Poésies* sont publiées en recueil par souscription en 1843. Elle trouve en Lamartine et en l'épouse de Louis-Philippe[28], Marie-Amélie, deux soutiens précieux. Poétesse romantique de talent, elle inscrit

18- Marie-Françoise Lepoitevin est décédée le 13 septembre 1828.
19- Il est né à Tocqueville le 28 septembre 1801 et meurt à Fermanville le 26 mai 1888.
20- Jean-François est né en 1830. Il se marie avec Marie-Madeleine le 29 mars 1864. Il est devenu enseignant au collège de Cherbourg. Louis Sallé l'a eu comme professeur de huitième (*in* Louis Sallé, *Mes loisirs,* Cherbourg, Emile Le Maout, 1906). Il meurt le 6 septembre 1870. Marie-Antoinette est née en 1831. Elle épouse Louis Renouf, un pêcheur, le 11 novembre 1856. Elle meurt le 15 décembre 1887. Yves-Marin est né en janvier 1833. Il se marie le 28 novembre 1856 et quitte la France un peu avant les années 1870.
21- *Œuvres complètes* de Marie Ravenel, Cherbourg, Emile Le Maout, 1890, 2 vol., rééditées en un volume à Saint-Pierre-Église chez Le Lanchon Editeur en 2003.
22- Lire *Adieu à mon hameau natal* (*in* Marie Ravenel, *Poésies et mémoires*, Cherbourg, Emile La Maout, 1890).
23- Le prêtre de la paroisse, l'abbé Gosnouf, entreprend alors de faire faire ses humanités au fils aîné de Marie. Il le prend sous sa direction de 12 à dix-sept ans. Jean-François peut ensuite achever ses études secondaires au collège diocésain de Muneville-sur-Mer (Manche). La séparation de son fils brisa le cœur de Marie. L'abbé meurt le 18 août 1852 : Marie Ravenel écrit sa biographie.
24- Marie Ravenel a eu six petits-enfants : François, Lucile, Madeleine, Albert, Alice et Julienne (*in Œuvres complètes* de Marie Ravenel, *La Fleur du souvenir*, Cherbourg, Emile Le Maout, 1890, t. II, p. 189.
25- La femme de Jean-François Le Corps, née en 1842, meurt en 1916.
26- Près de l'église Saint-Michel à Dijon.
27- *in Questions d'art et de littérature*, présenté par Henriette Bessin et Janis Glasgow, Paris, éditions Des femmes, 1991, pp. 113-119.
28- A la mort de Marie d'Orléans, fille du roi

dans ses vers ses états d'âme, ses déboires, sa solitude et son infirmité. Sa carrière littéraire est de courte durée, puisqu'elle meurt d'une hypertrophie du cœur, âgée de 34 ans, le 25 novembre 1847 à Dijon. Les poèmes qu'elle avait écrits entre 1844 et 1847, et qui devaient faire l'objet d'un nouveau recueil, ont disparu.

Des nouvelles (posthumes) d'Antoinette Quarré n'ont été publiées qu'en 2003 à la suite des recherches menées par Jenry Camus (de l'Association des Amis du Châtillonnais). En effet, entre 1842 et 1847, Antoinette Quarré, poussée par Charles Busset[29], publie neuf nouvelles[30], six médiévales et trois contemporaines, dans le *Journal des demoiselles*[31]. Antoinette Quarré s'infiltre donc dans une veine ouverte par Victor Hugo à la suite de la parution, en 1831, de *Notre-Dame de Paris*. Dès lors, l'engouement des Romantiques pour le Moyen Age apparaît sous Louis-Philippe. De nombreuses nouvelles médiévales voient ainsi le jour dans le *Journal des demoiselles* écrites essentiellement par des femmes[32].

MARIE-LAURE GROUARD (1822-1843)

L'éphémère Marie-Laure est une inspirée de la nature. Ayant débuté sa vie avec de nombreuses infirmités, la vie campagnarde de la Normandie lui vaut une guérison en grandissant. Elle monte à Paris à vingt ans à la recherche de la notoriété littéraire. Pour son premier recueil poétique, *Les Eglantines*, elle parvient à réunir de nombreux souscripteurs. L'ouvrage paraît en décembre 1842. Elle est encouragée par deux femmes de lettres : Amable Tastu et Marceline Desbordes-Valmore ainsi que par Chateaubriand, Jules Janin et Sainte-Beuve. Leurs lettres se trouvent reproduites dans un ouvrage posthume de 1844.

En 1843, une phtisie pulmonaire coupe les racines de la jeune poétesse. Elle meurt à la fin de l'année sans avoir eu le temps de faire paraître son recueil de nouvelles et de poésies qui sera publié à titre posthume en 1844 sous le titre : *Essais en proses et poésies*[33].

ROSE HAREL (1826-1885)

Née le 9 avril 1826, à Bellou dans l'Orne[34], de père inconnu, Rose Harel vit avec une mère qui ne l'envoie pas à l'école. Elle apprend donc à lire seule vers l'âge de treize ans. Tandis qu'elle travaille au tissage de la toile dans une cave froide à Vimoutiers, une amie instruite lui donne des leçons d'écriture. Les conditions de travail inhumaines font que la tisserande connaît une maladie de poitrine. Dès qu'elle est en mesure de décrypter les mots, Rose lit son premier livre trouvé au grenier. Elle le répare avec un peu de ficelle et beaucoup d'adresse : il s'agit du *Télémaque* (1699) de Fénelon.



Elle s'initie donc aux merveilles de la mythologie et sent venir en elle des aspirations poétiques. Elle compose secrètement des vers dictés par l'élan du cœur sans se soucier de la forme. Son inspiration provient de sa vie misérable et de la beauté de la nature. Rose Harel devient ensuite servante à Pont l'Evêque et à Lisieux. Elle étudie seule à trente ans l'histoire, l'Antiquité grecque et romaine, la littérature européenne et la philosophie. Elle compose toujours des poésies qu'elle réunit sous le titre *L'Alouette aux blés* en 1863. L'ouvrage sort grâce à une souscription et à l'appui de M. Adolphe Bordes, membre de la Société des Gens de Lettres. Il lui préface l'ouvrage. En 1864, une seconde édition sort. Un second volume, *Fleurs d'automne*, paraît en 1885 par souscription et sur l'initiative de Madame Marie de Besneray[35], une amie fidèle. Elle meurt le 5 juillet 1885 à Lisieux dans le Calvados.

VINGT-SIX FEMMES DU PEUPLE ET POÉTESSES AU XIX[e] SIÈCLE

En définitive, vingt-six femmes du peuple et poétesses ont été retrouvées[36] : Elisa Fleury (1795-1862), Elisa Mercœur (1809-1835), Reine Garde (1810-1887), Marie Ravenel-Le Corps (1811-1893), Antoinette Quarré (1813-1847), Elise Gagne-Moreau de Rus (1813-v. 1875), Marie Pape-Carpantier (1815-1878), Claudine-Augustine Cromback (1815-ap. 1846), Marie-Laure Grouard (1822-1843), Elie Hirtz-Deleschaux (1824-1887), Rose Harel (1826-1885), Louise Michel (1830-1905), Augustine-Alphonsine-Malvina Blanchecotte-Souville (1830-1897), Césarie Bontoux[37] (-?), Marie-Caroline Quillet (1835-1867), Hortense Rolland (1836-?), Cécile Dufour (?), Désirée Gay (-?), Marie Dalmay (-?), Madame Veuve Miesville (-?), Madame Richard (-?), E. Cordier (-?), Marie Rose (-?), Lucie Chupin (-?), Diane S… (-?) et Marie G… (-?).

Par rapport aux hommes du peuple entrés en littérature au XIX[e] siècle, les femmes sont représentées à hauteur de 5 à 6 pour cent[38]. ■

Frédéric-Gaël Theuriau

Louis-Philippe, Antoinette Quarré envoie un poème de circonstance. La reine lui fait parvenir un nécessaire de couture en or.

29- Un ami de Jeanne Justine Fouqueau de Pussy.

30- *Médavy Bras-de-Fer* (1842), *Bogoris ou la conversion des Bulgares* (1842), *Emma et Marguerite* (1842), *Humbeline* (1842), *Berthe et Gérard* (1843), *La Saint-Désiré (*1843), *Ida, comtesse de Chréanges* (1844), *La Fiancée de Conrad* (1847) et *Thérèse* (1847).

31- Le journal a été fondé le 15 février 1833 par Jeanne Justine Fouqueau de Pussy (1786-1863). Il s'adresse aux jeunes filles aisées de 14 à 18 ans de la Monarchie de Juillet.

32- D'après les avant-propos de Jenry Camus, *in Cahiers du Châtillonnais*, Châtillon-sur-Seine, 2003, n° 173 et n° 176 ; *Bulletin de l'Association des Amis du Châtillonnais*, Châtillon-sur-Seine, 2003, n° 20, p. 116.

33- Recueillis, publiés et précédés d'une notice biographique par M. Théodore de Banville, de lettres par MM. Chateaubriand, Jules Janin, Sainte-Beuve et M[es] Desbordes-Valmore, Amable Tastu, Paris, J. Labitte, 1844, 491 p., portrait.

34- Lire Edouard Michel, *Poètes ouvriers*, Bayeux, tiré à part du *Journal de Bayeux*, 1912.

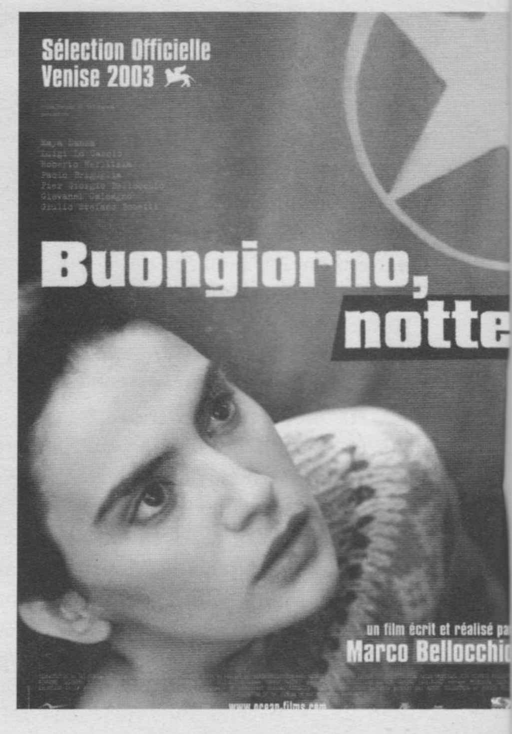
35- Lire Marie de Besneray, *Rose Harel, servante-poète*, Caen, C. Valin, 1902, 15 p. (Bibliothèque Municipale de Lisieux).

36- Lire Frédéric-Gaël Theuriau, *Comprendre la poésie sociale*, Tours, FGT, 2004 : le dernier chapitre est consacré à chacune de ces femmes.

37- Voir également du même auteur : *La Transmission de la foi dans les poésies complètes de Césarie Bontoux*, Tours, FGT, 2004.

38- Ont été recencés 489 écrivains issus des classes laborieuses entre 1789 et 1913, dont 26 femmes. A titre de comparaison, il y a 635 auteurs entre le XV[e] siècle et 1989 (*in Comprendre la poésie sociale*, op. cit.).

La récente sortie, en France, du film *Buongiorno, notte* de Marco Bellochio, suivie, peu après, par la nouvelle de l'arrestation du romancier Cesare Battisti pour des faits remontant aux années 70, ont fait resurgir, une fois de plus, la mémoire des "années de plomb"[1], et tout particulièrement des actions armées des groupes d'extrême gauche de l'époque, qui débouchèrent, en 1978, sur l'assassinat d'Aldo Moro, le leader de la démocratie-chrétienne favorable au compromis historique proposé par le PCI au lendemain du coup d'État chilien du 11 septembre 1973.



12 DÉCEMBRE 1969

La ténébreuse affaire de la piazza Fontana

Ce n'est probablement pas par hasard si la mémoire de ces faits a rejeté dans une ombre à peu près totale le souvenir des événements qui marquèrent l'entrée du pays dans une longue période de violences politiques. Il est pourtant impossible de comprendre la radicalisation qui s'opéra au sein d'une partie de l'extrême gauche italienne au milieu des années soixante-dix si on ignore tout des événements des années antérieures.

Les bombes du 12 décembre 1969

De fait, tout – ou presque – commence le 12 décembre 1969, quand une bombe posée à la Banque de l'agriculture, sur la piazza Fontana de Milan, explose au beau milieu de l'après-midi, causant 16 morts et une centaine de blessés[2]. Presque au même moment, à la Banque commerciale italienne de la piazza della Scala, on découvre, dans un sac noir abandonné près d'un ascenseur, une autre bombe dont le mécanisme s'est enrayé. Enfin, la journée se conclut par deux autres explosions, à Rome cette fois-ci. Une bombe déposée dans un couloir souterrain de la Banque nationale du travail située via Veneto cause une quinzaine de blessés, avant que deux autres engins, de moindre puissance, visant l'Autel de la Patrie de la piazza Venezia, ne blessent un carabinier et trois passants. L'Italie, sans le savoir encore, vient d'entrer dans l'ère des massacres, dont le point culminant se situera le 2 août 1980, quand une bombe placée dans la gare de Bologne sera cause de la mort de 80 personnes et de plusieurs dizaines de blessés. Entre-temps, il y aura eu l'attentat contre le train "La freccia del sud", le 22 juillet 1970 (6 morts et 139 blessés); celui de Peteano, le 31 mai 1972 (3 morts, un blessé); celui de Brescia, le 28 mai 1974, qui frappe une manifestation antifasciste (8 morts et presque 100 blessés), et enfin, le 4 août de la même année, l'attentat contre le train "Italicus" (12 morts et 48 blessés).

Pour revenir aux bombes de décembre 1969, il convient de noter qu'elles marquent l'apogée d'une impressionnante série d'actes terroristes commis tout au long de l'année: rien de moins que 145, soit 12 par mois, ou, si on préfère, un tous les trois jours. De ces actions, 96 sont officiellement imputables à des groupes d'extrême droite, soit à cause des cibles visées (sièges de partis de gauche, monuments en honneur des partisans, synagogues, etc.) soit parce que leurs auteurs ont été identifiés. Les autres sont d'origine plus incertaine, à l'instar des attentats des 8 et 9 août contre des trains[3]. D'autres, enfin, sont attribués aux anarchistes: c'est le cas des attentats qui ont eu lieu à Milan en avril, le mois le plus "chaud" de l'année, avec un total de 45 actes terroristes. Ceux du 25 de ce mois ont frappé le pavillon de la Fiat installé à la Foire de Milan, et les locaux du bureau des changes de la Banque nationale des communications, sis à la gare centrale de la même ville. Au vu des objectifs visés par ces deux attentats, qui n'ont fait que quelques dizaines de blessés légers, la police a procédé à l'arrestation d'une quinzaine de libertaires.

C'est encore vers eux que, quelques heures à peine après l'attentat de la piazza Fontana, se dirigent les soupçons. Le soir même, le juge Amati et le commissaire Calabresi font savoir à la presse que c'est du côté des anarchistes qu'il faut aller chercher les coupables. Aussitôt dit, aussitôt fait: le lendemain, on lance un raid contre les milieux anarchistes, dont témoigne l'article paru le 15 décembre en première page du *Corriere della Sera*, où le journaliste Arnaldo Giuliani annonce l'arrestation de 27 "extrémistes", dont la plupart appartiennent à des "groupes néo-anarchistes liés à des organisations internationales". Dans les pages intérieures du quotidien, un autre journaliste, Enzo Passanisi, rappelle le "précédent"

1- Cette époque va, en gros, de 1973 à 1981, bien qu'il serait plus logique d'en situer le début à la fin 69.

2- Je suis ici, très fidèlement, le récit que fait Luciano Lanza de ces faits dans son livre *Bombe e segreti. Piazza Fontana 1969*, paru en 1997 aux éditions Elèuthera. Une version française de ce livre vient de paraître aux éditions de la CNT-RP sous le titre *La ténébreuse affaire de la piazza Fontana. 12 décembre 1969*, pour le 35e anniversaire des événements.

3- Ces précisions procèdent de l'ouvrage *La strage di Stato*, qui exposait dès 1970 les résultats d'une contre-enquête conduite par des militants de la gauche extra-parlementaire.

de l'attentat commis par des anarchistes au théâtre Scala le 23 mars 1923. Après avoir donné la parole à des membres du groupe libertaire du Ponte della Ghisolfa, qui qualifient d' "erreur" l'attentat commis alors par des anarchistes, le journaliste se demande si "ce vendredi, il n'y aurait pas eu une erreur" du même genre.

"La fureur de la bête humaine"

Dès le 17 décembre, la question ne se pose plus. Ce jour-là, tous les journaux paraissent avec la photo de Pietro Valpreda à la "une". Et si certains se contentent d'informer de l'arrestation de ce danseur anarchiste, dont on ne se prive pas de rappeler qu'il eut autrefois maille à partir avec la police, la majorité ne fait pas précisément dans la dentelle. Qu'on en juge: "Valpreda est perdu" (*Corriere d'informazione*), "L'assassin est arrêté: il s'agit de l'anarchiste Pietro Valpreda" (*Il Tempo*), tandis que *Il Secolo d'Italia* préfère parler, pour sa part, de l'arrestation "d'un communiste". *Il Mattino* annonce qu'on a capturé "le terroriste qui a commis le massacre" tandis que *Il Tempo* n'hésite pas à écrire que "le monstre est un communiste-anarchiste, danseur de music-hall". Quant à la télévision, elle fait entendre le même son de cloche, puisque, au journal télévisé du soir du 16 décembre, le journaliste Bruno Vespa déclare benoîtement que "Pietro Valpreda est coupable, il est un des responsables du massacre de Milan" et, pour le cas où cela ne suffirait pas, il lui impute aussi la responsabilité "des attentats de Rome". C'est un certain Vittorio Notarnicola du *Corriere d'informazione* qui va donner le coup de pied de l'âne à Valpreda dans un article intitulé "La fureur de la bête humaine", qui mériterait de figurer, en très bonne place, dans une anthologie de l'infamie journalistique[4].

Mais d'où vient cette assurance d'une grande partie de la presse, et comment a-t-on pu remonter si vite au "responsable" des attentats du 12 décembre ? À en croire la police, c'est grâce au témoignage spontané d'un chauffeur de taxi, Cornelio Rolandi, qui est venu déclarer que, le 12 décembre dans l'après-midi, il avait déposé un client près de la Banque nationale de l'agriculture: l'homme, qui s'épargnait de la sorte une marche d'environ 135 mètres, serait descendu avec une mallette noire à la main, aurait repris le taxi quelques instants plus tard, les mains vides, avant de se faire conduire via Albricci et de disparaître dans la nature, non sans avoir laissé un souvenir immortel au chauffeur de taxi. Les enquêteurs pensent alors à confronter celui-ci à Valpreda, qui, victime du raid opéré par la police dans les milieux anarchistes, a été transféré à la *questura* de Rome pour y être interrogé. On fait donc venir le chauffeur de taxi à la capitale pour une séance d'identification. Valpreda est mis en compagnie de *quatre policiers*, et évidemment, parmi les présents, Rolandi "reconnaît" sans peine son client du 12 décembre, l'homme qui a trouvé bon de prendre un taxi pour aller commettre un attentat. Il le "reconnaît" d'autant plus aisément qu'il avoue en toute candeur ce qui suit: "Les carabiniers de Milan m'ont montré une photo dont on m'a dit que c'était celle de la personne que je devais reconnaître", une déclaration qui obligera, en 1972, le substitut Vittorio Occorsio à d'assez inconfortables contorsions pour tenter de prouver que la phrase du chauffeur de taxi n'avait pas du tout le sens qu'un vain peuple, ignorant des ressources de la dialectique, lui avait attribué. Quant à Rolandi lui-même, il n'en dira pas plus, puisqu'il a la riche idée de mourir, bien avant l'âge, le 16 juillet 1971.



Mort "accidentelle" d'un anarchiste: Pinelli défénestré

Toutefois, quand Pietro Valpreda est arrêté et désigné à la vindicte publique par une presse qui, grâce au témoignage "spontané" de Cornelio Rolandi, croit avoir trouvé en lui le "monstre" responsable du massacre du 12 décembre, la bombe de la piazza Fontana a déjà fait une victime de plus en la personne de Giuseppe (dit Pino) Pinelli, un militant bien connu des milieux de l'extrême gauche milanaise. En effet, dans la nuit du 15 au 16 décembre, ce cheminot libertaire, déjà inquiété après les attentats du mois d'août, tombe de la fenêtre du bureau de la *questura* où il était interrogé par les services du commissaire Calabresi. Pour la police, la cause est entendue: sentant qu'il s'enferrait dans ses explications, Pinelli aurait choisi de mettre fin à ses jours. Pour faire bonne mesure, les policiers présents certifient qu'il se serait précipité par la fenêtre en criant: "C'est la fin de l'anarchie". À dire vrai, ils fourniront toutes sortes d'explications de l'événement, toutes plus piteuses les unes que les autres, et toutes également ridiculisées par Dario Fo dans sa pièce *Mort accidentelle d'un anarchiste*. Un exemple, digne des meilleures comédies italiennes: l'un d'entre eux soutiendra qu'il aurait essayé de retenir Pinelli en le prenant par une de ses chaussures, qui lui serait restée dans la main: or, des témoignages fiables ont établi que le cadavre de Pinelli avait bel et bien ses deux chaussures aux pieds. En désespoir de cause, une fois écartée la thèse du suicide, le juge milanais D'Ambrosio inventera pour la circonstance une notion absolument inédite dans les annales de la médecine, à savoir le *malore attivo*, ce "malaise actif" et malvenu qui aurait fait chuter Pinelli du quatrième étage de la *questura* de Milan. Un accident, donc. C'est sur cette trouvaille que, le 27 octobre 1975, ce juge fera fond pour clore, une bonne fois pour toutes, l'enquête sur la mort de Pinelli. En revanche, rien de sérieux ne sera fait pour infirmer, ou confirmer, la thèse qui avait couru dans toute la ville, à savoir que Pinelli était déjà mort, d'un coup de karaté asséné sur la nuque, quand il fut jeté de la fenêtre du bureau de Calabresi.

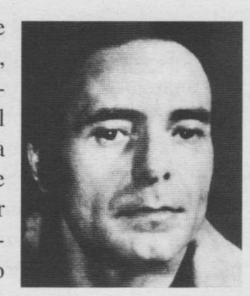
Le "choix" de Pietro Valpreda

On a vu que, le soir même des attentats, Amati et Calabresi invitent à chercher les coupables du massacre du côté des anarchistes. Il y a plus, en vérité. C'est très précisément vers Valpreda que s'orientent les soupçons du "commissario Finestra"[5]. Quelques heures à ●●●

4- On pourra lire le texte de cet article dans le livre de Luciano Lanza cité en note 2. Mais d'autres que ce folliculaire s'essuieront consciencieusement les pieds sur Valpreda, qualifié de "bête féroce" par *La Nazione*, de "bête obscène et répugnante" par *Il Secolo d'Italia*, de "fou sanguinaire" par *Il Tempo* (*La strage di Stato*, p. 133).

5- " Le commissaire Fenêtre". Je rappelle que Calabresi sera assassiné le 17 mai 1972 à Milan, peu de jours après la mort en prison du jeune libertaire Franco Serantini. Il faudra attendre 1988 pour qu'un ex-militant de Lotta continua vienne avouer aux carabiniers de La Spezia sa participation supposée au meurtre, commandité, selon lui, par les chefs de LC, Adriano Sofri et Giorgio Pietrostefani. Toujours emprisonné aujourd'hui, Sofri est véritablement la dernière victime de l'onde de choc des bombes du 12 décembre 1969. Sur ce sujet, je ne peux que conseiller la lecture du magistral livre de Carlo Ginzburg, *Le juge et l'historien, considérations en marge du procès Sofri*, publié par les éditions Verdier en 1997.

●●● peine après l'attentat, celui-ci se présente au local anarchiste de la via Scaldasole pour demander aux deux présents, Sergio Ardau et Pino Pinelli, des nouvelles de "ce fou de Valpreda et de sa bande de gamins" du groupe libertaire du 22 mars. La police est très bien informée, semble-t-il, des propos incendiaires que tient Valpreda dans les cafés du quartier de Brera à Milan ou dans les petits bulletins auxquels il lui arrive de collaborer, comme ce *Terra e libertà* où, sous le titre "Ravachol è risorto"[6], il a exalté l'action des "jeunes prêts à tenir leur rôle d'ennemis de l'État et à crier "Ni Dieu ni maître" avec le poignard de Caserio, le pistolet de Bresci, la mitraillette de Bonnot, les bombes de Filippi et d'Henry". Et comment pourrait-elle ne pas l'être puisqu'il se trouve que le "compagnon Andrea", l'un des membres du petit cercle du 22 mars (le groupe des jeunes activistes liés à Valpreda), n'est autre qu'un fonctionnaire de police du nom de Salvatore Ippolito. Ce n'est cependant pas de lui que viendront les principales accusations portées à l'encontre de Valpreda, mais d'un autre des membres du groupe, un étudiant en philosophie appelé Mario Merlino. Interrogé par la police de Rome le 13 décembre, celui-ci n'a rien de plus pressé que d'avouer que ses camarades disposent d'un dépôt d'armes et d'explosifs via Tiburtina, à Rome. C'est donc là que les policiers vont emmener Valpreda, le 16 décembre, à deux heures du matin, pour qu'il leur indique le lieu où est censé se trouver le dépôt d'armes signalé par son "camarade", le très bavard Mario Merlino. Inutile de dire que les policiers reviendront bredouilles de leur expédition nocturne, n'ayant trouvé sur la via Tiburtina que des tessons de bouteille et de vieilles boîtes de conserves.


Valpreda

Mais qui est ce Mario Merlino qui vient de rendre un si piètre service à ses camarades du 22 mars ? De fait, peu de mois avant les faits, cet étudiant de 25 ans, fils d'un fonctionnaire au Vatican, était connu en tant que militant de l'organisation néo-fasciste Avanguardia nazionale, à laquelle il appartenait depuis l'âge de 18 ans. En mars 1968, il a fait partie d'un groupe de 200 militants fascistes venus affronter les étudiants d'extrême gauche qui occupaient l'université La Sapienza de Rome. Le mois suivant, il a séjourné en Grèce, à l'occasion d'un voyage organisé par les chefs fascistes Pino Rauti et Stefano Delle Chiaie, qui avaient répondu à l'invitation faite par l'ESESI, l'association des étudiants fascistes grecs à l'étranger. Puis, soudain, à son retour en Italie, Mario Merlino se "convertit" à l'anarchisme, se met à porter la barbe et laisse pousser ses cheveux. S'introduisant peu à peu dans les petits cercles militants, il finit par se retrouver aux côtés de Valpreda et de quelques jeunes activistes déçus de l'inertie des groupes de la FAI[7]. Il n'a d'ailleurs pas cherché à cacher ses origines à ses nouveaux camarades : même après son arrestation, le bon Valpreda continuera à croire à la sincérité de ce nouveau venu.

La où le bât blesse, c'est que, malgré cette sincérité supposée, Merlino n'a jamais cessé de fréquenter ses "ex" - amis d'Avanguardia nazionale, à commencer par celui qui est leur leader à Rome, Stefano Delle Chiaie, alias "er caccola"[8]. C'est d'ailleurs ce dernier qui lui fournira le seul alibi dont il pourra se prévaloir pour l'après-midi du 12 décembre. Longtemps après, dans un entretien paru dans *L'Europeo* en 1981, Merlino exprimera encore l'estime qu'il porte au chef fasciste romain.

Quant à Valpreda, ex-délinquant juvénile, demi-marginal, isolé même du milieu anarchiste par ses déclarations intempestives et son désir d'action, on voit qu'il avait tout, au fond, pour remplir le rôle que les véritables auteurs des attentats du 12 décembre avaient décidé de lui faire jouer. "Il a été choisi à l'avance, écrit L. Lanza. Si la situation politique devait l'exiger, il pourrait être un bouc émissaire très commode." Et il l'a été deux fois, par les fascistes d'Avanguardia nazionale et par les services de la police politique.

La piste noire

Mais, alors que la presse bat le tambour contre le "fou sanguinaire", "la bête humaine" et autres gracieusetés, une autre vérité commence à se faire jour, fort éloignée du scénario concocté par les maîtres d'œuvre du 12 décembre, avec lequel la presse va amuser la galerie pendant quelques semaines encore[9].

C'est le 15 décembre, c'est-à-dire le jour même où Valpreda est arrêté, qu'un professeur de français de Vittorio Veneto, Guido Lorenzon, se présente chez un avocat de cette ville pour lui faire part de ses soupçons quant à la possible participation d'un de ses amis, le libraire néo-nazi Giovanni Ventura, dans les attentats qui viennent de mettre l'Italie entière en émoi.

Les trouvailles qu'on fera dans les années qui suivent vont permettre de répondre, en partie du moins, à la question que se posaient les rédacteurs du bulletin de la Crocenera, dans le numéro immédiatement postérieur aux attentats des 8 et 9 août : "Dans cette terrible année 1969, nous nous demandons : que diable se passe-t-il en Italie ? Si, dès ce mois d'août 69, les rédacteurs de ce bulletin anarchiste avaient l'intuition que quelque chose était d'ores et déjà en gestation, et que les libertaires auraient à en payer les conséquences, ils ne pouvaient pas savoir alors que tout cela répondait à une stratégie imaginée dans des cercles touchant à la fois aux services secrets et aux groupes d'extrême droite du pays. Cette stratégie est exprimée sans détours dans un document qu'on saisira en 1974 dans les locaux de l'Aginter Press de Lisbonne, une organisation d'extrême droite dirigée par un ex-officier OAS, Yves Guillou, alias Ralph Guérin-Sérac[10]. Intitulé *Notre action politique*, on y expose les principes de ce qu'on désignera sous l'expression de "stratégie de la tension", par laquelle, en commettant des attentats attribués à l'extrême gauche, on visait à créer un climat de peur favorable à l'instauration d'un régime ultra-autoritaire.

Une justice qui bafouille

Ce n'est que le 13 avril 1971, soit près d'un an et demi après les premiers aveux de Lorenzon, que Giancarlo Stiz, juge d'instruction à Trévise, émet un mandat

6- " Ravachol est de retour".
7- La Fédération anarchiste italienne.
8- " La crotte de nez" : ce poétique surnom a été attribué à Delle Chiaie à cause de sa petite taille.
9- Ce bel élan avec lequel, tête la première, la presse italienne donne dans le panneau à la fin 69, on le retrouvera quelques années plus tard, en 1982, quand elle gobera avec délices le mauvais plat que lui serviront les services secrets du pays en vue d'accréditer la thèse de l'implication de la Bulgarie "communiste" dans la tentative d'assassinat commise, le 13 mai 1981, sur la personne de Jean-Paul II par Ali Agca, pourtant membre d'une organisation turque d'extrême droite.
10- Ici encore, on se reportera au livre de Luciano Lanza.

d'arrêt contre trois nazis-fascistes de la région vénitienne – Giovanni Ventura, Franco Freda et Aldo Trinco – pour leur participation supposée à plusieurs des attentats de l'année 1969, et il faudra attendre encore le 22 mars 1972 pour que les juges Stiz et Calogero les impliquent dans les faits de décembre 1969. Du coup, quand commence à Catanzaro, le 25 janvier 1975, le procès pour le massacre de la piazza Fontana, Valpreda et ses amis du 22 mars se retrouvent sur le banc des accusés aux côtés de nombreux militants d'extrême droite et de quelques agents du SID, les services secrets italiens. Le 23 novembre 1979, la cour d'assises de Catanzaro condamne plusieurs de ces derniers – les nazis-fascistes F. Freda et G. Ventura ainsi que Guido Giannettini, qui porte une double casquette de journaliste et d'agent du SID – pour leur responsabilité dans le massacre de la piazza Fontana. Mais ils seront tous acquittés pour insuffisance de preuves dès 1981, un jugement confirmé en 1985. La justice ne s'arrêtera pas en si bon chemin, du reste, puisque le même scénario va se répéter pour les responsables de l'attentat contre l'express Rome-Munich en 1974, et pour ceux du massacre de 1980 à Bologne. “Si dans un premier temps, l'enquête sur la tragédie de la gare de Bologne sembla devoir conduire vers les coupables, il s'avéra rapidement que c'était un leurre”, écrit Jacques Georgel dans son livre *L'Italie au XXe siècle*[11]. Dans ce dernier cas, un juge bolognais allait inculper 16 personnes, dont un ex-directeur adjoint des services secrets italiens et le chef de la loge maçonnique P2, le très sulfureux Licio Gelli. Mais ici encore, les premières condamnations seraient suivies d'acquittements ou de réductions de peine, au motif d'insuffisance de preuves. Quant à l'affaire de la piazza Fontana, la cour d'assises de Milan y a mis le point final le 12 mars 2004 en acquittant les trois derniers accusés, les fascistes Delfo Zorzi, Giancarlo Rognoni et Carlo Maria Maggi, une sentence qui, il faut bien le dire, n'a pas fait grand bruit, hors d'Italie, au sein d'une opinion publique européenne encore assourdie par le fracas des bombes du massacre du 11 mars à Madrid.

Autrement dit, la justice italienne ne sait toujours pas – ou ne veut pas savoir – qui est responsable des attentats du 12 décembre 69 ou de la gare de Bologne, et tout porte à croire que personne ne paiera jamais pour ces crimes. Il n'y a pas de fin à l'histoire de la piazza Fontana.

Les deux terrorismes

Dans l'expression “les années de plomb”, on tend à englober indistinctement les violences dont se sont rendu coupables les “deux terrorismes”, le rouge et le noir, renvoyés dos à dos dans une égale réprobation. Mais, de fait, si on y regarde d'un peu plus près, on voit aussitôt que nombre des analystes de la vie politique italienne sont enclins à mettre l'accent sur l'un bien plus que sur l'autre. Ainsi, dans le livre cité plus haut, le docte professeur J. Georgel consacre une *demi-page*, pas plus, au “terrorisme de droite”, contre près de cinq pages au “terrorisme de gauche”, traité sous deux rubriques différentes: “Le terrorisme rouge”, p. 104-106, et “Le déclin du terrorisme”, p. 110-112, qui ne concerne strictement que le “terrorisme rouge”. Par là, ces commentateurs ne font que répéter, à leur manière, le geste par lequel la société italienne – ou, plus précisément, ses faiseurs d'opinion – a réussi à rejeter dans l'ombre la violence de groupes d'extrême droite manœuvrés en sous-main par une partie des services secrets du pays[12], pour ne plus retenir que celle qui lui succède quelques années plus tard: il faut se souvenir que le terrorisme rouge ne commence à tuer, pour sa part, que vers le milieu des années soixante-dix. L'opération est d'autant plus aisée que, comme on vient de le rappeler, les procès intentés aux fascistes soupçonnés d'être à l'origine des massacres mènent invariablement à des impasses, alors que les responsables de l'autre terrorisme sont connus, identifiés, jugés et lourdement condamnés. La justice italienne bafouille, certes, mais elle a un autre défaut: elle n'y voit que d'un œil.

L'incapacité manifeste à juger équitablement les uns et les autres, la tendance à faire porter une plus lourde responsabilité au terrorisme de gauche qu'à celui de droite, ce même professeur en fournit une preuve de plus dans son livre cité précédemment, quand il qualifie le terrorisme de gauche de “plus récent” que celui de droite – ce qui est vrai –, et de “plus meurtrier” – ce qui est manifestement faux[13].

Et comment pourrait-il l'être, du reste, quand on sait que le terrorisme des Brigades rouges – et autres groupes d'inspiration plus ou moins proche –, en choisissant des objectifs très ciblés (magistrats, policiers, militaires, patrons, journalistes, etc.), a pour but affiché de faire la guerre aux classes dominantes et à leurs serviteurs, alors que les groupes d'extrême droite frappent presque toujours à l'aveuglette, sans discrimination aucune, non pour alarmer tel ou tel groupe particulier mais en vue de terroriser la société tout entière pour mieux préparer les esprits à un rétablissement de l'ordre par la voie du coup d'État. Les actions des BR et le retentissement médiatique de l'assassinat d'Aldo Moro ont fait oublier, semble-t-il, à notre professeur que, si on s'en tient à une stricte – et fort sinistre, j'en conviens – comptabilité, les groupes nazis-fascistes ont tué bien plus que les autres.

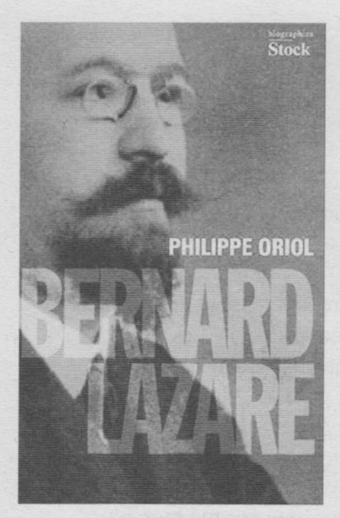
Enfin, il ne suffit pas de dire, comme le fait ce politologue un peu distrait, que le terrorisme rouge est plus “récent” que le noir. Sans vouloir le moins du monde exonérer de leurs responsabilités les BR et autres groupes d'inspiration proche, on peut faire l'hypothèse que le terrorisme de gauche ne se serait probablement pas hissé au niveau atteint au cours de la seconde partie des années soixante-dix si, dès la fin de la décennie antérieure, des groupes nazis-fascistes manipulés par des secteurs de l'appareil d'État italien n'avaient pris la responsabilité d'ouvrir toute grande la boîte de Pandore, dans le même temps que d'autres de ces secteurs cherchaient, contre toutes les évidences, à faire porter le chapeau aux anarchistes. En ce sens, on ne peut que donner raison à Luciano Lanza quand, dans la conclusion de son livre, il affirme que la tuerie de la piazza Fontana fut véritablement le point de départ des “années de plomb”, “la mère de tous les massacres”. ■

Miguel Chueca

11- La documentation française, 1996, p. 104. Jacques Georgel est, par ailleurs, l'auteur de livres sur le franquisme et le salazarisme.

12- Sur les liens du terrorisme noir avec les services secrets américains, on lira avec profit l'ouvrage de Jean-François Brozzu-Gentile, L'affaire Gladio. Les réseaux secrets américains au cœur du terrorisme de droite (Albin Michel, Paris, 1994).

13- *L'Italie du XXe siècle*, p. 103. Si on se reporte aux chiffres officiels donnés par Isabelle Sommier dans son livre *La Violence politique et son deuil* (Presses universitaires de Rennes, 1998), on y verra que, sur les 4290 actions violentes en tous genres qui ont eu lieu en Italie entre 1969 et 1980 – une période pour laquelle l'ex-président du Conseil Francesco Cossiga a parlé, à juste titre, de “guerre de basse intensité” –, 2898 (dont 150 assassinats) sont imputables à l'extrême droite et 1136 à l'extrême gauche, soit 67,55 % pour la première et 26,50 % (dont 94 meurtres politiques) pour la seconde.



BERNARD LAZARE
de Philippe Oriol
Stock, 458 pages, 2003.

Une figure atypique et emblématique

Cette biographie parue en 2003 n'a sans doute pas assez retenu l'attention des chroniqueurs.

Philipe Oriol, à qui l'on doit, entre autres, la très belle présentation de la réédition en 2002, par les Éditions de la CNT Région Parisienne, de la brochure *Les anarchistes et l'affaire Dreyfus*[1] de Sébastien Faure, est un fin connaisseur du mouvement anarchiste de la fin du XIXe siècle et de l'affaire Dreyfus. Autant dire qu'on est face au travail de quelqu'un qui maîtrise parfaitement son sujet. Et la figure à la fois atypique et emblématique que fut Bernard Lazare méritait sans aucun doute un auteur qui rende compte de son parcours en historien impliqué. Philippe Oriol a su rendre vivant le récit de son itinéraire politique et militant. Bernard Lazare fut en effet un intellectuel anarchiste, collaborateur souvent indocile de revues militantes. Et à ce titre, il reste une figure marquante de ce mouvement qui, faut-il le rappeler, était en cette fin de siècle très puissant et surtout très influent dans les milieux littéraires (Bernard Lazare rédigea quelque 25 ouvrages).

Puis lorsque, avec les prémices de l'affaire Dreyfus, l'antisémitisme explosa en une véritable fièvre mortifère, Bernard Lazare, ce fils "de bourgeois aisés fidèles au rituel juif sépharade", éprouva ce que, quelques années plus tard, Freud, athée lui aussi, éprouvera à son tour lorsque le Nazisme triomphera en Autriche. C'est tout le choc provoqué par le regard de l'autre qui le conduisit à revendiquer une identité qu'on lui jetait à la figure comme insulte. Et, bien qu'elle ne fut pas la sienne, tant il est vrai qu'il ne sentait pas juif du fait, je cite, de son *"assimilation forcenée"*, il l'assuma crânement. Il releva le défi et devint alors un partisan du mouvement sioniste naissant. Mais tout en se rapprochant de Theodor Herzl, il n'en perdit pas pour autant son esprit critique. La perception qu'il avait de ses dirigeants demeurait anarchiste. De son point de vue, la lutte de classe traversait aussi cette inclination nationale pour la création d'un foyer juif en Palestine. Ainsi, Bernard Lazare, sioniste et libertaire, se fit l'ardent défenseur des ouvriers juifs que l'exil, la misère et les persécutions avaient refoulé au plus bas de l'échelle sociale.

Mais le grand combat de sa vie fut sans conteste, l'affaire Dreyfus. Son rôle dans la défense du capitaine à qui ses persécuteurs ont reproché ses origines juives est mal connu, en tout cas pas assez reconnu. Le lecteur attentif, emporté par le style de l'auteur, se replongera dans une époque qui, par bien des cotés, l'aidera à mieux comprendre la sienne. Il s'agit donc d'un ouvrage essentiel et qui, en ces temps de simplifications extrêmes, n'en a que plus de mérite.

Jean Luc Debry

[1] Publié pour la première fois en février 1898 dans *Le Libertaire*. Cette brochure fit déjà l'objet d'une réédition en 1993 dans la collection Noire du Fourneau.

Dessin animé sur La Commune

Le mauvais dessein de Chomet

MORT DU DERNIER ÉLÉPHANT AU JARDIN D'ACCLIMATATION (*Illustrated London News*).

Nous vous avions présenté le scénario *des Animaux du Jardin des Plantes* et expliqué dans quelle situation les auteurs se trouvaient. C'était dans le numéro 135/136 *Gavroche* (mi-août 2004). Voici la suite de cette triste affaire. Elle est, par bien des côtés, emblématique et mérite de retenir notre attention.

Le scénario du film d'animation *Les Animaux du Jardin des Plantes* avait été sélectionné pour le trophée CNC. Il n'a pas été retenu pour figurer parmi les 10 gagnants. Cette mauvaise nouvelle porte un coup qui, espérons-le, ne sera pas fatal au projet de Philippe Férin et Mathilde Maraninchi.

À ce coup sévère s'ajoute la déclaration de Chomet (l'auteur *Des Triplettes de Belleville*) dans la presse professionnelle. Il y réaffirme urbi et orbi sa volonté de mener à bien son film à partir de la même idée. Cette confirmation et la décision de la CNC sont, c'est évident, de nature à entraver sérieusement la recherche de production des auteurs *des Animaux du Jardin des Plantes*. De la même manière, elles hypothèquent gravement les conditions d'une distribution correcte de leur futur film (pour autant qu'il soit jamais produit). *Les Triplettes de Belleville* ont réalisé, faut-il le rappeler, 800 000 entrées. Et nul n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre que producteurs et distributeurs y regarderont à deux fois avant de donner sa chance à un film qui porterait sur le même sujet.

Dans le numéro du journal professionnel *Écran total* de la première semaine d'octobre Chomet exposait en effet ses trois projets de film dont *Barbacoa* film qui se passe pendant la Commune de Paris avec un groupe d'animaux qui s'échappe du Jardin des Plantes . Il s'agit bien, mot pour mot, du projet dont nous vous avions parlé dans ses colonnes. Il persiste et signe en première page d'une revue très lue dans la profession et qui, dans son domaine, fait référence.

Au reste, lors de la délibération du jury CNC, quelqu'un aurait fait remarquer, afin de justifier que l'on écarte le scénario de Philippe Férin et Mathilde Maraninchi la similitude des sujets. Ce qui, si cela se révélait exact, permettrait sans doute d'expliquer bien des choses. Il semblerait que dans le petit monde qui préside aux destinées de la création dans ce pays, on pense, non sans raison d'ailleurs, qu'il n'y a pas de place pour deux films sur le même sujet et qui plus est dans le domaine du film d'animation. Le marché, pour reprendre les catégories du libéralisme, est, il est vrai, sans doute incapable d'assurer une chance économique à un film réalisé par des auteurs inconnus du grand public mis en concurrence avec une production bénéficiant de la complicité des détenteurs du pouvoir.

"Force reste donc à la force" soupirèrent Mathilde Maraninchi et Philippe Férin après avoir lu l'article et pris connaissance de la décision de la commission.

J.L. D.

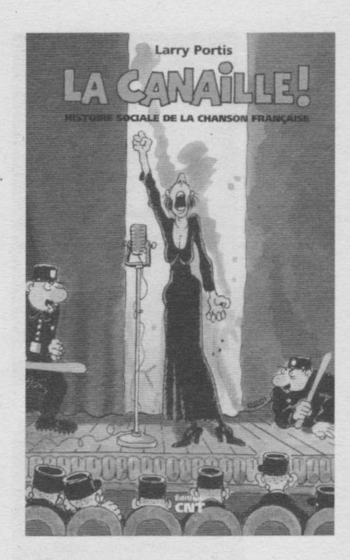
Goûts musicaux et évolutions sociales

"Nulle part on ne modifie les lois de la musique sans modifier les lois civiles", observait Platon. Larry Portis, lui, recherche l'influence des évolutions sociales sur les goûts musicaux, de la révolution française à nos jours.

Avant 1789, le peuple, en majorité illettré, se défoule avec des airs populaires d'usage collectif et anonyme correspondant aux anciennes structures féodales. Au XVIIe siècle, la satire politique brave le pouvoir sous la forme des "Mazarinades" avant que la révolution ne libère une musique elle aussi corsetée par un ordre social étouffant. La victoire d'une "Marseillaise" plus patriotique l'emportant sur sa subversive rivale "la Carmagnole", marque un tournant de la révolution vers une république nationaliste. Entre Restauration et Second Empire, l'auteur s'individualise. Pierre Jean de Beranger (1780-1857) devient célèbre. Ses couplets accompagneront l'insurrection de juillet 1830. La chanteuse Thérésa (1837-1913) sera la première vedette adulée comme interprète. Ses succès, dont "la Canaille", sont déjà exploités à des fins commerciales. Goguettes, cabarets, cafés-concerts et music-hall sont autant d'étapes d'une société qui change. L'engagement populaire initial se dilue en divertissement. Les bourgeois et le peuple se côtoient pour écouter passivement des chanteurs professionnels. De 1891 à la guerre de 1914, il nous reste deux classiques, "L'Internationale" d'Eugène Pottier (1816-1887) et "le temps des cerises" de Jean-Baptiste Clément (1836-1903). Expression des forces sociales, ces textes entretiennent le souvenir et la nostalgie de la Commune et illustre le renouveau du mouvement ouvrier dans les années 1880. "Nos 20 ans", "la Marseillaise des requins", "la grève des mères", critiques radicales intemporelles, sont dues aux deux personnages dominant la chanson engagée à la Belle époque, Gaston Couté (1880-1911) et Montéhus (1872-1952). Dès 1917, la France s'ouvre aux musiques étrangères. Avec l'arrivée du jazz, le rythme l'emporte sur le sens des paroles. Sous l'Occupation, l'écoute de la musique noire américaine devient une forme de résistance ayant pour chef de file les zazous. A la chanson politisée "rive gauche" d'après-guerre succède une nouvelle génération qui n'a connu ni la guerre ni la résistance: elle se tourne vers le rock. Véritable phénomène de société dans les pays anglo-saxons, il correspond plus chez nous à une mode propulsée par des intérêts commerciaux. Mais toujours, de Brassens à Noir Désir, notre pays reste un lieu de contestation musicale. En mai 1968, des artistes tentent l'aventure de l'auto-production. Dominique Grange, qui a écrit et chanté les plus beaux textes de ce printemps, témoigne dans la postface sur cette bouffée de liberté avant la répression. Aujourd'hui, qu'importe la contestation pourvu qu'elle fasse vendre !

Sans viser à l'exhaustivité, Larry Portis démontre à travers ses goûts et ses engagements que "les chansons influencent le public, accompagnent les révoltes, comme elles contribuent au contrôle social".

Hélène Fabre



LA CANAILLE !
Histoire sociale de la chanson française
de Larry Portis,
Paris, Editions CNT, 2004, 224 p., 14 €

Les grèves du printemps 2003

Échanges[1], bulletin du réseau *Échanges et mouvement* , a sorti un numéro hors série de 65 pages daté du mois de septembre 2004, intitulé *"Pour une compréhension critique du mouvement du printemps 2003"* et sous titré *"De la grève des enseignants aux manifestations contre la réforme des retraites"*.

Toujours aussi rigoureuse, cette revue mêle avec bonheur une étude attentive de l'histoire des acteurs sociaux en actions et des stratégies mises en œuvre par les structures chargées de les contrôler. Son sens aigu du lien qui existe entre le mode d'organisation des luttes sociales et le projet politique global qui le sous-tend donne le ton. Qualité commune à tous les héritiers d'Anton Pannekoek. Elle en fait des historiens particulièrement scrupuleux. Et dans le cas présent, c'est tout à fait sensible. Les événements qu'elle étudie sont ici, une fois de plus, considérés à l'aune de cette exigence.

Le mouvement des enseignants y est décrit dans 10 régions. Une chronologie nous en rappelle les temps forts. Et surtout, on peut y lire une étude assez fine des relations complexes entre les formes d'organisation qui émergent hors des structures de contrôle social et la volonté de ses mêmes appareils d'en prendre la direction coûte que coûte. Les enjeux immédiats et lointains, ainsi que le cadre économique et social, nous en sont rappelés dans des chapitres spécifiques. Eh oui, 2003 c'est déjà de l'histoire ancienne.

JLD

[1] Site internet : www.mondialisme.org
Abonnement BP 241, 75866 Paris Cedex 18

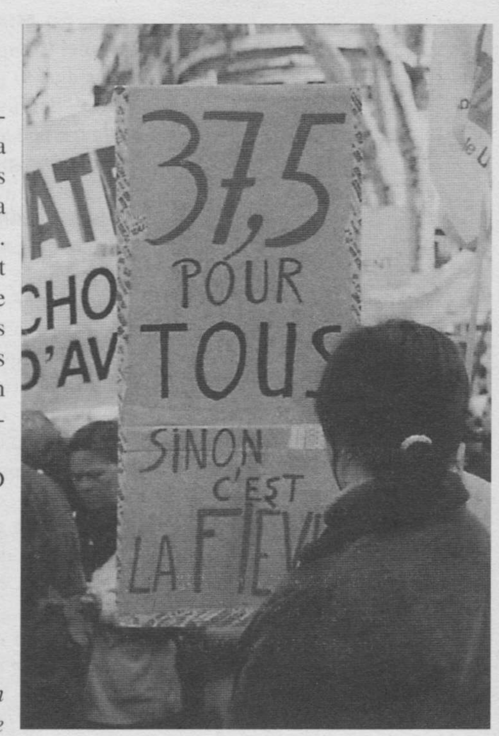
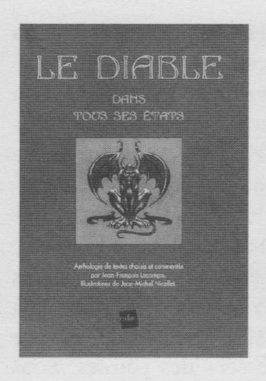
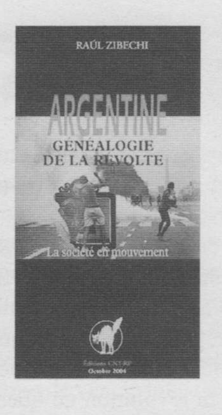


Photo *L'Emancipation syndicale et pédagogique*

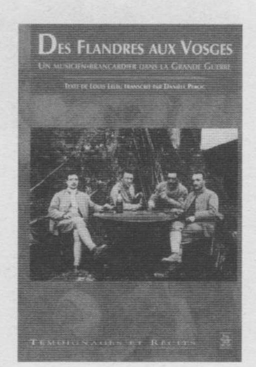












RÉFRACTIONS

Le ° 13 de cette revue de recherches et expressions anarchistes invite à réfléchir sur les «Visages de la science" dans trois directions : les inquiétudes face à la science, en quête d'identité, vers une autre politique de la recherche.

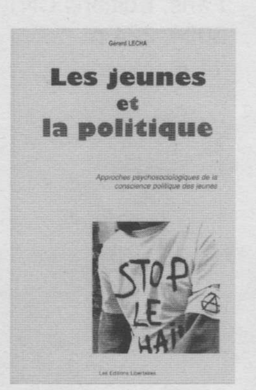
LES AMIS DE RÉFRACTIONS, BP 139, 75976 PARIS CEDEX 20. 12 €

DES FLANDRES AUX VOSGES. UN MUSICIEN-BRANCARDIER DANS LA GRANDE GUERRE

Texte de **Louis Leleu** transcrit par Danièle Percic.

Un témoignage sur ce qu'"un simple soldat de deuxième soldat a vu de son petit coin...". Les forces de vie y prennent le pas sur les scènes de guerre.

ÉDITIONS ALAN SUTTON. 192 P. - 23 €



LES JEUNES ET LA POLITIQUE

Gérard Lecha

Et si, contrairement à la pensée générale, les jeunes s'intéressaient à la politique et à un monde meilleur ? C'est la démonstration de l'auteur à partir d'une enquête psychosociologique menée pendant plusieurs années.

LES ÉDITIONS LIBERTAIRES 219 P. 13 €

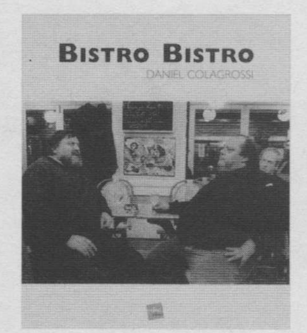


BISTRO BISTRO

Daniel Colagrossi

Plus de 130 photos sensuelles et chaleureuses par un pilier de bistrot qui sait restituer des ambiances comme peu y réussissent.

ÉDITIONS E-DITE - 42,69 €



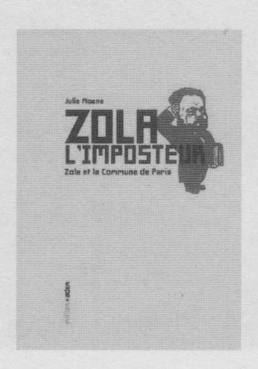
ZOLA L'IMPOSTEUR

ZOLA ET LA COMMUNE DE PARIS

Julie Moens

Une plongée critique et décapante dans l'œuvre de Zola, notamment des articles occultés qui révèlent que l'écrivain, que l'on croyait engagé au côté du peuple pour faire avancer le progrès social, n'appréciait pas du tout les luttes populaires au point de réduire la Commune à deux bandes de loups qui s'affrontent.

ÉDITIONS ADEN - 17 €



LE DIABLE DANS TOUS SES ÉTATS

Anthologie de textes choisis et commentés par Jean-François Lecomte. Illustrations de Jean-Michel Nicollet.

Exploration des quatre faces du Diable : la mort, la rébellion, la tentation, la punition et leurs représentations sous les noms de Hadès, Lucifer, Satan et Belzébuth. On commence par descendre aux enfers avec Ovide pour 150 pages plus loin et autant de morceaux choisis s'étonner de la résurrection du diable avec Halloween dans les écoles et les beaux jours du satanisme.

ÉDITIONS E-DITE - 30 €

EZLN : 20 ET 10. LE FEU ET LA PAROLE

Gloria Munoz Ramirez

Un livre partisan sur la lutte de l'Armée zapatiste de libération nationale (EZLN) écrit par une journaliste mexicaine qui a vécu plusieurs années dans les communautés zapatistes. Une chronique détaillée des événements de janvier 1994 à août 2003 illustrée de photos et dessins.

ÉDITIONS NAUTILUS - 15 €

ARGENTINE, GÉNÉALOGIE DE LA RÉVOLTE

Raul Zibechi

Le livre retrace les voies différentes qui amènent à l'ébranlement social de décembre 2001. Une autre lecture de la culture des opprimés et des réactions des jeunes générations.

ÉDITIONS CNT-RP - 380 P. - 16 €

MALTRAITANCE SOCIALE À L'ENFANCE

Nicole Maillard-Déchenans

Témoignage d'une institutrice en Foyer de l'Enfance sur le quotidien d'une logique institutionnelle qui se contente du gîte et du couvert mais laisse les enfants dans la misère psychique et sociale.

LES ÉDITIONS LIBERTAIRES - 13 €

MARÉCHAL NEY, FUSILLÉ OU ÉVADÉ ?

Michel Dansel

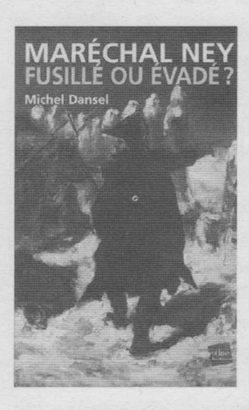
Et si le "brave des braves" ne reposait pas au cimetière du Père-Lachaise mais plus vraisemblablement dans un cimetière de Caroline du Nord, pays où il s'était retiré après le simulacre de son exécution ? En spécialiste de l'inattendu, de l'incroyable voire de l'invraisemblable, l'auteur sait faire partager ses convictions.

ÉDITIONS E-DITE - 24 €

PIERRE LEROUX ET LE SOCIALISME RÉPUBLICAIN

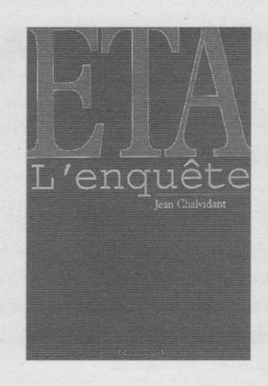
Vincent Peillon

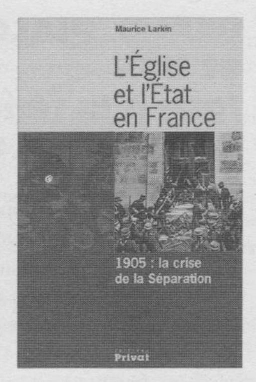
Pierre Leroux devrait être connu de tous. Ne dit-on pas de lui, et lui-même se reconnaissait comme tel, qu'il est l'inventeur du mot socialisme. Une note dans le livre précise que le mot aurait été inventé par un auteur italien en 1803 et ne serait apparu en France que le 12 novembre 1831 dans le journal protestant *Le*









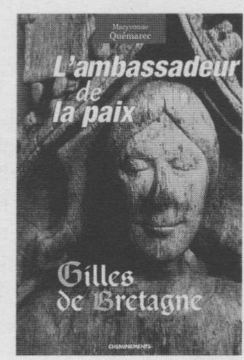


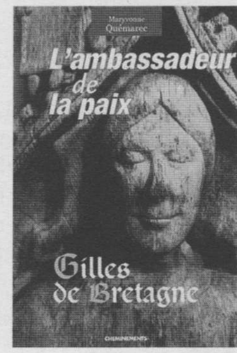
Semeur. Pierre Leroux le réinventa donc en 1834. Mais bien plus qu'un mot, Pierre Leroux sut définir l'idée d'une possibilité d'expérience démocratique qui ne soit ni socialisme absolu ni individualisme dissolvant et qui passe nécessairement par une recherche ailleurs que dans la politique et l'histoire : dans la philosophie.
Il revenait bien à Vincent Peillon, agrégé de philosophie, de remettre Pierre Leroux dans nos mémoires.
Éditions Le bord de l'eau - 22 €

Les carnets d'un citoyen belge
Jean Sibenaler
Un récit journalier d'un Bruxellois, surpris avec sa famille par l'envahissement de la Belgique, tenu dès les premiers jours du mois d'août 1914 jusqu'en septembre 1917.
Un document sur les difficultés et les moments tragiques endurés pendant cette période d'occupation de la capitale belge.
Éditions Cheminements - 21 €

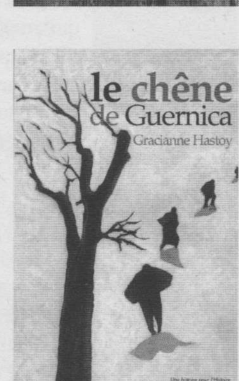
ETA, l'enquête
Jean Chalvidant
Une étude très documentée sur ce groupe terroriste qui, après quelques arrestations spectaculaires, semblait avoir perdu de sa puissance. L'explosion récente de plusieurs bombes à la même heure et en différents endroits d'Espagne montre que ce mouvement séparatiste basque existe toujours et qu'il reste en état de frapper.
Cinquante années d'existence secrète de l'ETA sont expliquées, des éclaircissements apportés, des précisions, des noms et notamment la liste des 825 victimes des commandos clandestins.
Éditions Cheminements - 23 €

L'Église et l'État en France 1905, la crise de la Séparation
Maurice Larkin
Cent ans après le divorce de l'église catholique et la République dans la confrontation et les refus, et alors que cette loi va beaucoup faire parler d'elle cette année, voici un livre très documenté sur les acteurs d'un jeu compliqué entre la France et le Vatican.
Le texte complet de la loi figure en annexe. 44 articles à lire pour ceux qui veulent s'y retrouver dans le débat actuel lancé par ceux qui voudraient la modifier sous prétexte de modernité.
Éditions Privat - 26 €





L'Ambassadeur de la paix, Gilles de Bretagne
Maryvonne Quémarec
Un roman historique au temps où le duc Jean V régne sur la presqu'île bretonne aux frontières entre les royaumes de France et d'Angleterre qui s'affrontent depuis près d'un siècle. Gilles, né en 1424, septième et dernier fils de Jean V de Bretagne, va-t-il pouvoir concrétiser le rêve de paix et d'équilibre de son vieux père en s'embarquant en 1432 pour l'Angleterre ? Il va y retrouver son cousin Henri VI, roi d'Angleterre et de France, un roi enfant de douze ans.
Éditions Cheminements - 22 €



Le chêne de Guernica
Gracianne Hastoy
Un enfant de Guernica vit le bombardement meurtrier du 26 avril 1937 puis connaît l'exode et les années d'exil en France dans les camps. Un roman qui respecte la réalité en faisant découvrir des aspects méconnus de la guerre civile espagnole et la vie des réfugiés républicains.
Éditions Cheminements - 22 €

Le mouvement conseilliste, retour sur une actualité éditoriale
Christophe Bourseiller a publié, en 2003 aux éditions Denoël, un volumineux ouvrage intitulé *Histoire Générale de l'Ultra-gauche*. Dans le même temps les éditions Les Nuits Rouges sortaient le livre de Denis Authier et Gilles Dauvé *Ni Parlement ni syndicat, les conseils ouvriers*. Si le premier a joui d'une certaine notoriété, le second passa totalement inaperçu. Ces deux publications ont fait l'objet d'une très intéressante et très pertinente critique dans le numéro 11 de la revue *L'Oiseau Tempête*[1]. La lecture de l'article de Charles Reeve paraît indispensable à quiconque souhaite porter un regard moins paresseux, et surtout moins convenue sur l'histoire du KAPD que celui proposé par C. Bourseiller. Il nous démontre avec érudition que la lecture proposée par l'auteur d'*Histoire Générale de l'Ultra-gauche* dénature la valeur théorique et historique de ce courant politique. De son côté, la revue *À contretemps*[2] dans son numéro 16 du mois d'avril 2004 a elle aussi publié deux articles, un de Pierre Sommernyer et Freddy Gomez qui s'intitule, *"L'ultra gauche, histoire et confusion"* et un autre d'Enrique Escobar *"C. Bourseiller et les sociaux barbares"*. Leurs auteurs y formulent une critique documentée et rigoureuse du livre de Christophe Bourseiller, critique qu'il faut lire absolument. Dans le numéro 18 du mois d'octobre, la revue publie une réponse de l'auteur qui est franchement décevante. JLD

1- Oiseau-tempête, contact 21 ter rue Voltaire 75011 Paris
2- A contretemps, contact : Fernand Gomez 55 rue des Prairie 75020 Paris.

BEAUD, PIALOUX, MAGLOIRE et BON face à la représentation de la classe ouvrière



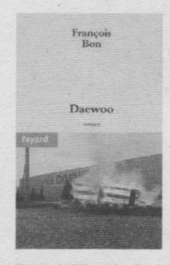
À propos de mémoire et de parole confisquée, l'actualité judiciaire a fait écho à l'actualité littéraire. Le succès du livre de François Bon, *Daewoo*[1] (roman) a été salué avec une sorte d'ironie tragique par la condamnation de Kamel Belkadi, un ancien de chez Daewoo, justement.

Le 13 octobre 2004, Kamel Belkadi est condamné à 3 ans de prison dont 18 mois fermes et 30000 euros d'amende. Ses juges l'accusaient d'avoir provoqué l'incendie qui s'est produit le 23 janvier 2003 dans l'usine de tubes cathodiques Daewoo en Lorraine, près de Longwy. Cette condamnation est d'autant plus tragique qu'elle vient clore un combat emblématique. Elle nous rappelle aussi que ce siècle débute par une série de défaite ouvrière. Et, il faut bien le dire, à l'annonce du verdict, sur le plan régional et national, il y eut assez peu de mouvement de solidarité. L'Union Locale CGT du Bassin de Longwy et l'intersyndicale semblaient bien seules.



Après Lu, Moulinex et Metaleurop, la sanction qui frappe Kamel Belkadi porte en elle la réalité d'un rapport de force particulièrement significatif au regard des luttes ouvrières des siècles passés dont nous étudions dans cette revue les spécificités sociales, géographiques et politiques. Comment expliquer un tel processus sans pour autant enfourcher les habituels poncifs qui nous annoncent urbi et orbi la fin de la lutte de classe?

Nous avions eu avec l'ouvrage *Retour sur la condition ouvrière* [2] de Stéphane Beaud et Michel Pialoux un début d'explication. Ces deux sociologues, au terme d'une remarquable étude sociologique, rendaient compte d'une organisation sociale de la production qui enfin nous permettait de formuler un début d'explication. Ils avaient réalisé à Sochaux et Montbéliard, une étude de terrain. Un travail d'autant plus méritoire qu'il va à l'encontre de la tendance de la sociologie actuelle qui préfère, comme Patrick Baudry dans son brillant *Violences invisibles* [3], creuser son sillon sur les traces de la philosophie un peu à la manière d'un Duvignaud ou d'un Baudrillard. Stéphane Beaud et Michel Pialoux nous éclairaient sur certains aspects qui permettent de comprendre dans quels contextes sociologique et politique "la classe ouvrière" est victime d'un processus qui touche à la représentation qu'elle peut avoir d'elle-même. Les conditions de production et l'ensemble de l'appareil idéologique qui travaille à construire le déni de sa réalité sont parvenus à la convaincre - nous disent Beaud et Pialoux - qu'elle serait déjà, en tant que classe sociale, d'un autre âge. Et bien sûr avec elle, c'est tout une culture de lutte et de résistance qui s'efface progressivement. Étant entendu qu'il serait vain de se mobiliser dès lors qu'on n'existe plus.



Cette année on eut en écho à cette analyse, sur le plan littéraire, le très beau témoignage de Franck Magloire. Dans son roman intitulé *Ouvrière* [4], il nous racontait la vie de sa mère chez Moulinex et décrivait lui aussi un combat marqué par la nostalgie. La dignité de sa mère y était saluée avec respect, considération et admiration. Sa lecture renforce notre impression qu'une tragédie se met en place. Et nous sommes certainement très loin de pouvoir saisir les conséquences qu'elle pourrait avoir dans les décennies à venir. Car à côté de sa mère, se tiennent, hors champ, de jeunes ouvrières qui, faute d'une identité forte, dérivent lentement vers une dépression aphasique. Pour Franck Magloire, il s'agit bien sûr d'une tentative d'inscrire dans notre mémoire les marques d'une réalité sociale en passe de devenir - au sens propre - inconcevable.

François Bon avec *Daewoo*, quand à lui, nous livre un texte qui, pour l'essentiel, est constitué de paroles captées en 2003 auprès des ouvrières de Daewoo. Après 5 mois de lutte épuisante, elles se livrèrent à l'auteur avec une profondeur d'où il ressort que le social se constitue aussi d'une dimension ontologique. On y parle de corps, du temps qui passe et de la mort puisqu'il y eut, suite à ces terribles journées, en réponse au cynisme de la direction de Daewoo et à l'incroyable désinvolture d'un Gérard Longuet président du conseil général, un suicide, celui de Sylvianne F. « *à qui*, nous dit l'auteur, *ce livre est dédié* ».

Cette parole est faite, on l'aura compris, d'émotion, de violence et véhicule une indicible souffrance. elle revient sur une condition sociale "honteuse". Mais celles qui chez Daewoo résistèrent, et dont François Bon retranscrit le phrasé brutal, heurté parfois, un phrasé d'une incroyable lucidité sur soi, gomment cette honte et reconstruisent une forme de fierté en se réappropriant cette part d'elle-même vouée à l'effacement.

C'est donc, de mon point de vue, une sorte de triptyque qui, après *Retour sur la condition ouvrière* et *ouvrière* se clôt sur le *"roman"* de François Bon. Ajoutons qu'avec Charles Tordjman et le Centre dramatique de Nancy, *Daewoo*, le spectacle qui met en scène cette parole à vif, a été créé en juillet 2004 à Avignon. **Jean Luc DEBRY**

[1] Éditions Fayard, 2004, 300 p., 18 €
[2] Éditions Fayard, 1999, hélas épuisé.
[3] Éditions du Passant, 2004, 200 p. 13 €
[4] Édition de l'Aube, Seuil, 2004, 166 pages, 8 €



L'amateur de livres

Voici une nouvelle liste d'ouvrages d'occasion disponibles à la vente. Nous remercions les lecteurs qui nous passent des commandes et rappelons que les prix que nous pratiquons sont très raisonnables...
Assurez-vous, toutefois, que les livres sont encore disponibles. Merci !

Andrieux (Andrée)& Lignon (Jean), Le Militant Syndicaliste d'aujourd'hui. *Rapport d'une enquête menée avec le C.N.R.S.* Denoël 1973, 327 p. S.P. .... 7 €

Autrement, 68/78 Dix années sacrilèges. *Dossier N° 12 de la revue.* 296 p. (défraîchi) ... 10 €

Autrement, Occitanie. Dossier N°25 de la revue 06/80. 254 p. .... 15 €

Ayache (Alain), Les citations de la Révolution de Mai. Pauvert 1968, 106 p. ....8 €

Benzine (Abdelhamid), Le Camp. *A Boghari le camp des soldats de l'ALN, préface d'Henri Alleg.* Ed. Sociales 1962, 94 p. ....10 €

Bouillet (Suzanne), Comment réaliser la Paix. *Un réquisitoire contre la guerre.* Rieder 1936, 362p. .... 12 €

Bouvier (Pierre), Métro-polis. *Essai sur les agents de la RATP.* Tigres en Papier 1977, 190 p. .....10 €

Charpentreau (Jacques), Le Romancero populaire. *Une poésie où chacun se reconnaît.* Ed. Ouvrières 1974, 167 p. ....8 €

CGPME, Contribution aux études sur les salaires. *L'échelle ordonnée des salaires.* Plaquette de 29 p. ....8 €

Convention Collective Nationale des Industries de l'Habillement. J.O. mai 1968, 142 p. .... 8 €

Couder et Lecuit, Maintenant lire n'est plus un problème pour moi. *Refus de l'illettrisme.* Sciences et Service 1983, 286 p. ....8 €

Declercq (Gilbert), Syndicaliste en Liberté. Seuil 1974, 189 p. .... 6 €

Deraismes (Maria), Ce que veulent les Femmes. *Articles et discours de 1969 à 1894.* Syros 1980, 143 p. ....12 €

Dorgères (Henry), Au temps des fourches. *Le «Front Paysan ».* Frce Emp. 1975, 281 p. ill. 20 €

Dreyfus (M.), Empoisonneurs et Empoisonnés. *Les intoxications professionnelles.* Plaquette syndicaliste de 19 p. 1902 ....8 €

Duroselle (Jean-Baptiste), L'Europe Histoire de ses Peuples. Perrin 1990, 705 p. index ... 15 €

Farrell (James. T.), Mc Ginty. *Par un des maîtres américains du roman social. Morgan* 1947, 347 p. envoi de l'auteur. .... 20 €

Farrère (Claude), Les Condamnés à mort. *Roman social.* Flammarion 1921, illustrations de Renefer, 284 p. .... 15 €

Florian-Parmentier, La Mort Casquée ou la Paix à l'ombre de la Guerre. *Roman pacifiste.* Fasquelle 1931. 261 p. Bel envoi de l'auteur 25 €

Georges-Anquetil, Satan conduit le bal. *Roman pamphlétaire & philosophique des mœurs du temps.* Paris-Edition 1928, 536 p. 15 €

Girardin (Emile de), Les cent jours. *Du 12 septembre au 25 décembre 1870, commentaires du célèbre journaliste.* Hachette Tours 1870, plaquette de 80 pages. Edition originale ..... 25 €

Guitton (Georges), Léon Harmel et l'Initiative Ouvrière. Action Populaire SPES 1929, 95 p. (défraîchi) .... 8 €

Guth (Paul), Lettre ouverte aux futurs illettrés. *France, ton enseignement fout le camp !* A.Michel 1980, 220 p. .... 10 €

Humbert (Jeanne), Eugène Humbert. *La vie et l'œuvre d'un néo-Malthusien.* La Grande Réforme 1947, 333 p. illustré, Edition Originale . 45 €

Izard (Georges), Viol d'un mausolée. *Le sens et l'avenir de la déstalinisation.* Julliard 1957, 220 p. envoi S.P. .... 15 €

Jeanson (Francis), Sartre dans sa vie. Seuil 1974, 259 p. ill. ....12 €

Lagardelle (Hubert), Mission à Rome, Mussolini. *France-Italie 1933-1937.* Plon 1955, 301 p. .. 20 €

Lecache (Bernard), Les ressuscités. *B.Lecache (1895-1968 fut le créateur de la LICA devenue LICRA.* Ed. du Carrefour 1934, 227 p. .....20 €

Lehmann-Russbüldt (Otto), L'Internationale Sanglante des Armements. *Par un pacifiste allemand.* L'Eglantine Bruxelles 1931, 174 p. couverture ill. (dessin de Karl Holtz) ......20 €

Leuilliot (Paul), La fin de la Seconde République à Mulhouse (1849-1852). Extrait du Bull. du Musée Hist. De Mulhouse 1972, 40 p. avec envoi. On joint une lettre adressée au Pr Vidalenc. .. 15 €

Mac Lean (Fitzroy), Diplomate et Franc-Tireur. *Aventures extraordinaires d'un Agent anglais durant la Seconde Guerre.* Gallimard 1952, 476 p. une carte. .... 15 €

Malato (Charles), La Grande Grève, *roman social.* Bibl. des Aut. Modernes 1905, rare .20 €

Merhout (Cyril), Lidice. Rare plaquette illustrée sur les massacres de Lidice, publiée à Prague en 1945 par le Ministère de l'Information tchèque. Il s'agit ici de la première édition. .... 20 €

Michel (Louise), La Commune, Histoire et souvenirs. La Découverte 1999, 378 p. ...... 15 €

Sarrans (B.), Histoire de la Révolution de 1848. Administration de Libraire 1851, 2 volumes In-4 (480+560 pp.) illustré de nombreuses gravures sur acier, rel. demie basane, titre doré. Très bon état .... 80 €

Thoreau (Henry), Désobéir. Œuvre peu connue de cet Américain libertaire (1817-1862). Rieder 1921, 263 p. .... 20 €

Vercors et Wormser-Migot (Olga), Assez mentir ! *Pamphlet contre les nostalgiques du nazisme.* Ramsay 1979, 165 p. .... 15 €

Weil (Fritz), Edouard Bénès ou la Renaissance d'un peuple. Ed. du Cavalier 1933, 267 p ..15 €

La Brochure Mensuelle : Revue d'environ 30 pages, chaque .... 5 € sauf indication.

N° 71 – Renard, Guerre Impérialiste et Guerre de Classe 11/1928.

N° 72 – Barbedette (L.), Le Règne de l'Envie. 12/1928.

N° 73 – Beaure (Armand), Arguments Anarchistes. 01/1929.

N° 74 – Bastien (Georges), Anarchisme et Coopération. 02/1929.

N° 75 – Lux, Travail et Capital. 03/1929.

N° 76 – Trencoserp, La Stagnation de l'Anarchie. 04/1929.

N° 77 – Relgis (Eugen), Un Livre de Paix. 05/1929.

N° 78 – Claude (Léo), ALBIN Publiciste, Poète, Critique, Dessinateur. 06/1929.

N° 79-80 – Malatesta (Errico), L'Anarchie. 07-08/1929. (10).

N° 81-82 – Rothen (Edouard), La Liberté Individuelle. 09-10/1929 (10).

N° 83 – Barbedette, Par delà l'Intérêt. 11/1929.

N° 84 – Kropotkine (Pierre), Les Prisons. 12/1929.

N° 85 – Pelletier (Madeleine), Le Travail, Ce qu'il est Ce qu'il doit être. 01/1930.

N° 86 - Spielmann (V.), En Algérie, Point de vue Indigène. 02/1930.

N° 87 – Mac Say (Stephen), Le problème du Logement. 03/1930.

N° 88 – Armand (E.), Lettre ouverte aux Travailleurs des Campagnes. 04 /1930.

N° 89 – Ibels (André), Le Convoi (Guerre de 1870), Drame en un acte. 05/1930.

N° 90 – Elosu (Dr F.), Le Poison Maudit. (L'alcool). 06 /1930.

N° 91-92 – Manzoni (Dr), Le Prêtre dans l'Histoire de l'Humanité. 07-08/1930. (10)

N° 93 – Gille (Paul), Le Problème de la Liberté. 09/1930.

N° 94 – Barbedette, Face à l'Eternité. 10/1930.

N° 95 – Michaud (Henri), Jésus et le Communisme-Anarchiste des premiers Chrétiens. 11/1930.

N° 96 – Rothen (E.), Politiciens, pièce en un acte. 12/1930.

N° 97 – La Boétie, De la Servitude volontaire ou le Contr'un. 01/1931.

N° 98 – Griffuelhes, Le Syndicalisme Révolutionnaire. 02/1931.

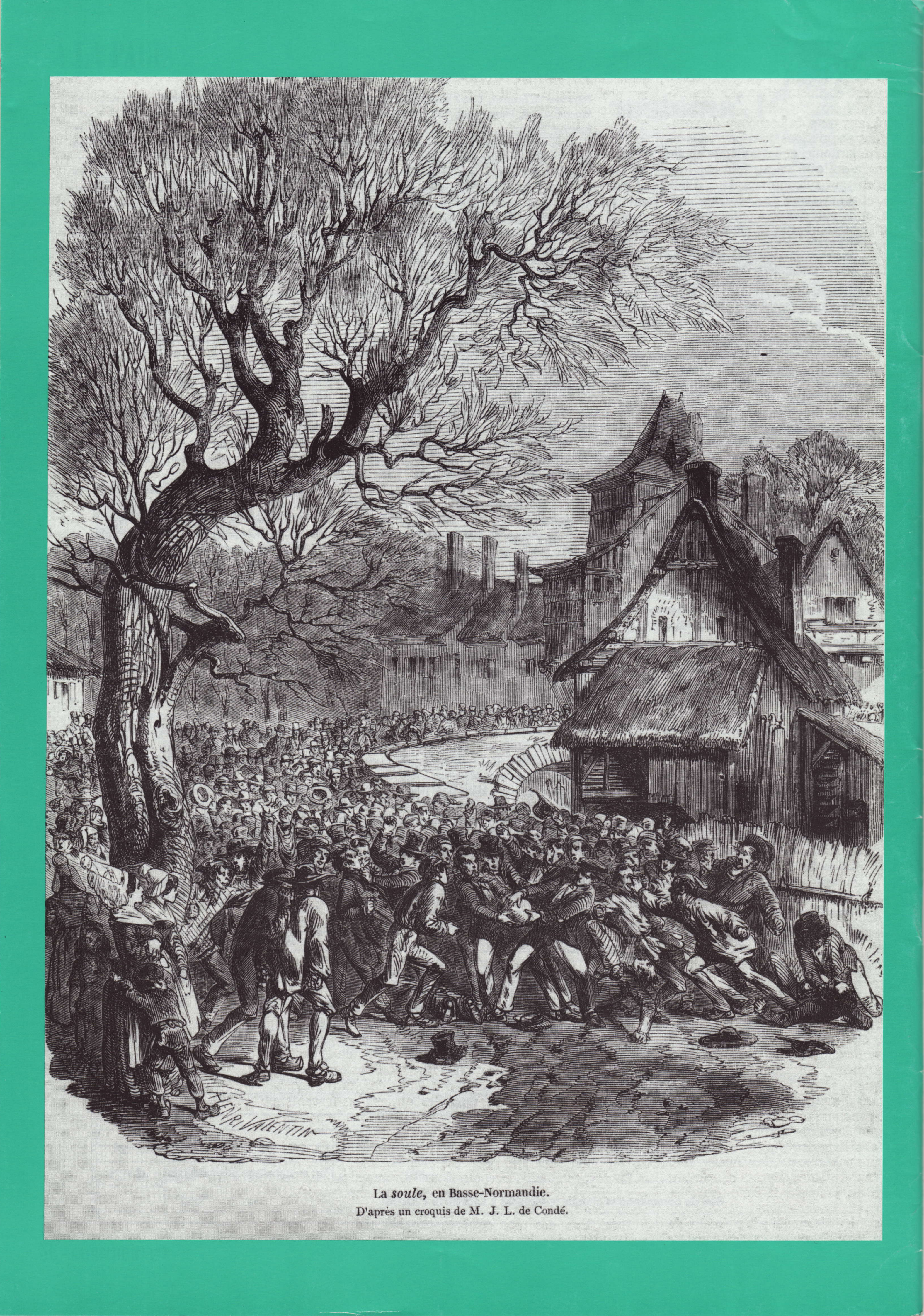
N° 99 – Withoutname (G.), De l'Origine et de l'Influence Sociale des Religions. 03/1931.

LIBRAIRIE FLOREAL
41, rue de la Harpe BP 872 — 27008 EVREUX — Tél. 02.32.33.22.33

Nom : .... Adresse : ....

Je vous commande les livres suivants : ....

Auteur	Titre	prix
	Port et emballage prix forfaitaire	3,50 €
	Bon de commande et chèque à adresser à Librairie Floréal Total	



La *soule*, en Basse-Normandie.
D'après un croquis de M. J. L. de Condé.